



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

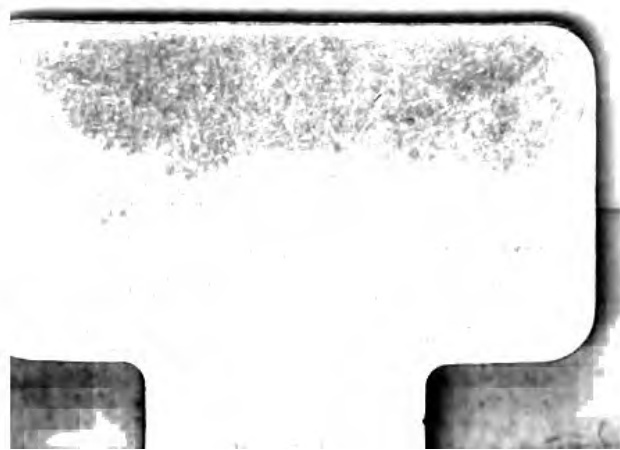
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



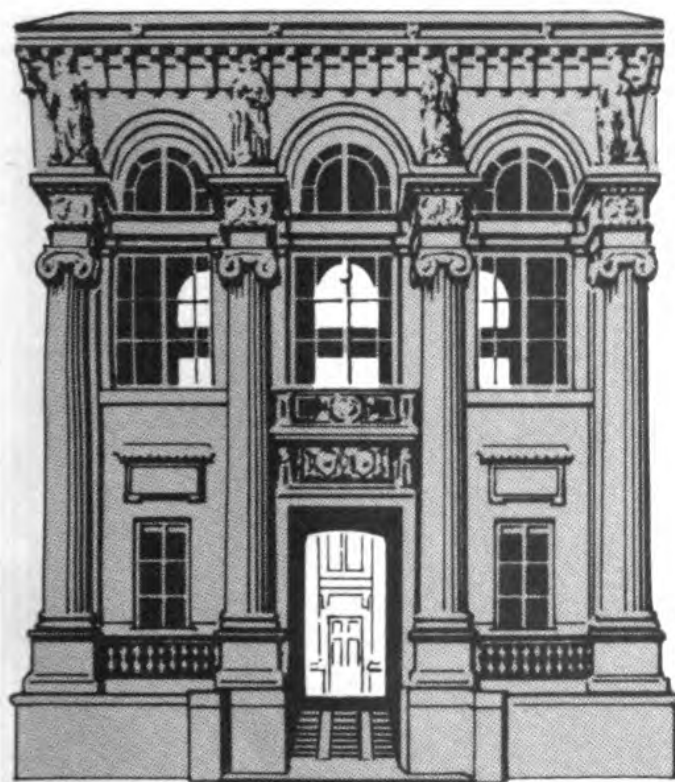
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



30



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1784



NOV

5

1952

—

L A F I N
D E S
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

TOME QUATRIEME,

Qui fait le onzieme de l'Histoire de
ses Aventures.

Mozes

100

L A F I N

D E S

**AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.**

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

T O M E Q U A T R I E M E.



A L O N D R E S ,

ET se trouve à PARIS,

**Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barriere des Sergents.**

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.



L A
FIN DES AMOURS
D U
CHEVALIER DE FAUBLAS.

A Nemours, je retrouvai ma chere Adelaïde dont la douleur renouvela toute la mienne : ô ! ma Sophie, je vous avois perdue, & quoique Mme. de Lignolle me devînt chaque jour plus chere, vous étiez encore celle que je préférois.

Mme. de Fonrose nous rejoignit le soir : elle avoit eu beaucoup de peine à tirer la Comtesse de son évanouissement, & plus de peine encore à lui persuader qu'il ne falloit pas venir ici nous faire

une inutile scène. La Baronne, en s'adressant à mon père, ajouta : je la crois capable de se porter bientôt à toutes fortes d'extrémités, si, ne prenant en considération ni ses malheurs, ni sa jeunesse, vous ne permettez pas que ce jeune homme aille rarement, mais du moins quelquefois, donner à cette enfant les seules consolations qui puissent lui rendre son état un peu supportable. Mon père, qu'alors j'observois avec attention, ne répondit à ce discours de la Baronne par aucun signe d'approbation ou de mécontentement. Je passai, comme il y avoit tout lieu de le craindre, une nuit fort agitée ; le lendemain, nous rentrâmes à Paris, où déjà trois lettres m'attendoient. La première me venoit de Justine ; mon Éléonore avoit écrit la seconde ; & quant à la troisième, vous ferez comme je fus obligé de faire : vous devinerez de qui elle étoit.

” Je fais que Monsieur le Chevalier
” va revenir convalescent ; je le prie de
” passer chez moi , dès qu’il le pourra.
” Il voudra bien seulement m’annoncer
” le jour de sa visite , par un billet
” qu’il m’adressera la veille “.

” Votre pere est un méchant ; souffrez-vous autant que moi des peines
” qu’il nous cause ? Tiens , mon ami ,
” si tu ne veux pas que je succombe
” à mon chagrin , hâte-toi de reprendre assez de forces pour me venir
” voir. Que je te voye seulement , je
” ferai contente. Depuis deux jours
” que le cruel nous a séparés , je
” meurs d’inquiétude , d’impatience ,
” d’amour & d’ennui “.

” MONSIEUR LE CHEVALIER “.

” Le pauvre jeune homme s’en va ,
” mais il dit que çà lui fera plaisir , s’il
” vous fait ses adieux , & qu’il a quel-

” que chose d’important à v’ous dire ;
” mais que par rancune , vous ne vou-
” drez peut-être pas le venir voir , & il
” en tremble de peur ; voilà pourquoi il
” me charge de vous le demander. Sui-
” vant une coutume de la loi de natu-
” re , on supporte à un malade qui se
” meurt , toutes ses fantaisies ; & sous
” votre respect , vous qui êtes , à ce
” qu’il dit , muni d’un très-joli favoir-
” vivre envers tout le monde , vous au-
” riez dans le cœur une ame bien dure
” de refuser si peu de chose à un ami
” qui n’est pas sans indifférence pour
” vous. C’est en conséquence de ce que
” je vous attends pour vous présenter
” à mon maître , afin que vous lui fas-
” siez passer son envie de parler , & que
” vous le remontiez un peu sur le ton
” de rire , lui qui faisoit toujours quel-
” que bonne farce , & qui a maintenant
” l’air triste comme le bonnet de nuit

” de feu ma grand'maman Robert qui
” est devant Dieu. Par maniere d'ac-
” quit, vous ferez mieux de lui don-
” ner, tout en caufant par-ci, par-là,
” fans que ça vous dérange, quelques
” bonnes embrassades bien serrées,
” puisqu'il s'est mis dans la tête que cela
” lui feroit du bien. Malgré ça, je dis
” qu'il faudra avoir l'attention de pren-
” dre garde de ne pas l'étouffer, parce
” qu'il est très-foible de tout son corps.
” Enfin, pour terminer, le tems pres-
” se, puisque les Chirurgiens contes-
” tent que d'un moment à l'autre il
” peut passer dans mes bras comme une
” chandelle. Voilà la seule raison pour-
” quoi il lui seroit de toute force impos-
” sible d'attendre long-tems votre com-
” modité : or, ce qu'il en feroit, ce ne
” seroit pas du tout par impolitesse, ni
” par trop grande impatience ; mais
” c'est que, voyez-vous, quand celui

„ d'en haut nous appelle, il faut, sans
 „ tant de façons, quitter la compagnie.
 „ Voilà pourquoi, si vous le voulez je
 „ vous enverrai dès demain la voiture,
 „ dont il ne se sert plus depuis qu'il n'a
 „ pas sorti de son lit. Au moyen de quoi,
 „ je vous attend d'un pied ferme, avec
 „ lequel je suis très-respectueusement,
 „ MONSIEUR LE CHEVALIER,
 „ „ Votre très-humble & très-obéis-
 „ „ sant serviteur, ROBERT, son
 „ „ Valet-de-chambre „.

J'appellai Jasmin : tiens, va-t-en
 tout-à-l'heure chez Mme. Montdesir...
 — Ah ! ah ! celle-là que vous faites
 toujours attendre ; car elle vous fait
 toujours demander. — Tu la remer-
 cieras de son billet, tu lui diras
 qu'elle présente mes respects à la per-
 sonne qui le lui a fait écrire ; & qu'elle
 fasse tenir à cette personne la lettre que

voici. . . . Remarque qu'elle est signée Robert.... ou plutôt.... je vais la mettre sous enveloppe.... tu me comprends ? c'est à Mme. Montdesir qu'il faut remettre ceci. — Oui, Monsieur. — De là, tu iras chez Mme. la Comtesse de Lignolle..... — Ah ! cette jolie petite brune, si drôle, si alerte ! qui l'autre jour, dans le boudoir, vous a donné ce bon soufflet.... Il faut que cette femme-là vous aime bien, Monsieur ? — Oui, mais tu as trop de mémoire.... écoute : tu n'entreras pas chez Madame, tu demanderas son laquais la Fleur, tu lui diras que j'adore sa maîtresse... — Puisque vous me chargez de le lui dire, c'est qu'il le fait déjà. — Il le fait, tu as raison. — Bon. Il est donc nécessaire que Monsieur la Fleur & moi nous soyons bons amis. Monsieur, si je lui proposois un verre de vin ? — Propose-lui en deux.... à ma santé.... Jasmin, tu

m'entends ? — Oh ! oui , Monsieur , vous êtes le plus aimable & le plus généreux... — Recommande à la Fleur de prévenir Mme. de Lignolle que je me rendrai chez elle , dès que j'aurai pu concerter avec Mme. de Fonrose les moyens de reprendre mes habits de femme & de sortir d'ici , sans que le Baron me voie. — Très-bonne , cette commission-là , je ne l'oublierai pas. — Enfin , tu iras chez M. le Comte de Rosambert.... — Tant mieux. C'est encore un garçon bien jovial , celui-là !... je m'ennuyois de ne le plus voir. — Jasmin , si tu voulois m'écouter !.... tu parleras à Robert son valet-de-chambre ; tu lui annonceras , que malgré ma foiblesse , j'irai voir son maître dès demain. J'accepte l'offre qu'il me fait de sa voiture. Robert n'a qu'à me l'envoyer à dix heures du matin. — Oui , Monsieur. — Eh bien ! tu pars ? — Sans

doute. — Quoi Jasmin ! chez Mme. de Lignolle avec ma livrée ? — Vous avez raison. L'habit bourgeois, nigaud que je suis ! l'habit bourgeois ! — Jasmin, tu diras par-tout que je n'ai pas répondu par écrit, parce que je me sentoïis trop fatigué. — Oui, Monsieur. — Attends donc. Si Monsieur de Belcour demande où tu es, je répondrai que je t'ai envoyé chez M. de Rosambert, nous ne lui parlerons pas des deux autres commissions. — Sans doute ! des affaires de femmes, ça ne regarde que vous. Il ne faut pas que M. votre pere entre là dedans.... Ah ça, mais il trouvera que j'ai été long tems dehors ! il me fera de mauvaises raisons ! — Eh bien ! mon cher, écoutez patiemment, & sur-tout, ne répondez pas. — Vraiment, voilà ce qui me coûte. Je n'aime pas qu'on me gronde, quand je fais mon devoir. — Vous serez défendu par

le témoignage de votre conscience, imbécille! & puis, ne veux-tu rien souffrir pour moi? — Pour vous, Monsieur! je gagnerois une fluxion de poitrine, & j'endurerois cent mauvais propos; vous allez voir!

Mon généreux domestique me tint parole: il revint en nage, & loin de se permettre seulement un murmure, quand le Baron l'accusa de lenteur, il avoua noblement qu'il s'étoit amusé sur sa route. O! mon bon Jasmin, que ne donneroient pas quantité de jeunes gens de famille pour avoir un serviteur comme vous!

M. de Belcour, ce soir-là, ne quitta ma chambre que lorsqu'il me vit endormi. Mes chagrins me réveillèrent à la pointe du jour. La Marquise eut un soupir; mon Eléonore plusieurs regrets bien vifs; Sophie, mille souvenirs doux & cruels. Mais quelle fut mon inquié-

tude, lorsque voulant relire la lettre de son ravisseur, je ne la trouvai plus ! Je me fis rapporter mes habits de femme, je fouillai dans toutes les poches ; le précieux papier n'y étoit point. Ah ! je l'ai sans doute laissé chez Mme. de Lignolle !... & s'il est tombé dans ses mains ! grands Dieux !

Les gens de Rosambert me vinrent chercher de très-bonne heure. Ce fut Robert qui m'ouvrit la chambre-à-coucher de son maître. Vous pouvez lui parler un peu, me dit-il tristement, il n'est pas encore tout-à-fait mort ; mais il ne le portera pas loin, le pauvre jeune homme ! il avoit tout-à-l'heure une fièvre de cheval. Oh ! je vous en prie, Monsieur, ne le gênez dans aucune de ses idées, dites tout comme il dira..... à qui parlez-vous ainsi tout bas, demanda le Comte, d'une voix presque éteinte ? Le valet-de-chambre répondit :

c'est Monsieur le Chevalier de Faublas... Dès qu'il eut entendu mon nom, Rosambert souleva sa tête avec effort ; & ce ne fut pas sans peine qu'il balbutia ces mots : je vous revois ! j'aurai donc la consolation de pouvoir vous confier mes derniers sentimens ! Venez Faublas , approchez-vous..... sans partialité , convenez-en : n'est-elle pas bien sauvage & bien romanesque , cette pointilleuse amazone qui , pour une plaisanterie de société , met au tombeau l'un de ses plus constans adorateurs ?

Ici Rosambert s'anima ; sa prononciation d'abord foible , lente & gênée , devint tout-à-coup ferme , breve & distincte. Cette Mme. de B*** continua-t-il , cette Mme. de B*** qui connoît si bien le monde & ses usages , la galanterie & son code , les droits de notre sexe & les privilèges du sien , ne pouvoit-elle point en conscience calculer
que ,

que, grace au succès de mon dernier attentat, nous demeurions elle & moi, parfaitement quittes l'un envers l'autre? Seulement punie comme elle avoit offensé, ne pouvoit-elle point s'avouer tout bas que nous nous devions équitablement le mutuel oubli des petites noirceurs dont la première elle avoit égayé le grand œuvre de notre rupture en une foirée consommée; & par lesquelles ensuite, autorisé de son exemple, je m'étois cru permis d'amener notre raccommodement fait & rompu dans la même nuit, dans le même instant? Comment donc se fait-il qu'oubliant la loi générale & ses propres principes, elle ait pris cette étrange résolution de venir comme une folle, au péril de sa vie si chère aux amours, attaquer la mienne qui ne leur étoit pas tout-à-fait indifférente? Qui lui a suggéré ce dessein vraiment infernal? l'honneur? ce

n'est pas où j'ai frappé Mme. de B***, qu'elle se feroit jamais avifée de placer le sien ; elle possède trop à fond la science très-différente des mots & des choses. C'est donc le démon de l'amour propre ! Celui-là , je ne l'ignorois pas , ne rencontra jamais de femme humiliée qui ne fut prête à suivre aveuglément ses plus fots conseils. Cependant je n'aurois pas deviné qu'il eût assez d'empire pour déterminer une belle Dame à tuer quiconque pourroit se glorifier d'avoir remporté sur elle quelque avantage, dont son petit orgueil se fût trouvé blessé..... Mon ami , je n'ai , je vous proteste , par rapport à Mme. de B***, qu'un regret, celui de lui avoir fait une trop douce injure. Néanmoins je ne prétends pas dire que ma conduite fut , en cette occasion , tout-à-fait exempte de reproche ; mais je soutiens que vous seul , aviez le droit de vous en plaindre.

Faublas , que voulez vous ! je fus entraîné , je ne vis que le doux plaisir de rejoindre l'artificieuse personne comme elle m'avoit échappé : par vingt détours plaisamment perfides. Les considérations qui m'auroient pu retenir , ne se présenterent seulement pas à mon esprit entièrement préoccupé de ses bizarres projets de vengeance ; & ce ne fut qu'après avoir repris ma maitresse , que je me reconnus coupable de quelques torts envers mon ami. Quel châtiment terrible a cependant suivi la plus excusable des fautes ! quel ennemi s'est chargé de la querelle de Faublas ! & comme il l'a vengée ! hélas ! Rosambert , pour vous avoir étourdiment donné quelques passagers chagrins , méritoit-il de mourir à vingt-trois ans ! & de mourir de la main d'une femme !

Ces dernieres paroles furent prononcées d'une voix si foible , que j'eus

besoin de toute mon attention pour les entendre. La pitié naturelle au cœur des jeunes gens, vint émouvoir mon cœur : Rosambert, mon cher ami, je vous plains. — Ce n'est pas assez, me répondit-il. Il faut que vous me pardonniez.... — oh ! de toute mon ame ! — & que vous me rendiez votre amitié première..... — avec bien du plaisir. — Et que vous veniez me voir tous les jours, jusqu'à celui qui doit terminer... — Quelle idée ! la nature à notre âge a tant de ressources ! espérez..... — vraiment ! on espère toujours, interrompit-il ; mais cela n'empêche pas qu'il ne faille un beau matin prendre congé de ses amis.... Faublas, répétez-moi que vous me pardonnez.... — je vous le répète. — Que vous m'aimiez comme autrefois. — Comme autrefois. — Donnez-m'en votre parole d'honneur. — Je vous la

donne. — Sur-tout, promettez-moi que sans en rien dire à la Marquise, vous me viendrez voir exactement jusqu'à mon dernier jour. — Rosambert, je vous le promets. — Foi de Gentilhomme? — foi de Gentilhomme.

Eh bien, s'écria-t-il gaiement, vous me ferez encore plus d'une visite... Allons, Robert, ouvre les volets, tire les rideaux, viens me mettre sur mon séant.... Chevalier, vous ne me complimentez pas ! mon valet-de-chambre n'est-il pas un homme à talent ? Que dites-vous de son style ; savez-vous bien que sa lettre m'a coûté dix minutes de méditation profonde ! Hier les médecins m'ont annoncé qu'ils répondoient de moi : Monsieur Robert tout de suite a pris la plume.... Eh bien ! Faublas, pourquoi donc cet air sérieux & froid ? Seriez-vous fâché d'être sûr que cette fois encore j'en reviendrai ?

Lorsqu'aujourd'hui vous me pardonnez , étoit-ce à condition que je me ferois enterrer demain ? trouveriez-vous qu'elle ne m'a pas assez puni , l'héroïque femme qui m'a terrassé ? Pour que vous fussiez bien vengé , falloit-il nécessairement qu'elle me tuât ? je ne l'ai pas tuée , moi , lorsque je tenois sa vie dans mes mains. Je l'ai seulement blessée , la délicate personne ; doucement blessée , oh ! bien doucement ! j'étois sûr qu'elle n'en mourroit pas..... mais je suis très-fâché qu'elle se soit affligée de son petit malheur , au point d'en perdre la tête. Parce que je l'avois une fois vaincue dans son art même , falloit-il que désespérant à jamais des armes de son sexe , elle prît celles du mien pour m'attaquer ? il est vrai qu'elle vient de s'acquérir l'immortelle gloire d'avoir presque démis l'épaule de M. de Rosambert : il y a sans doute

à cela beaucoup d'honneur pour elle ,
mais du profit ? je n'en vois point.
Tencz , Faublas , je vous le dis en con-
fidence , & quelque jour peut-être la
Marquise elle-même daignera vous
l'avouer : en changeant la nature de
nos combats , Mme. de B*** s'est
fait encore plus de mal qu'à moi. L'a-
mour , quand il excite entre deux jeu-
nes gens de différent sexe une vieille
querelle , a grand soin de la rajeunir.
Toujours il la renouvelle , pour ne la
terminer jamais. Les deux charmans
ennemis , devenus irréconciliables , ne
cessent de se poursuivre , de se joindre
& de se combattre. Or , tout le monde
le fait , dans cette lutte quel'on croiroit
inégale , ce n'est pas le plus foible ad-
versaire qui triomphe le moins souvent.
Si quelquefois lassée , la guerriere un
instant chancelle , le trop heureux ath-
lete s'épuise au sein de la victoire ; &

ce n'est pas lui qui peut jamais dissimuler une défaite, ni la pallier de quelques excuses, ni se relever plus redoutable après une chute. Hélas! c'en est fait! je ne dois plus ainsi mesurer mes forces avec Mme. de B***. L'insensée! elle a confié nos intérêts & sa vengeance au cruel dieu de la guerre. Venus ne nous appellera plus ensemble à ses doux exercices! c'est Mars qui va désormais nous ordonner les combats.... les combats sérieux & sanglans! nous aurons donc à la place des amours, les furies pour témoins; & pour champ-de-bataille, un grand chemin au lieu d'un boudoir. Et nos armes même, ces armes courtoises dont elle & moi faisons corps-à-corps un si loyal usage, elles seront échangées contre des pistolets meurtriers, qui de loin vous..... — des pistolets! Comment! vous retournerez à Compiègne?..... — Si j'y retournerai!

quelle demande! — Quoi! Rosambert, vous irez vous battre avec une femme! — avec une femme? vous plaisantez: c'est un grenadier que cette femme là! d'ailleurs, j'ai promis... *j'ai promis*, Faublas, *il n'importe à quel dieu.* — Quoi, Rosambert, vous irez exposer vos jours, pour menacer!... — votre avis, Faublas, est donc que je n'y suis point en conscience obligé? — certainement! — eh bien! rassurez-vous. C'est le mien aussi. J'estime que nos plus scrupuleux casuistes ne me croiroient pas tenu de remplir un engagement ridicule & cruel, arraché par la force & surpris par la ruse; j'aime mieux laisser mon héroïque adversaire se glorifier de ma défaite, que d'aller me commettre avec une femme, pour l'envoyer dans l'autre monde & retourner chez l'étranger. Vous le savez d'ailleurs, je n'aime pas le sang, je hais

les duels , & je crois en vérité que si j'étois encore obligé de me battre , la mort me sembleroit préférable à l'ennui d'un second exil. Ah ! mon ami , qu'ils se font trainés lentement , les jours de notre séparation. Bon dieu ! l'affommant pays que celui d'où je viens ! Cette Angleterre si prônée , qu'elle est triste ! allez-y , si vous aimez la philosophie discoureuse , la politique babillarde & les papiers menteurs. Allez , si vous voulez contempler dans l'arène du Pugillat , des Seigneurs avec leurs porteurs-de-chaises ; des farces populaires dans le double sanctuaire (1) de la loi ; & des cimetières au théâtre , & des

(1) *La Chambre des Communes & des Pairs.* Que si quelqu'un avoit l'injustice de me reprocher la manière superficielle & tranchante dont le Comte de Rosambert juge & dénigre ici la seconde Nation de l'Europe , il me sera sans doute permis d'observer , sans offenser personne , que c'est un jeune Seigneur François qui parle , en 1784.

Héros à la potence. Courez à Londres, tâchez d'y reconnoître nos manieres & nos modes étrangement travesties, ou ridiculement outrées par de mal-adroits singes & de gauches poupées. Courez, Faublas ; & puissiez-vous former leurs petits maîtres automates ! Puissiez-vous animer leurs femmes statues ! Si nouveau Pigmalion , vous y parvenez , qu'alors elles vous rassaffieront promptement de plaisirs accordés sans obstacles , goûtés sans arts , répétés sans variété ! comme elles vous accableront ensuite de leur reconnoissance sans borne , & de leur tendresse sans fin. Oui, je parie que dès la seconde nuit , vous trouvez la satiété dans les bras d'une Angloise : eh ! qu'y a-t-il de plus froid que la beauté, quand les graces ne lui donnent pas le mouvement & la vie ? Qu'y a-t-il de plus insipide que l'amour même, lorsqu'un peu d'inconstance &

de coquetterie ne l'égayent pas ? Cette Miladi Barington, par exemple, c'est une Vénus ; mais . . . tenez, je me sens aujourd'hui trop fatigué, demain je vous conterai l'histoire de notre éternelle liaison qui dureroit encore, si je n'en avois hâté la fin par une plaisanterie neuve & piquante (1). Chevalier, poursuivit-il en me tendant la main, j'avois besoin de vous revoir . . . & de revoir la France. Mon heureuse patrie, je le vois bien, est l'unique patrie des plaisirs. Nous n'avons pas le droit de juger nos Pairs, mais chaque matin nous commençons, à la toilette d'une jolie Dame, le procès du roman de la veille & de la pièce du lendemain. Nous

(1) Lecteur, vous saurez cette anecdote, s'il m'est jamais permis d'écrire l'histoire de Rosambert. Alors aussi je pourrai probablement vous apprendre les aventures de Dorothée. Maintenant, cela m'est encore défendu. Le tems présent est l'Arche du Seigneur.

ne haranguons pas nos Parlemens, mais nous allons le soir décider au spectacle, & trancher dans les cercles: nous ne lisons point de milliers de gazettes au mois; mais la chronique scandaleuse de chaque journée réjouit nos soupers trop courts. Ce n'est pas, je l'avoue, par la noblesse de leur port & la dignité de leur maintien, que nos Françaises ordinairement se distinguent; elles ont ce qui se fait admirer moins & rechercher davantage: la taille, la figure, la vivacité des nymphes; l'abandon, le goût, la légèreté des graces: elles ont en naissant l'art de plaire & de nous inspirer à tous, le desir de les aimer toutes. Il est vrai qu'on peut leur reprocher d'ignorer en général ces grandes passions, qui, dans moins de huit jours à Londres, vous mettent une romanesque héroïne au tombeau; mais ce sont elles qui savent

comment on doit commencer une intrigue & la finir à tems. Ce sont elles qui savent provoquer par l'étourderie, éluder par la ruse, avancer pour combattre, reculer afin d'attirer, précipiter leur défaite quand il s'agit de l'affurer, la différer lorsqu'il ne faut qu'en augmenter le prix, accorder avec grace, refuser avec volupté, tantôt donner & tantôt laisser prendre, continuellement exciter le desir, se garder de jamais l'éteindre, souvent retenir un amant par la coquetterie, le ramener quelquefois par l'inconstance, le perdre enfin avec résignation, sinon l'éconduire avec adresse, soit caprice ou désœuvrement le reprendre, & le reperdre sans humeur, ou sans scandale le quitter encore. Ah ! j'avois besoin de revoir mon pays. Oui, chaque jour j'en suis plus convaincu, c'est dans mon pays seulement, qu'il me sera donné de retrou-

ver des maîtresses tour-à-tour volages & tendres, frivoles & raisonnables, emportées & sages, timides & hardies, réservées & foibles; des maîtresses qui possédant le grand art de se reproduire à chaque instant sous une forme différente, vous font goûter mille fois, au sein de la confiance, les plaisirs piquans de l'infidélité; des maîtresses dissimulées, trompeuses & même un peu perfides; usagées, spirituelles, adorables comme Mme. de B***. Ce n'est qu'aux heureuses femmes de Versailles & de Paris, qu'il est permis de rencontrer des jeunes gens élégans sans prétention, beaux sans fatuité, complaisans sans bassesse, souvent indiscrets, mais par légéreté seulement; inconstans, mais par occasion; séducteurs, mais pas instinct; d'ailleurs infatigables avec une figure efféminée, avec un air modeste entreprenant jusqu'à la témé-

rité ; des jeunes gens qui n'ayant jamais trop présumé ni de leur vive ardeur, ni de l'opportunité des lieux, ni de la facilité des personnes, surprennent celle-ci par les grands sentimens, celle-là par la gaieté, cette autre par l'audace ; la défiante & craintive *Emilie* dans son salon même où chacun peut entrer à toute heure ; la coquette *Arfinoé*, non loin du lit conjugal où veille le jaloux ; l'innocente *Zulma*, jusqu'au fond de l'étroite alcove où la vigilante maman vient de s'affoupir ; des jeunes gens qui favorisés de la sensibilité la plus expansive, peuvent très-bien idolâtrer deux ou trois femmes à la fois ; des amans enfin ! des amans accomplis, comme Faublas & comme . . . j'allois, Dieu me pardonne ! citer Rosambert ; mais je m'arrête ; ce seroit, je le sens, profaner deux grands noms que de leur associer mon nom trop peu digne.

A ce galant tableau, je reconnus le pinceau de Rosambert, & je ne pus m'empêcher de sourire. Mon ami, ferai-je seul les frais de la conversation ? poursuivit-il ; allons, affeyez-vous & parlez donc à votre tour. Dites-moi ; la belle Sophie, qu'est-elle devenue ? — Hélas ! — malheureux époux, je vous entends . . . & de sa rivale, qu'en faites-vous ? — de sa rivale . . . de sa rivale . . . mais . . . — bon ! s'écria-t-il en riant, il va me demander laquelle ! cela doit être. Il entre dans le monde avec tous les moyens de s'y distinguer ; & sa première aventure le met encore en évidence ! il faut bien que les femmes se l'arrachent ! heureux mortel ! . . . eh bien ! voyons ? Les rivales de Sophie, combien font-elles ? — Elles font une, mon ami. — Une ! quoi, la Marquise vous retient toujours enchaîné ? — la Marquise ? . . . tenez ,

Monfieur le Comte , laiffons la Marquife ; je n'aime point à vous entendre parler d'elle.

Le ton de ma réponfe annonçoit un mouvement d'humeur qui fut bientôt calmé, car j'aimois encore Rofambert, & fa gaieté me féduifoit toujours. Mais en vain me fit-il cent questions pour apprendre ce qui m'étoit arrivé depuis notre féparation, j'eus le courage de lui refufer toute efpece de confiance : la confiance n'étoit pas revenue. Voilà bien de la discrétion perdue, me dit-il enfin quand il me vit prêt à fortir : songez donc que fans avoir feulement befoin de le demander, je faurai désormais tout ce que vous faites. Grace à moi, grace à la Marquife, & fur-tout grace à vos mérites, ajouta-t-il en riant, car je ne prétends en rien porter atteinte à votre gloire ; grace à vos mérites, vous voilà maintenant un perfon-

nage trop considérable pour que le public ne s'informe pas curieusement de ce que vous devenez ; mais en attendant qu'il m'ait appris vos bonnes fortunes, Chevalier, je crois devoir vous le répéter : si vous aimez votre épouse, défiez-vous de Madame de B***. Votre épouse, je le gagerois, n'aura jamais de plus redoutable ennemie... Adieu, Faublas, à demain, car je compte sur votre parole : & la Marquise, souvenez-vous-en bien, doit ignorer que votre amitié m'est rendue. Adieu.

Un billet de Madame Montdesir arriva chez moi comme je venois d'y rentrer. La Marquise me faisoit dire que le Comte, dont les médecins avoient dès la surveille permis le transport, ne devoit pas être aussi mal que me l'annonçoit la prétendue lettre du prétendu valet-de-chambre. Madame de B*** me prioit en conséquence de vouloir bien

ne pas faire à M. de Rosambert, la visite sollicitée. — Je... je ne la ferai pas... dites que je ne la ferai pas. Telle fut l'insidieuse réponse que remporta le tardif commissionnaire.

Cependant le souvenir de Sophie me poursuivoit sans cesse, & mille regrets, dès que j'étois seul, venoient m'affaillir : j'avouerai néanmoins que le doux espoir d'embrasser bientôt mon Eléonore, & peut-être aussi, car le moyen de cacher à mes confians lecteurs, la moitié de mes sentimens ! peut-être aussi le vif desir de revoir la Marquise, adoucissoient un peu mon infortune & contribuoient à me rendre des forces. Les fréquens messages de *la Fleur* & de *Justine*, m'annonçoient assez que j'étois des deux côtés, attendu avec une impatience presque égale ; mais hélas ! si jamais vous avez senti combien les passions contrariées deviennent plus

ardentes , plaignez l'amant de Mme. de Lignolle & l'ami de Mme. de B***. M. de Belcour , touché des maux qu'il m'étoit permis d'avouer , mais insensible à mes peines secretes , déplorait avec moi la perte de Sophie , & fermoit l'oreille aux plaintes mal étouffées que m'arrachoit l'absence d'Eléonore. Malgré mes sollicitations indirectes , malgré les représentations de la Baronne , mon pere , cette fois inexorable , s'obstinait à ne me laisser aucun moment de liberté. Il venoit le matin s'établir dans mon appartement & m'accompagnait le soir à la promenade. Ce fut ainsi que ma lente convalescence fut prolongée de huit mortels jours.

Le neuvieme étoit le Vendredi d'avant Pâques : une superbe matinée promettoit que le dernier jour de *Longchamps* seroit magnifique. Mme. de Fonrose qui vint dîner avec nous , proposa la pro-

menade au bois de Boulogne : nous emmenerons le Chevalier , dit-elle à mon pere. Trop malheureux pour rechercher les plaisirs bruyans , j'allois m'en défendre : un regard de la Baronne m'avertit qu'il falloit accepter ; & M. de Belcour nous ayant un instant quittés , Mme. de Fonrose me fit cette confidence d'autant plus agréable , qu'elle étoit moins prévue : elle y va , parce qu'elle espere que vous y viendrez. — La Comtesse ? — Eh ! qui donc ? vous aimeriez peut-être mieux que ce fut la Marquise ? — Non , non. La Comtesse ! j'aurai le bonheur de la voir ! — De la voir , c'est là tout ce que vous demandez ? — Tout ce que je demande..... oui..... puisqu'il est impossible de... — De ! interrompit-elle en me contrefaisant. Et s'il n'étoit pas impossible de ?... — Je ferois dans les cieux ! — Dans les cieux ! répéta-t-elle encore en affectant le même ton

que moi ; eh bien ! vous irez ! . . . dans les cieux ! . . . Mais pour cela , convenons auparavant de ce que vous avez à faire sur la terre. D'abord , ne vous avisez pas de vous enfermer dans une sombre berline avec cette ennuyeuse Mme. de Fonronse & cet importun Baron de . . . Vous n'écoutez point ? — Si fait , de toutes mes oreilles ! — Je le crois , il tremble d'impatience ; il a l'air de vouloir dévorer mes paroles . . . Vous arriverez sur votre alezan. Quand vous aurez fait une centaine de caracoles à quelque distance du cabriolet où sera votre amie , quand la Comtesse aura pu s'énivrer tout à son aise du plaisir de vous voir , avec une grace infinie manier votre joli cheval ; le sien qu'elle gouvernera plus mal , ou mieux , prendra tout-à-coup le mors aux dents. D'abord , sans vous ébranler , vous fuivrez de l'œil la fugitive voiture , mais un moment

après, votre cheval aussi vous emportera..... d'un autre côté cependant ! Monsieur. — D'un autre côté ? — Oui, mais rassurez-vous. Après de longs détours, au bout d'une heure.... d'une heure entière, au bout d'un siècle, l'animal qui n'est pas du tout bête, apportera justement l'aublas où l'attendra son Eléonore : devinez ? — Chez elle, peut-être ? — Quelle idée ? est-ce bien vous qui me répondez ainsi ?... chez moi, jeune homme. Vous n'y trouverez que le Suisse & mon *Agathe*, deux braves gens qui ne voient, ne disent & n'entendent que ce qui me plaît : des gens dont je vous réponds. — Chez vous, que de reconnoissance !... — Vraiment, dit-elle, d'un ton presque sérieux, j'espère que vous vous comporterez comme des gens raisonnables. Si je croyois que vous fassiez seulement des enfantillages, je ne vous permectrois

mettrois que l'entrée de mon fallon. (Elle se mit à rire.) Mais je vous connois tous deux , vous emploierez votre tems.... à des choses importantes.... vous ferez une , ou deux , ou trois charades.... Que fais-je moi , tout ce dont Faublas est capable ? Tenez , voilà la clef de mon boudoir.... Ah çà ! mais pourtant , n'allez pas déplacer tous les meubles. Mes femmes que je n'ai point accoutumées à des déménagemens , ne fauroient que penser. Ma réputation.... Je tiens beaucoup à ma réputation.....

M. de Belcour rentra , nous parlâmes encore de Longchamps ; je témoignai la plus grande envie d'y paroître à cheval. Mon pere observa que trop d'exercice pourroit m'être nuisible ; mais il ne fit plus d'objection quand je lui représentai que la plus grande fatigue me seroit épargnée , s'il vouloit bien me donner

une place dans sa voiture, jusqu'au-dessus de la grille de Chaillot. Ce fut encore plus loin, ce fut à l'entrée du bois même que Jafnin alla m'attendre avec mon cheval. Le Baron à l'instant où je quittois son carrosse, reconnut la *Porte-Maillot*, & comme s'il eût pressenti la rencontre hasardeuse que j'allois faire : voilà, dit-il avec un profond soupir, un endroit qui sera toujours présent à ma mémoire ; j'y ai passé un des momens les plus pénibles & les plus doux de ma vie.

Aussi-tôt je cherchai *Mme. de Lignolle* & je ne tardai pas à la rencontrer, & bientôt elle vit, avec une joie difficile à rendre, elle vit son amant passer auprès de sa voiture. Vous, jeunes gens, qui jouissez des triomphes de *Faublas*, préparez-lui vos plus grandes félicitations. Lui, qu'énivroit déjà le plaisir d'admirer la Comtesse & d'être admiré d'elle, eut

encore le bonheur d'entendre plusieurs personnes, en la regardant, s'écrier : oh ! la charmante petite femme ! S'ils m'avoient donné quelque attention , ceux qui lui faisoient ce compliment si doux à mon oreille , ils auroient pu remarquer que je les remerciois par un sourire , par un sourire orgueilleux qui sembloit leur répondre : c'est mon Eléonore cependant ! elle est à moi , cette femme que vous trouvez charmante ! & sans m'en appercevoir , je répétois : charmante petite femme ? ... charmante !.. Il est bien pour elle , cet éloge ! pour elle seule ! ses habits , sa voiture , ses gens ne le partagent pas..... ses gens ? elle n'a qu'un domestique : le confident de nos amours , le discret *la Fleur*. Sa voiture ? c'est tout uniment le petit cabriolet qui me l'amena dans la forêt de Compiègne. Ses habits ? ils ne sont jamais ni recherchés , ni riches , mais

toujours frais & jolis. Elle est venue ici comme elle reste chez elle, parée surtout de ses attraits. Comme elle lui va bien, cette robe de linon, moins blanche que sa peau ! que j'aime à lui voir, au-lieu de diamans, ces fleurs, touchans symboles de son adolescence à peine commencée : ces violettes printanieres & ce précoce bouton de rose qu'on diroit sans aucun art jettés dans sa chevelure. Ah ! jusqu'au milieu des pompes du monde, que j'aime à reconnoître dans les plus simples atours & dans le plus modeste équipage, la bienfaitrice de mille vassaux !

Mais dans la longue & double file des voitures, où le hasard persécuteur lui avoit-il fait prendre une place ? le superbe *wiski* dont elle est précédée, quelle déesse porte-t-il ? quelle nymphe occupe le brillant phaëton qui vient immédiatement après la Comtesse ?

Je vais d'abord au magnifique char : une femme superbe y paroît dans tout le faste de sa parure, dans tout l'éclat de sa beauté. Sa première vue impose à tous le silence de l'admiration ; les courtes exclamations de l'enthousiasme s'élevent ensuite ; puis succède un léger murmure, puis on entend chacun se répéter : oui, la voilà, c'est elle, c'est la Marquise de B*** !

Qui lui disputoit cependant les honneurs de Lonchamps ? la jolie femme du Phaëton. Négligemment assise dans une conque lilas plaquée d'argent, elle manie avec abandon des guides si riches, qu'on ne croit point que ses mains délicates puissent long-tems en soutenir le poids. Elle paroît en se jouant, retenir quatre chevaux isabelle, à tous crins, superbement enharnachés, couverts de rubans & de fleurs ; quatre fringans chevaux qui relevant

fièrement leurs têtes, & de leurs pieds frappant la terre, & couvrant leurs mors d'écume, semblent s'indigner qu'une femme & un enfant (1) aient la témérité de les conduire. Tout le monde voit bien que la nymphe a moins de contenance que de manières, & moins de fraîcheur que d'éclat ; mais personne ne sauroit dire s'il y a plus d'indécence dans son maintien, que de friponnerie sur sa figure ; s'il y a plus de richesses que d'élégance dans le luxe effréné de son équipage & de ses habits. Cependant, ô ! Mme. de B*** ; cette femme maintenant chargée de panaches, de diamans & de broderies, promenée sur un char triomphal, environnée de jeunes Seigneurs & poursuivie des joyeux applaudissemens de

(1) Le Jockey, monté sur l'un des deux premiers chevaux.

la multitude ; pouvez - vous deviner que c'est la petite fille qui fut pendant un an votre servante ? M. de Valbrun s'est donc ruiné !

Je passai plusieurs fois devant le wiski de Mme. de B*** : elle eut l'air de ne me pas voir , j'eus la discrétion de ne la pas saluer ; mais curieuse apparemment de savoir si j'étois là pour elle , la Marquise promena de toutes parts ses regards inquiets. En se retournant elle reconnut dans son cabriolet modeste Mme. de Lignolle qu'elle honora d'un gracieux sourire , & sur son char de triomphe Madame Montdesir , qu'elle humilia d'un coup - d'œil protecteur. Il y a tout lieu de penser que Mme. de B*** , si près de la Comtesse dont elle connoissoit les jalouses vivacités , & non loin de Justine qui pouvoit se permettre quelques familiarités impruden-

tes , ne se crut pas en sûreté. Ce qui est du moins certain , c'est qu'à l'instant même elle sortit des rangs pour aller prendre la file un peu plus haut. Peut-être aussi fut-elle déterminée à cette espèce de fuite , parce qu'elle aperçut de loin son mari qui sembloit piquer droit vers moi.

Mon premier mouvement fut de rebrousser chemin , pour éviter le malencontreux Chevalier ; mais par réflexion , craignant sans doute assez mal-à-propos qu'il ne me soupçonnât d'une lâcheté , je pris le parti de continuer ma route. Je crus même devoir ne plus aller qu'au petit pas & regarder fièrement l'ennemi qui s'approchoit. J'étois pourtant bien résolu , comme on le devine , à laisser passer M. de B*** , s'il ne m'abordoit pas.

Il m'aborda : je suis , Monsieur le Chevalier , charmé du hasard. —

N'achevez pas , Monsieur le Marquis , je vous entends : mais que signifie ce mot hasard , je vous en prie ? Il n'est pas , ce me semble , tout-à-fait impossible de me rencontrer dans le monde , & quiconque d'ailleurs a quelque chose de pressant à me dire , est toujours sûr de me trouver chez moi. — Vraiment ! je voulois y aller chez vous ! — Qui a pu vous en empêcher ? — Qui ! ma femme. — Eh bien , Monsieur , vous croyez donc que Mme. la Marquise a mal fait ? — Pas trop mal , dans un sens. Elle avoit ses raisons... — Ses raisons ? — pour m'engager à ne pas vous faire ma visite ; moi j'avois les miennes pour desirer du moins de vous joindre quelque part , Monsieur le Chevalier. — La rencontre est donc , comme vous disiez tout-à-l'heure , fort heureuse. — Oui , parce que je vais avoir avec vous une nouvelle

explication..... — Ah tout-à-l'heure, si vous le voulez, Monsieur le Marquis ! — De tout mon cœur. — Sortons de la foule. — Sortons..... mais je vous demande bien pardon. — & de quoi ?

En m'en allant, je crus ne pouvoir pas me dispenser de saluer Mme. de Lignolle, & de tâcher de lui faire comprendre par mes signes que j'allois bientôt revenir.

Vous regardez sans cesse de ce côté, reprit M. de B***. C'est apparemment cette jolie femme du Phaëton qui vous occupe ? Je vous dérange. — Ah ! laissez donc la plaisanterie, Monsieur le Marquis. — Je ne plaisante point ! Arrêtons-nous ici. — Ici ! nous ferons mal. — Pourquoi ? personne ne nous entendra. — Mais tout le monde pourra nous voir ! — Qu'importe ? — Qu'importe !..... Enfin, comme il vous plaira, Monsieur..... vous avez donc vos

pistolets ? — mes pistolets ? — sans doute. Ni vous ni moi n'avons d'épées. — Eh ! pourquoi donc faire, des pistolets & des épées ? M. le Chevalier ? — Comment ! pourquoi faire ? Est-ce qu'il n'est pas question de nous battre ? — nous battre ! au contraire, Monsieur. C'est que je me repens de m'être déjà battu avec vous. — Bon ! — je me repens de vous avoir fait une mauvaise querelle. — Ah ! — d'avoir causé votre exil. — Ah ! ah ! — & par suite, votre emprisonnement. — Monsieur le Marquis !..... vous conviendrez que je ne pouvois pas deviner cela ! — voilà pourquoi je vous cherche, depuis que vous êtes sorti de la Bastille. — En vérité, vous êtes trop bon. — Et comme je vous l'ai dit, j'aurois même été chez vous, si ma femme..... — Madame la Marquise a très-bien fait de vous le déconseiller ; c'eût été pousser

trop loin..... — je ne fais pas ! un galant homme ne sauroit trop vite & trop bien réparer une offense. Voilà mon avis, à moi. Tenez, vous en avez fait la fâcheuse expérience : je suis vif, je m'emporte sur un mot, je me fâche avant de m'expliquer ; mais l'instant d'après je reviens & je conviens franchement de mes torts. Oh ! tous mes amis vous le diront : je gagne à être connu, je suis dans le fond un bon diable. — Vous m'en voyez convaincu. — Bien ! mais dites que vous me pardonnez. — Vous vous moquez ! — dites-le, je vous en prie. — Jamais ! jamais je ne pourrai..... — Vous ne me pardonneriez jamais ? — Ce n'est pas cela que..... — écoutez-moi. Je vous ai avoué mes torts, je ne dois pas non plus vous dissimuler mes services : c'est moi qui vous ai fait sortir de la Bastille. — Vous, Monsieur le Marquis.

Marquis. — Moi-même. Je me suis mis aux genoux de ma femme , pour obtenir d'elle qu'elle sollicitât votre liberté. — Et vous avez pu l'y résoudre ? — Vraiment ! ce n'a pas été sans peine ! mais il faut lui rendre justice : ensuite elle a pris cette affaire à cœur autant que moi. Elle a pressé le nouveau Ministre avec une ardeur dont vous n'avez pas d'idée ! — On dit qu'elle est bien avec le nouveau Ministre ? — au mieux ! ils s'enferment ensemble pendant des heures entières..... c'est une femme de mérite que ma femme... je la connoissois bien quand je l'ai épousée ; sa figure promettoit beaucoup , & la Marquise a tenu tout ce que promettoit sa figure..... A propos , si vous desirez quelque'emploi , quelque pension , quelque lettre-de-cachet!..... — sensiblement obligé. — Vous n'avez qu'à parler ! Mme, de B*** aura une

conversation particuliere avec.... — Je vous rends mille graces ! — Pour en revenir à nous..... mais vous ne m'écoutez point ? — Je regarde là-bas cette vieille Dame !..... N'est ce pas la Marquise d'Armincour ? — Je ne connois pas. — Oui , c'est elle ; ... Monsieur le Marquis , ne tournons plus les yeux de ce côté là. — J'entends ! vous ne vous souciez pas d'être obligé d'aller faire votre cour à cette douairiere ? — pas infiniment. — Pour en revenir à nous , je vous ai donc fait sortir de la Bastille : & puis , n'avois-je pas eu déjà ce que je méritois ? ne m'aviez-vous pas donné ce fier coup d'épée... — Je ne me consolais pas d'y avoir été forcé , je vous assure. — Oh ! c'étoit un maître coup d'épée , celui-là ! favez-vous bien que j'en ai pensé mourir ? — C'eût été pour moi , je vous en donne ma parole d'honneur , un éternel sujet

de chagrin. — Vous ne m'en vouliez donc pas ? — pas du tout. — Comment en ce cas là , refusez - vous aujourd'hui de me pardonner ? — Moi , je ne demande pas mieux. — M. le Chevalier , j'en suis ravi d'aïse ! — Et vous Monsieur le Marquis , vous me pardonnez donc aussi ? — Si je vous pardonne , mais de l'aveu de ma femme elle-même , vous n'avez eu dans toute cette affaire , que de très-légers torts avec moi . . . & avec elle . . . mais très-légers.

Cette conversation qui d'abord ne m'avoit paru que fâcheuse , m'amusoit maintenant & piquoit ma curiosité ; mais je sentoïis que Mine. de Lignolle , déjà très - étonnée de mon départ , devoit attendre mon retour avec une mortelle impatience , & pourroit , s'il tarδοit long-tems , faire une étourderie : Monsieur le Marquis , nous voilà d'accord , rentrons dans la foule.

— Nous causerions ici plus à notre aise. — Nous ferons tout aussi bien là bas. — Je le disois bien que la jolie fille lui tenoit au cœur, s'écria M. de B***.

En effet, ce fut auprès de la Demoiselle du Phaëton, que je le reconduisis, mais ce fut la Dame du cabriolet qui s'attira tous mes regards; & je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle parut enchantée de me revoir; cependant il m'étoit aisé de m'appercevoir que cet étranger dont elle me voyoit suivie, l'inquiétoit. Mme. Montdesir aussi parut excessivement flatée du nouvel hommage que j'avois l'air de lui rendre, en revenant une seconde fois grossir le nombre de ses adorateurs; mais aussitôt qu'elle eut reconnu son ancien maître dans le cavalier qui m'accompagnoit, elle étouffa quelques éclats de rire, pour lui lancer comme à moi, des

coups-d'œils très-significatifs. Cependant le Marquis revenant à sa première idée , me disoit :

Vous n'avez eu par rapport à la Marquisè & par rapport à moi , que des torts très-légers , de ces torts que tout autre jeune homme..... — N'est-il pas vrai , Monsieur , qu'à ma place , tout autre eût fait de même que moi ? — Sans doute. Mais c'est M. de Rosambert qui dans tout cela s'est conduit on ne peut pas plus mal ; aussi nous resterons brouillés jusqu'à la mort. M. Duportail a bien , de son côté , quelques petits reproches à se faire. — Vraiment ! oui..... — Vous en convenez donc ? — Assurément. — Ce fatal jour que je vous rencontrai tous aux Tuileries , M. Duportail devoit conserver plus de présence d'esprit , me tirer à part , m'avertir que l'honneur & le repos de toute une famille , l'obligeoient à ce

menfonge..... Pouvois - je deviner ? moi ! — certainement , non. — Mlle. votre fœur auffi n'auroit pas mal fait d'effayer de me gliffer un mot à l'oreille ; mais la jeune perfonne avoit peur , fon pere étoit là ! vous , Monsieur le Chevalier..... — ah moi !..... — voyons ! que voulez-vous dire ? — non , non , parlez. — Après vous. — Point du tout , Monsieur le Marquis , je vous ai interrompu. — Cela ne fait rien ! dites ? — dites vous-même. — Je vous en prie ! — je vous le demande en grace. — Eh bien , vous , Monsieur le Chevalier , vous ne me deviez aucune confidence. D'abord il ne vous convenoit pas de m'accufer les petits écarts de Mlle. votre fœur..... Ceci vous fait de la peine ? Oh ! ne me croyez pas capable de caufier ! j'ai donné ma parole d'honneur & gardez-vous d'en vouloir à la Marquife : je ne lui ai

point surpris vos secrets d'abord ! Ce n'est pas non plus pour le plaisir de parler, qu'elle me les a confiés. — Je le crois, je crois Madame la Marquise incapable d'une maladresse ou d'une indiscretion. — Incapable ! c'est le mot..... les étourderies de Mlle. votre sœur, une dangereuse plaisanterie que vous avoit conseillée M. de Rosambert, & le dernier mensonge de M. Duportail avoient à mes yeux étrangement compromis la Marquise. J'accusois ma femme..... Oh ! je lui en ai demandé cent fois pardon, & je me le reproche encore tous les jours..... J'accusois ma femme..... la femme la plus sage ! Si c'étoit seulement par principes, on pourroit s'en défier..... mais chez elle, ajouta-t-il très-bas, la sagesse est folle ; elle tient à un tempérament de glace, car, le croiriez-vous ? c'est par pure complaisance que Mme. de B***

me donne de tems en tems une nuit, à moi qui suis son mari & qu'elle adore!..... je l'accusois cependant. Il a donc fallu que pour se justifier, elle me contât vos petits chagrins de famille..... que je savois à peu près. — Enfin, Monsieur le Marquis, ce qui me fait grand plaisir, c'est de vous entendre convenir que je ne devois pas vous avouer les écarts de Mlle. Duportail. — Ne dites donc plus Duportail! vous voyez que je suis au fait! — De Mlle. de Faublas, puisque vous le voulez. — Bon!..... D'abord vous ne le deviez pas, & puis si vous aviez eu l'air de solliciter une explication, moi qui dans ma colere brûlois d'en venir aux mains, j'aurois été peut-être assez injuste pour vous soupçonner de manquer de courage. Or, un jeune homme ne sauroit soutenir avec trop de fermeté sa première af-

faire; & dans celle-ci, je l'ai dit à la Marquise qui s'est vue forcée de le reconnoître : vous vous êtes en tout point montré comme le plus brave des hommes..... oui, vous êtes plein de cœur! & quiconque s'y connoît, le voit dans votre physionomie..... Oh! j'ai pour vous beaucoup d'estime, & ma femme aussi..... tenez, je vous engagerois à nous venir voir; mais le public est si bête! quand une fois il lui a plu de donner à telle femme tel amant, il n'en revient pas. Je trouve quantité de gens qui ne mettent que de la complaisance à ne me point contredire quand je leur affirme que je ne suis pas..... vous le leur protesteriez vous-même, qu'ils ne vous croiroient pas davantage! & cependant personne, excepté la Marquise, ne le fait aussi bien que vous. Mais remarquez un peu l'extrême différence : à présent que

je suis tranquille sur votre aventure, vous & cent mille autres jeunes gens plus aimables, s'il y en a, pourroient à la file se donner à tous les diables avant de me persuader qu'ils ont obtenu les faveurs de la Marquise. Je vous ai déjà dit combien de raisons me font croire à la sagesse de Mme. de B*** ; il y en a encore une qui me paroît seule aussi forte que toutes les autres ensemble : je m'avise quelquefois de me regarder au miroir, & je ne trouve pas dans ma physionomie un trait, un seul trait qui annonce que je puisse être Que diable ! M. de B*** ne voit pas du tout qu'il ait la figure d'un sot ! & M. de B*** s'y connoît !... Ah ça ! mais, donnez-moi donc un peu d'attention. Depuis une heure, il ne m'écoute que d'une oreille ! Il a toujours les yeux tournés sur la jolie fille ! ... Il me semble aussi que de tems en tems

elle vous regarde ? En vérité ! elle vous lorgne ! — Point du tout , Monsieur le Marquis , c'est vous qu'elle agace. — Oh ! que non ! vous êtes plus joli garçon que moi. Ce n'est pas qu'à votre âge je n'aie été fort bien ; mais Dame ! vous avez maintenant l'avantage de la première jeunesse... pourtant , je crois que vous ne vous trompiez pas ? je crois que j'ai ma part des œillades que lance la Princesse ?... Je vous avouerai franchement qu'elle commence à me tourmenter un peu. C'est pour moi du tout neuf au moins ; il faut que cela soit très-nouvellement sur le trottoir ? Dites - moi son nom ? — Son nom ?... je l'ignore. — Et sa demeure ? — Je ne la fais pas. — Mais pourtant , vous la connoissez ? — Ah ! comme on connoît ces filles là !... de réminiscence !... Oui , je crois me rappeler que j'allois assez fréquemment souper dans

une maison tierce , où , quelquefois la trouvant sous ma main , je lui faisois faire sa partie ; tenez , à-peu-près dans le même tems que j'avois cette fantaisie pour une certaine Justine , vous savez ? — Oui ! oui ! une des femmes de la Marquise , cette petite dévergondée que vous veniez commodément caresser jusques dans mon hôtel. Oh ! Monsieur le libertin , j'ai été trop bon chez ce Commissaire ! — Monsieur le Marquis , vous direz tout ce qu'il vous plaira , je ne puis me persuader que cette beauté-là vous soit tout-à-fait inconnue. Faites-moi donc le plaisir de vous approcher davantage & de la regarder comme il faut. — Ma foi , vous avez raison : j'ai vu quelque part ce visage chiffonné. Tout-à-l'heure , nous parlions de Justine ; cette petite fille en a un faux air. — Il me semble que la ressemblance est grande.

de. — Grande ? Non. — Moi , je le trouve. — Oh ! mais , vous , s'écriait-il avec feu , vous n'êtes pas physionomiste ! ... Puisqu'il est question de ressemblance , savez - vous deux individus , entre lesquels il y en a une frappante ? Mlle. votre sœur & vous. Ah ! parlez-moi de cela par exemple ! Le plus habile en peut être dupe ! Moi , moi , qui suis le premier du Royaume pour la science physionomique , je m'y suis mépris ! .. Plusieurs fois ! ... plusieurs fois mépris ! Il paroît que Mlle. votre sœur aime beaucoup les plaisirs. Quand elle est fatiguée , pâle , exténuée , on s'apperçoit bien que ce n'est pas vous. Mais lorsqu'elle est dans ses jours de santé ! le diable vous verroit l'un à côté de l'autre , qu'il ne sauroit dire quelle est la fille & quel est le garçon ! A propos , parlerez-vous à Mlle. votre sœur de notre

rencontre ? — Si cela peut vous être agréable. . . — Oui , faites-moi le plaisir de lui dire que malgré les fâcheux quiproquos auxquels son premier déguisement a donné lieu , je l'aime toujours de tout mon cœur ; & quoique Monsieur votre pere soit un peu vif , assurez-le de toute mon estime. Dites même à Monsieur Duportail que je ne lui en veux pas beaucoup , pas . . . Monsieur le connoisseur ! voyez dans ce cabriolet qui précède le Phaëton ; voyez un peu cette jeune femme ; voilà ce que c'est qu'une figure ! voilà ce qu'on peut appeller une charmante petite personne ! Bien moins parée que l'autre & bien plus jolie ; & ça n'a pas l'air d'une fille... une femme comme il faut , *parbleu !* je connois cette livrée ? au reste , ajouta-t-il en se rengorgeant , je suis bien aisé de vous avertir que depuis long-tems aussi cette Dame nous

regarde ; & beaucoup ! & souvent ! ... tenez ! ne diroit-on pas qu'elle veut nous parler ?

Il est vrai que Mme. de Lignolle perdoit patience , & tâchoit de me faire entendre par ses signes qu'il falloit enfin , à quelque prix que ce fût , me débarrasser de cet importun cavalier , pour la venir joindre incessamment au lieu du rendez-vous , où , lassée d'attendre , elle alloit courir. Plusieurs fois emportée par son impétuosité naturelle , la Comtesse se montra toute entiere hors de sa voiture. Cependant Mme. Montdesir , du haut de la sienne , put remarquer les impatiences d'une rivale ; je ne crois pas qu'alors il lui fût possible de voir que c'étoit Mme. de Lignolle qui lui enlevait mon attention ; mais sans doute elle le soupçonna. Ce fut pour s'en assurer qu'elle fit sur-le-champ donner à son Jockey l'ordre un peu trop

hardi de quitter son rang & d'essayer de couper le cabriolet. Il ne put le couper, mais durant quelques secondes, il marcha tout auprès sur la même ligne, & puis le devança de quelques pas. Justine qui reconnut alors Mme. de Lignolle, se permit de la saluer d'un air insolemment familier; elle osa même, en la regardant avec affectation, pousser d'impertinens éclats de rire. Je fus indigné! j'allois.... je ne fais pas tout ce que j'allois faire! La Comtesse ne me laissa pas le tems de la compromettre, en la vengeant. Trop vive pour endurer tranquillement un affront pareil, la Comtesse aussi-tôt cria *gare*, poussa son cheval, d'un coup de fouet coupa le visage de Mme. de Montdesir, & du même tems accrocha le léger Phaëton, si bien & si ferme, qu'elle mit en pieces l'une de ses roues. Le char versa, l'idole fut culbutée; je

craignis un moment qu'elle ne se brisât la face contre terre. Heureusement que dans sa chute , Justine , par un mouvement machinal , jetta ses bras en avant , de sorte qu'aux dépens de plusieurs meurtrissures , ses mains fauverent quelques contusions à son visage , déjà bien maltraité. Mais , par un accident qui devint comique , il arriva que les pieds de la nymphe restèrent , je ne fais comment , retenus au haut de son char : or , dans cette posture , rien ne put empêcher les jupes de retomber sur les épaules en découvrant une autre partie ; & le malin zéphir ayant à propos soulevé la fine toile qui seule restoit alors sur la blanche peau , Madame de Montdesir fit voir... respectons les bizarreries de la langue : il seroit grossier de nommer par son nom ce que Mme. de Montdesir fit voir. Je dirai du moins ce qu'il m'est per-

mis de dire : c'est que toute l'assemblée trouvant ce nouvel Antinous (1) fort joli , applaudit à son apparition , par de grands claquemens de mains.

Quelques jeunes gens néanmoins coururent à la défolée personne ; & moi-même aussi-tôt calmé par le touchant spectacle de son infortune , je mis pied à terre pour l'aller secourir. Attendez , me dit M. de B*** , j'y vais avec vous , car je la plains , & je vous le répète : j'ai vu cette figure là quelque part. — Oh ! pour celui-là , Monsieur le Marquis , je ne le passerai pas à un physionomiste ! vous êtes aussi trop bon d'appeller cela une figure ! Au reste , que vous vous obstiniez ou non à soutenir que c'en est une , je vous déclare qu'elle est un peu de ma connois-

(1) Si vous avez oublié ce passage de l'histoire de Rome , consultez-le : la chose en vaut la peine.

fance ; & quant à vous , je doute que vous l'ayez jamais vue.

Lorsque je me trouvai près de Justine , on l'avoit déjà remise sur ses pieds. Ah , s'écria-t-elle en me voyant , ha ! Monsieur de Faublas , comme elle vient de m'équiper ! Je l'interrompis , je lui dis bien bas : ma chere enfant , tu n'as que ce que tu mérites ; mais ne t'avise pas de nommer la Comtesse , car sur mon honneur , tu n'en serois pas quitte à si bon marché. Ah , Monsieur de Faublas , vous croyez qu'elle a bien fait , reprit Justine au désespoir.

Elle avoit plusieurs fois prononcé mon nom , plusieurs voix le répéterent : aussi-tôt il circula dans l'assemblée , & vola de bouche en bouche. La foule qui environnoit Mme. de Montdesir , me pressa tout - à - coup , de maniere qu'à peine le Marquis & moi nous

câmes la liberté de remonter à cheval, & qu'il fallut aller au petit pas. Le nombre des curieux ne fit à chaque instant que s'accroître. Jeunes gens & vieillards, hommes & femmes, piétons & cavaliers, tout accourut, tout vint se jeter au-devant de moi : les voitures même s'arrêterent. Aucun des Héros de la patrie, d'Estaing, la Fayette & Suffren & mille autres, au retour des plus glorieuses expéditions, ne virent autour d'eux, dans les promenades publiques, une affluence plus prodigieuse. Et pourtant ce n'est, ô ! de toutes les nations la plus légère, ce n'est qu'à Mlle. Duportail, que vous prodiguez tant d'honneurs.

Quel jeune homme assez maître de lui, quel jeune homme cependant eût repoussé le charme de ce triomphe ? un moment j'en fus enivré, un moment je sentis quelque orgueil à la vue de tant

de jeunes gens , qui renommés dans l'art de plaire & fameux par leurs amours , paroissoient proclamer en moi leur vainqueur. Les femmes sur-tout , les femmes ! Ce fut avec transport que je me vis l'objet de leur attention ! Le vif desir d'en être plus digne , dut prêter à mon maintien , plus de graces , à ma figure plus d'expression. Et d'un regard plus doux , je dûs répondre à leurs caressans regards qui sembloient me promettre à jamais d'heureux engagements ! Et d'une oreille plus avide , je dûs recueillir leurs enchanteurs éloges qui me decernoient sur tous le prix de la beauté !

Mais pardonne , O ! mon Eléonore , pardonne une erreur : le vain prestige ne dura gueres. Faublas pouvoit-il s'arrêter à Lonchamps ? pouvoit-il y rester long-tems , retenu par les illusions doublement trompeuses de l'amour-propre

& de la coquetterie , quand l'amour , l'impatient amour l'attendoit à Paris , pour des triomphes non moins flatteurs & de plus solides jouissances ?

Monfieur le Marquis , fi nous tâchions de nous débarrasser de la foule ?

— J'y confens , me répondit-il ; mais dites-moi donc comment il se fait que vous foyez connu de tant de monde ?

— Vous savez ce que c'est que ce pays-ci. Tout ce qui n'est pas absolument ordinaire , y fait du bruit & vous donne pendant vingt - quatre heures , une espece de réputation : notre combat , mon exil , ma prison... — Il m'interrompit : me suis-je trompé ? n'est-ce pas mon nom ?.... — oui , c'est votre nom qui vient de retentir à mes oreilles ; & tenez : voilà que deux cens personnes le crient. — Deux mille ! répondit-il avec une grande joie ; mais pour moi , cela ne m'étonne pas : je suis

très-répandu. — Le bruit va toujours croissant. Bon Dieu ! quel tintamarre ? — c'est que tous ces gens-là sont bien aises de nous voir ensemble ! Oui, je vois sur leurs physionomies qu'ils sont bien aises. C'est une chose charmante pour eux d'être sûrs que nous voilà réconciliés. En effet, c'étoit bien dommage que les deux hommes de France les plus... — Monsieur le Marquis, je crois, comme vous le dites, qu'ils sont bien aises ; mais dépêchons-nous d'échapper à leurs applaudissemens.

Ils étoient bien aises, car ils rioient de toutes leurs forces ; & c'étoit visiblement à M. de B*** que s'adreffoient leurs applaudissemens maintenant dérisoires. Le Marquis cependant paroiffoit plus joyeux de leurs gaietés, que je n'avois été fier de leurs hommages. Ce fut bien malgré moi, mais au grand contentement de mon compagnon

illustré, qu'il fallût suivre les flots de cette multitude, jusqu'à l'extrémité de la file. Là, je parvins, non sans beaucoup de peine, à m'ouvrir un passage dans les rangs un peu moins ferrés de nos admirateurs. Là je fis mes adieux à M. de B***, qui ne les voulant pas encore recevoir, suivit mon cheval de toute la vitesse du sien. D'autres cavaliers aussi se mirent à galopper sur ses traces; mais ce n'étoit point à lui qu'ils en vouloient, puisque l'ayant passé bientôt, ils ne ralentirent pas la rapidité de leur course. Je conservai quelque tems l'espérance de leur échapper par la fuite; mais comme après de longs & d'inutiles détours je me vis sur le point d'être atteint, il me parut nécessaire d'essayer des moyens peut-être plus puissans, pour écarter des indiscrets persécuteurs.

Je me retournai sur eux, c'étoient des
Pages,

Pages, j'en comptai huit : Messieurs, que puis-je faire pour votre service ? — Nous permettre de vous voir & de vous embrasser, me fut-il aussi-tôt répondu. — Messieurs, vous êtes bien jeunes, mais pourtant vous devez être raisonnables. Pourquoi donc, je vous prie, hasarder avec un galant homme, une mauvaise plaisanterie qui peut avoir des suites fâcheuses ? — Ce n'est point une plaisanterie, répliqua l'étourdi qui s'étoit chargé de porter la parole, nous ferions défolés de vous offenser ; mais en vérité nous mourons d'envie d'embrasser Mlle. Duportail. — Non, dit un autre plus avisé, pas Mademoiselle Duportail, mais le généreux vainqueur du Marquis de B***.

Tandis qu'ils me parloient, je promenois sur la campagne des regards inquiets ; je l'entrevoyois déjà ce fâcheux Marquis ! il s'approchoit à vue

d'œi!, & je tremblois pour mon rendez-vous : Messieurs, je ne connois pas Mlle. Duportail, mais tenez, le tems me presse, finissons : s'il faut absolument que Faublas soit à la ronde embrassé, j'y consens, à condition cependant que vous allez attendre, arrêter & retenir sous quelques prétextes pendant plusieurs minutes, ce cavalier que vous pouvez appercevoir d'ici. Vous me rendriez même un plus grand service, si pour plus de sûreté, vous vouliez l'engager à reprendre avec vous le chemin de Lonchamps.

Comme je parlois encore, un homme assez mal vêtu, que d'abord j'avois pris pour le laquais de l'un de ces jeunes gens, s'approcha de moi d'un air mystérieux. Alors, malgré le chapeau rabattu qu'il tenoit enfoncé sur ses yeux, je reconnus M. Després : le cher Docteur de Luxembourg. Il me

dit bien bas : je ne veux pas vous embrasser moi ; mais j'accours pour vous annoncer que Mme. Montdesir vous prie instamment de passer un instant chez elle. — Mme. Montdesir !.... oui, oui, je comprends !..... mon cher, dites que j'en suis au désespoir, mais qu'il m'est absolument impossible de me rendre à son invitation avant deux bonnes heures.

Cependant mes écervelés de Pages tous ensemble me promirent d'arrêter & de remmener avec eux l'importun cavalier qui n'étoit plus qu'à très-peu de distance. Ils me le promirent, ils m'embrassèrent, ils me virent avec regret, m'éloigner le plus vite possible.

Il étoit tems que j'artivasse ; Mme. de Lignolle trouvoit les momens bien longs. Dès qu'elle me vit, elle m'accabla de reproches. Mon amie, que

vous êtes injuste ! est-ce ma faute si cette femme a l'audace ? .. — Oui ! c'est votre faute. Pourquoi connoissez-vous de pareilles créatures ? Pourquoi m'avez-vous fait pour cette Mme. Montdesir, une infidélité ! — Bon ! vous allez rappeler une querelle oubliée ! — Oubliée ? Jamais ! De ma vie je n'oublierai que j'ai sottement baisé la main de cette impertinente !..... qui ose aujourd'hui se prévaloir..... — Vous venez de l'en punir. Vous l'avez défigurée. — J'aurois dû la tuer ! — peu s'en est fallu. Elle est tombée du haut en bas de sa voiture brisée.... — Du haut en bas ! s'écria la Comtesse avec beaucoup d'inquiétude. Mon dieu ! je l'ai peut-être dangereusement blessée ? — Non. Mais.....

Ici, pour calmer tout-à-fait Mme. de Lignolle, je me hâtai de lui raconter la déconvenue de Justine ; & je vous

laisse à penser combien mon récit rapide mais fidele , amusa la Comtesse vive dans ses gaietés comme dans ses fureurs. Je craignois qu'à force de rire , elle ne suffoquât. Je la ferrai dans mes bras , croyant que l'heure du racommodement étoit venue. Je me trompois : la cruelle Eléonore repoussa son amant. Vous ferez toujours , me dit-elle en reprenant sa colere , toujours ! le plus ingrat des hommes !..... Depuis un siecle , je péris d'amour & d'impatience. Cependant , c'est à moi qu'il laisse le dessein d'inventer quelques moyens de nous réunir ! — Mon amie , c'est inutilement que j'en ai tenté plusieurs. — Enfin , je trouve un expédient favorable , je vole à ce Lonchamps qui m'ennuie , j'y vole pour voir Faublas , uniquement pour le voir , il y vient en effet ; mais afin d'avoir l'occasion de faire en même tems sa cour à mes

deux rivales ! — *Eléonore*, je te jure que non ! — Et pour comble de perfidie, le barbare ! il arrange tout cela de manière que moi, dont la jalousie déchire le cœur, je me trouve justement placée entre mes deux mortelles ennemies ! — Quoi ! vous prétendez que c'est encore ma faute ? — Oui, tâchez, menteur que vous êtes, tâchez de me persuader que c'est le hasard qui a voulu que la voiture de *Mme. de B**** précédât la mienne. — *Eléonore*, je t'en donne ma parole d'honneur. — Elle a bien fait de s'en aller, cette *Mme. de B**** ! vous avez bien fait de ne la pas suivre ! je venois de l'entrevoir ! un moment plus tard, je vous donnois à tous deux une leçon dont vous vous seriez souvenus ! — Mon amie, si pourtant j'y étois venu pour elle, ne l'aurois-je pas suivie ?

Elle réfléchit un instant, & puis aussi-

tôt elle m'embrassa ; mais tout d'un coup : non , non ! s'écria-t-elle , je ne suis pas encore convaincue ! c'est donc parce qu'il vous a fallu nécessairement secourir *Mme. Montdesir* , que vous me faites attendre ici depuis près d'une demi - heure ? — Non , mon amie ; j'ai été long-tems retenu par cet importun cavalier — qui vous parloit avec tant de feu & que vous paroissiez entendre avec tant de plaisir ? — de plaisir ? non — Que vous disoit-il donc de si beau , ce Monsieur ? — il m'entretenoit de ma sœur. — Il la connoît ? — oui , c'est un parent — un parent ? mais cette fois je vous crois parce que je l'ai bien examiné pour m'assurer si ce n'étoit pas encore quelque femme déguisée. Oh ! vous ne m'attraperez plus ! j'y prendrai garde , allez ! — A propos , mon amie , dis-moi : n'as-tu pas vu ta tante à

Lonchamps ? — Non, je ne voyois que toi : mais vous, Monsieur, vous avez pu faire attention à tous ceux qui vous entouroient. — J'ai fait attention à la Marquise, parce qu'il m'a semblé qu'elle me regardoit. — Heureusement pour nous, dit la Comtesse : elle n'a pas ses yeux de quinze ans. — Eléonore, si pourtant elle m'avoit reconnu ? — Oh ! que non, s'écria-t-elle..... Faublas, ce seroit un grand malheur..... mais..... mais il faut espérer que non.

Déjà la Comtesse me parloit d'un ton plus doux ; & je l'eus bientôt persuadée de toute mon innocence. Alors elle parut avec transport m'entendre lui répéter cent fois les protestations d'un fidele amour ; mais je fus non moins affligé que surpris, quand je vis qu'elle en refusoit les preuves. Non ! non ! disoit-elle d'un ton absolu..... tu pleu-

res, mon ami. Pourquoi donc? — parce que vous ne m'aimez plus comme autrefois! — davantage! Monsieur! — autrefois, jamais un refus..... — oui, lorsque vous n'étiez pas malade!..... tu pleures? voyez donc qu'il est enfant!

Et ma très-raisonnable maîtresse me fit mettre à ses genoux pour essuyer & baiser mes larmes.

Faublas, il ne faut pas pleurer, tu me fais de la peine.... Ecoutez donc, mon ami; je me souviens du jour que dans mes bras vous avez perdu connoissance; votre maladie vous a encore bien fatigué depuis; ta convalescence ne fait que commencer: veux-tu mourir? dame! vois, je mourrois aussi. . . . là, vraiment, ne seroit-ce pas dommage? tous deux si jeunes & nous aimant si bien! Ah! je t'en prie, Faublas, ne mourons que le plus tard que nous

pourrons, afin de nous adorer le plus long-tems possible. Vous riez, Monsieur ! est-ce que j'ai l'air risible?.... quand je parle raison.... Eh bien ! voilà que déjà vous recommencez ! tout ce que je dis & rien, c'est donc la même chose?... Finis, Faublas ; finis, mon ami.... Laissez-moi, Monsieur ! laissez-moi. Je me fâcherai !... dame ! écoutez donc ! mettez-y de votre côté un peu de courage !.. Faublas, mon cher **Faublas** ! ajouta-t-elle avec abandon , après m'avoir donné le baiser le plus tendre , ce n'est déjà pas pour moi une chose si facile que de résister à mes desirs : s'il faut en même tems triompher des tiens , je ne réponds pas d'en avoir la force.

C'étoit avec raison qu'elle se défioit d'elle-même , mon adorable **Eléonore** , puisqu'après quelques momens d'un voluptueux combat , après quelques mo-

mens d'un plus voluptueux silence, elle me dit avec des soupirs entrecoupés & d'une voix tremblante : tu vois bien, mon ami, tu vois bien ce qui vient d'arriver ; eh bien, en venant ici, j'avois juré que cela ne feroit pas ; & tout de suite elle jura que du moins cela ne feroit plus. Or, comme je publie sa défaite, il faut avouer ses victoires : malgré mes efforts à chaque instant renouvelés, je ne pus une seconde fois obtenir de ma délicate maîtresse, qu'elle oubliât ses chastes résolutions.

Ma charmante amie, les heures fortunées s'écoulaient bien vite, il faut déjà nous séparer. — Déjà ? — Si j'arrivois trop tard, il me deviendroit impossible de faire à M. de Belcour une fable un peu vraisemblable, mon esclavage... — Un moment, s'écria-t-elle, les larmes aux yeux ; un moment encore,

Eaublas , nous nous quittons pour trois jours ? — Pour trois jours ? — Demain , je vais au Gâtinois . . . — Au Gâtinois sans moi , pourquoi donc faire ? — Hélas ! sans toi ? C'est ton pere... ton pere me fera mourir de chagrin ? . . Cette fête , qu'elle fera triste , & quand il m'étois permis de croire que mon amant l'embelliroit de sa présence , je m'en faisois une idée si charmante ? — Eléonore , tes pleurs me font un plaisir trop douloureux. Seche tes pleurs , attends que ma bouche ? . . dis-moi , ma belle amie , dis , quelle est cette fête ! — Être au milieu de mille gens indifférens , & ne pas rencontrer ce qu'on aime , se voir environnée de monde , quand on voudroit gémir dans un désert ? — Dis-moi donc quelle est cette fête ? — Tous les ans , au jour de Pâques . . . tous les ans , depuis que j'existe . . . la Rosiere a reçu de mes mains . . .

L'année

L'année dernière, j'ignorois encore ce que je faisois : je le fais maintenant ! je le fais !... du moins je flattois ma foiblesse de cette espérance que mon amant seroit là pour me consoler , pour me soutenir , si je venois à songer avec quelque frayeur , que moi qui couronnes la sagesse , je ne suis pas sage. . . . Hélas ! je le dirai toujours : ce n'est point ma faute ! je ne cesserai de le répéter : pourquoi m'ont-ils donné ce M. de Lignolle !... Ce que je dis là te fait de la peine ? Faublas !... Va , rassure-toi : je n'ai pas de remords ! pas même de regrets !... quelquefois seulement... depuis que ton pere m'a fait de grands discours... je me surprends réfléchissant sur les dangers sans nombre.... Va , rassure-toi : tant que tu m'aimeras , ne crains pas que je t'abandonne ! & quand tu ne m'aimeras plus... quand tu ne m'aimeras plus , je trou-

verai dans mon désespoir ma dernière ressource. Rassure-toi.... tu pleures?... Tiens, mon ami : viens, viens m'embrasser; viens, que nos larmes se confondent!... Demain je pars; Dimanche, la triste fête a lieu; le Lundi, de très-bonne heure, tout le monde revient. Je ramène avec ma tante, Mme. de Fonrose qui nous aime tant: Mme. de Fonrose & moi nous concertons quelque heureux stratagème qui puisse te rendre à ton *Eléonore* dans la soirée même du Lundi.

Quoiqu'il fût déjà tard, quoique la Marquise m'attendît, quoique mon pere dût s'impatienter de ma longue absence, je répétai cent fois mes adieux à Mme. de Lignolle, avant de la pouvoir quitter.

Enfin pourtant nous trouvâmes assez de forces pour nous séparer, & je courus, chez Justine, joindre Mme. de B***.

La Marquise avoit les yeux rouges , la respiration difficile , la figure très-altérée : elle me vit pourtant avec quelque plaisir , m'emparer de sa main qui fut aussi-tôt vingt fois baisée. Etoit-il tout-à-fait impossible , me dit-elle avec infiniment de douceur , que vous me fiffiez un peu moins attendre ? Puis , sans me donner le tems de lui répondre , affectant de la joie & me regardant avec complaisance ; le voilà tout-à-fait bien , poursuivit-elle. Croiroit-on que ce jeune homme étoit , il y a douze jours , si dangereusement malade ? Le croiroient-elles , ces femmes qui tout-à-l'heure à Lonchamps s'émerveilloient de lui voir ce teint de lys & de rose , ne se lassoient pas d'admirer son éclat , sa beauté , sa fraîcheur , sa..... Mme. de B* ** parut se faire violence pour n'en pas dire davantage. Son regard qui s'étoit animé , redevint

triste , incertain , pensif. D'une voix foible & traînante , elle reprit : je ne me ferois point avisée d'aller là , si j'avois pensé que vous y dussiez venir ; mais le moyen de deviner ? le moyen d'imaginer que vous étiez en état de paroître en public , quand depuis huit jours la petite Montdesir attendoit vainement l'annonce de votre visite particuliere.... — Ah ! ne m'accusez point ! je n'ai pu me rendre à votre invitation. Mon pere m'a suivi par-tout , aujourd'hui même , il étoit à Lonchamps avec moi..... Ne m'y avez-vous pas vue , à Lonchamps , me demandat-elle avec une espece d'inquiétude ? — Oui , je ne vous ai point saluée , de peur.... Elle m'interrompit avec un cri de joie : j'osois m'en flatter qu'il m'avoit bien reconnue , & que c'étoit seulement par discrétion.... Recevez mes remercimens : je vous reconnois

à ce trait-là ; à ce procédé généreusement délicat , je reconnois . . . l'ami de mon choix. — Ma chère maman , pourquoi donc n'avez-vous fait que paroître à cette promenade magnifique dont vous étiez le principal ornement ? — Le principal ? . . . Non . . . non , je ne le crois pas Au reste , je ne suis partie qu'à l'instant où j'ai vu la foule se porter autour de vous. — C'est-à-dire , que vous avez pu voir aussi l'accident de Justine ? Un sourire vint effleurer les lèvres de la Marquise. Oui , je l'ai pu voir aussi , son accident , dit-elle. Et d'un ton très-sérieux , elle ajouta : mais cet accident l'a-t-il assez punie ? Je suis bien aise que vous me disiez devant elle ce que vous en pensez ; c'est pour cela que , si vous ne vous ennuyez pas trop ici , nous l'attendrons.

Nous ne l'attendîmes pas long-tems ,

car à l'instant même on lui ouvroit son anti-chambre. Un galant cavalier lui parloit très-haut : ces jeunes gens m'ont accueilli , fêté , caressé ! Moi , je ne fais pas résister à des manieres obligeantes , aux prévenances des gens qui m'aiment ! Cependant , l'autre gaignoit sur moi beaucoup d'avance. Quand j'ai vu cela , je suis revenu à Lonchamps , tout exprès pour toi , mon enfant : ta physionomie m'avoit frappé. — Est-ce que je me trompe ? me dit Mme. de B***. Est-ce que ce n'est point ?... — Vous ne vous trompez pas ! A sa voix , comme à ses discours , je crois aussi le reconnoître. — Oh ! c'est lui ! c'est lui ! sauvons-nous ! Il n'y avoit pas un moment à perdre ; nous courûmes à la porte qui communiquoit chez le Bijoutier. Bon dieu ! s'écria la Marquise , qu'ai-je fait de la clef ? Une armoire très-haute , mais très-étroite , & fort heu-

reusement assez profonde , pratiquée dans une encoignure , à côté de la cheminée , nous offrit un dernier asyle. Madame de B*** s'y jetta la première. Vite , Faublas ! je n'eus que le tems de m'y précipiter après elle & de fermer la porte sur nous.

Ils entrèrent dans l'appartement que nous venions de leur abandonner. Oui , continua-t-il , ta physionomie m'avoit frappé. Je mourois d'envie de te parler. — Vous m'avez donc bien reconnue ? — Tout de suite ! mais peux-tu me faire une question pareille , à moi qui fais toutes les figures par cœur. — Ah ! c'est que ce superbe attelage , cette brillante voiture , la grande parure où j'étois , tout cela pouvoit bien me rendre méconnoissable. — Aux yeux de tout autre , oui : mais aux miens ! tu as donc oublié comme je suis physionomiste ? ... A propos de ton équi-

page , quel est , je t'en prie , le magnifique mortel qui se ruine pour toi ? le Chevalier de Faublas , peut-être ? — Eh bien ! oui ! un plaisant freluquet !

Entendez - vous l'impertinente ? — Taisez - vous , me répondit la Marquise. Pourtant , reprit M. de B*** , il me semble que tantôt tu le lorgnois à Lonchamps ? — Lui ! ce morveux ! c'étoit vous que je regardois. — Je te plais donc ? — à qui ne plaisez - vous pas ? — Il est vrai que j'ai la physionomie du monde la plus heureuse , je ne rencontre que des gens qui m'aiment ! encore aujourd'hui , tu as pu voir à Lonchamps , la joie que ma présence leur donnoit à tous ! Oui , tout le monde paroïssoit content. — Personne ne l'étoit plus que moi , je vous assure. — Cependant ma pauvre petite , il venoit de t'arriver une aventure assez désagréable. Quelle est cette femme

qui t'a si maltraitée ? — une petite catin !

Mais voyez donc cette ! . . . taifez-vous , me dit encore Madame de B***. Son mari continua : elle avoit un domestique à livrée ! — bon ! une livrée d'emprunt. Ton joli phaëton est bien endommagé. — J'en suis d'autant plus fâchée , que c'est le présent d'une Dame de mes amies . . .

A cet endroit de l'intéressant dialogue , la Marquise ne put s'empêcher de se récrier tout bas : une Dame de ses amies ! l'insolente ! — ma belle maman , est-ce que c'est vous ? . . . — oui. — Eh bien permettez qu'à mon tour je vous dise : paix donc !

Cependant pour avoir causé , nous perdîmes quelques-unes des paroles de Justine : . . . venir tout exprès d'Angleterre , poursuivit-elle , — une Dame de tes amies , s'écria le Marquis ? dian-

tre ! il faut que tu aies de grandes complaisances pour cette Dame là ? — je vous en réponds. — Mais mon ange, entendons-nous ? je ne me foudroierais pas d'une maîtresse qui aimeroit les femmes. — Quoi ! vous imaginez ? ... Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela ! Tenez, je vais vous dire : c'est une Dame... comme il faut... du haut parage... elle est gênée chez elle... — J'entends ! j'entends ! c'est encore un bûnet de mari qu'on attrappe ! ... — ou qu'on attrapera, Monsieur le Marquis. — Mon Dieu ! que ces maris font bons ! ... de sorte que tu lui prêtes cette chambre-à-coucher pour ? ... — non, oh, non ; il ne se passe entre eux, rien de malhonnête, j'en suis sûre. — L'intrigue ne fait donc que commencer ? — au contraire, elle est ancienne... C'est une histoire que cela, Monsieur le Marquis ! — conte !

conte! le récit des tours que ces imbéciles maris se laissent faire, m'amuse toujours infiniment. Conte. — La Dame a eu le jeune homme autrefois ; mais il l'a quittée pour une autre : elle ne se foucie point de le partager & veut le ravoir.

Ici la Marquise murmura : l'effrontée menteuse ! — O ma belle maman, taisez-vous donc ! & je risquai de lui donner à petit bruit, un baiser qu'elle ne put s'empêcher de recevoir. Cependant nous avions encore perdu quelques mots.

— Justement ! disoit Madame Montdesir, elle ne lui permet rien encore ; mais le moment approche où elle lui permettra tout. — Tu es donc entièrement dans la confidence ? — non : c'est une femme trop méfiante & trop adroite ! elle ne me dit presque rien ; mais je vois bien par sa conduite . . .

De quoi riez-vous ? — de la mine que ces amoureux-là doivent faire, quand ils sont ensemble. Moi qui suis physionomiste, je donnerois . . . cent louis ! pour étudier alors le jeu de leurs figures . . . parbleu, tu devrois quelque jour me procurer ce plaisir-là. — A vous ? — à moi. — Impossible ! Monsieur le Marquis. — Pourquoi ? je me cacherois quelque part. — Impossible, vous dis-je. — Tiens : quand je devrois me tapir sous ton lit. — Sous mon lit ? vous ne pourriez appercevoir que leurs jambes. — Tu as raison. Eh bien ! dans une armoire. Tu as des armoires ici ? — Vous le voyez que j'en ai.

La conversation prenoit un tour vraiment effrayant ; il s'en falloit bien que je fusse à mon aise ; & je sentoie la Marquise trembler.

Attends ! s'écria le Marquis . . .

Il alla très-heureusement à celle qui étoit de l'autre côté de la cheminée ; & quand il en eut ouvert la porte : voilà précisément ce qu'il me faut, dit-il ! Un homme un peu puissant n'y tiendrait point ; moi, je n'y ferai pas trop mal. Et vois-tu : par le petit trou de la serrure je contemplois les acteurs tout à mon aise. Allons, Justine, laisse-toi fléchir, je paierai bien ta complaisance, & je garderai le secret. — D'honneur, si la chose n'étoit pas entièrement impraticable, je le voudrois pour la rareté du fait. — La Dame est-elle jolie ? — Bon ! comme ça. Pas trop mal ; mais elle se croit superbe ! — c'est l'usage. Et le galant ? — oh ! charmant, lui ! charmant ! — mieux que le Chevalier de Faublas ? — mieux ? non, mais tout aussi bien ! — En vérité ! — fais-tu que je suis jaloux du Chevalier ! — Com-

ment jaloux? vous croyez encore que Madame la Marquise? . . . — non, non. Mais toi, mon enfant. . . — Moi! ah! vous avez tort. — Autrefois cependant? . . . — autrefois, je n'avois pas des goûts solides. Pourtant je me suis toujours senti de l'inclination pour vous, Monsieur le Marquis. — Ah! je le crois bien. Je te dis : ma figure! . . . elle produit cet effet là sur toutes les femmes. — Cui, la vôtre, par exemple, vous adore. — M'adore! tu as dit le mot. . . fais-tu bien une chose? c'est qu'à la longue rien ne devient plus fatigant que ces adorations là! Mme. de B*** peut passer pour belle; à la bonne heure. Mais toujours la même femme! toujours! d'ailleurs avec toute sa tendresse, la Marquise est froide sur l'article! & moi je ne connois que cela de bon en amour. Ma foi! je suis jeune: j'ai besoin d'amusement, de distrac-

tions. . . . mon enfant, je soupe avec toi. — Vous soupez ? — oui, je soupe. Toujours je soupe, tu dois t'en souvenir. . . & je couche, ma reine. — Ici, Monsieur le Marquis ? — pas ailleurs, je t'affure.

Nous entendîmes une bourse tomber sur la cheminée. Tout-à-l'heure nous passerons dans la salle à manger, dit Justine. — Pourquoi donc la salle à manger ? restons ici : nous sommes si bien ! fais apporter une volaille. Va, mon ange, avant & même pendant le souper, nous pourrons avoir mille choses intéressantes à nous communiquer.

Mme. Montdesir sonna son Jockey : vite ! qu'on apporte deux couverts & qu'on ne laisse entrer personne !

Et nous, ma belle maman, nous allons donc, de notre côté, souper & coucher dans cette armoire ? — Ah ! mon ami, me répondit-elle, mon

ami : je suis encore tremblante de la peur qu'il m'a faite !

Maintenant que j'y réfléchis, je me demande pourquoi je craignois de passer toute la nuit dans cette armoire où je devois me trouver si bien. Je vous ai dit qu'en largeur, elle ne nous eût pas contenus ; & puisqu'il falloit que nous nous tinssions, la Marquise & moi, l'un sur l'autre serrés dans sa profondeur, n'eût-il pas été trop extraordinaire que je tournasse impoliment le dos à Mme. de B*** ? je m'étois donc placé dans le sens contraire. Aussi, dans cette posture infiniment douce, mes lèvres sans cesse effleuroient les siennes, ma poitrine reposoit sur son sein, je pouvois compter les battemens de son cœur : nous nous touchions de la tête aux pieds ! quel homme, fût-il né dans les antres froids de la Sibérie, des embrassemens d'un couple glacé ; l'eût-on

fous un froc chastement absurde, élevé dans la haine de l'amour & dans la terreur des femmes; l'eût-on constamment nourri des végétaux sans chaleur & sans sucs, constamment abreuvé des plus rafraichissantes émulsions; quel homme, aux attraits tout puissans d'une tentation pressante autant que celle qui m'agitoit, n'eût pas senti son cœur s'é-mouvoir, & tous ses esprits fermenter, & tout son sang bouillir! le mien brûloit mes veines! & vous-même, ô! Mme. de B***, vous-même... Ah! quelle vertu n'eût pas succombé!

Mes premières caresses pourtant lui causerent une surprise mêlée d'effroi: Faublas, est-il possible! y songez-vous? ... Monsieur! Monsieur!

Le Marquis plus promptement heureux que moi dans ses amours, me força par le succès rapide de ses entreprises, à suspendre la vivacité des

miennes. Il se faisoit alors dans l'appartement un silence qui nous eût trahis, si j'avois osé me permettre le moindre mouvement : ma belle maman, il me semble que votre mari vous fait une infidélité ? — Que m'importe ? dit-elle. Ah ! pourvu que mon ami conserve pour moi quelque respect, pourvu qu'il n'abuse pas de ma situation vraiment chagrinante, que m'importe le reste !

Leurs exercices & nos confidences furent à la fois interrompus par le retour du petit domestique : il apportoit la table, nous entendîmes qu'elle fut placée assez près de notre armoire. Dès que le souper fut servi, Mme. Montdesir renvoya son Jockey : nous voilà libres, dit-elle à M. de B***, causons. Je suis, Monsieur le Marquis, charmée de vous appartenir. C'est une bonne fortune que je desirois trop, pour

qu'elle ne m'arrivât pas ; mais pourquoi m'est-elle arrivée si tard ; par quel hasard n'avez-vous fait aucune attention à moi , pendant que je demeurais chez vous ? — ah ! dans la maison de ma femme ! — bon !..... Tenez , foyez vrai , tous les hommes sont comme cela : vous m'aimez maintenant parce que je suis quelque chose. — Tu badines ! est-ce que je ne le voyois pas bien dans ta physionomie que tu serois quelque chose ?..... car elle est heureuse ta physionomie..... un peu gâtée , ce soir ! ce coup de fouet t'a marquée ; mais pour un connoisseur , c'est une bagatelle : le fond des traits reste toujours.... Justine , je t'affure que de tout tems j'ai vu sur ta mine que tu serois fortune ; chez moi je me suis dit cent fois en te regardant : je remarque dans l'air de cette fille là , je ne fais quoi qui finira par me plaire quelque

jour. — Cependant, quand il y a six mois vous m'avez chassée? — j'étois en colere. On me vouloit faire croire que ma femme.... — A propos, je suis bien curieuse de savoir de quelle maniere vous avez découvert son innocence; car elle est innocente. — N'est-il pas vrai qu'elle l'est? — moi! j'en suis sûre, & je vous l'ai toujours soutenu, souvenez-vous-en? — Oui. — Mais je voudrois savoir de vous-même comment vous en avez acquis les preuves? — Vraiment! il a bien fallu que Mme. de B*** me donnât les éclaircissements nécessaires. Tiens, écoute :

Ce que le Marquis alloit dire, devoit à tous égards exciter ma vive curiosité : je redoublai d'attention.

Ecoute : d'abord M. Duportail n'a pas d'enfant, c'est la vérité. Son nom? Mlle. de Faublas qui est une petite personne fort éveillée, l'avoit pris pour

aller au bal avec cet habit d'amazone. C'est bien avec Mlle. de Faublas que la Marquise a fait connoissance. C'est bien Mlle. de Faublas qui a couché dans le lit de ma femme. Toi, d'abord, comme tu me l'as cent fois répété dans le tems, tu en fais quelque chose.... — certainement! je l'ai déshabillé! — Bon! d'ailleurs, il étoit horrible à moi de supposer que la Marquise eût pu tout-d'un-coup se jeter à la tête d'un jeune homme qu'elle ne connoissoit pas. Mais, tiens! que je t'apprenne une circonstance que je me suis rappelée depuis, & dont je me garderai bien d'instruire Mme. de B***. Ma figure avoit produit sur la jeune personne son effet ordinaire; la vive Demoiselle m'avoit à-peu près permis de venir pendant la nuit lui faire une visite. A tâtons je suis entré dans l'appartement de ma femme; à tâtons j'ai promené libre-



ment ma main sur la gorge de la jeune fille.... Et que diable ! un garçon n'a pas la poitrine faite comme ça !... Tu ris ? — Oui, je ris, parce que.... parce que je pense que Madame... dans ce moment là pouvoit sentir votre main.... car elle étoit couchée là tout auprès, Madame ? — Oh ! Madame étoit endormie : malheureusement le bruit l'a trop-tôt réveillée.... — Ah ! ah !.... de forte que tout au contraire, c'est à côté de l'enfant qui dormoit peut-être encore..... — Qui dormoit, oui. — C'est à côté d'elle que vous avez.... embrassé votre femme. — Justement, ma reine. Il n'étoit pas à préfumer que je fusse venu là pour rien : c'eût été d'ailleurs faire une espece d'insulte à la Marquise, que de m'en aller sans avoir rempli le devoir conjugal. — Je suis pourtant bien étonnée que Madame vous ait permis cela dans un moment

pareil ? Vous conviendrez que la décence... — La Marquise, cette nuit-là, ne demandoit pas mieux, parce que....

Ma belle amie, je suis témoin qu'il ment. — F... blas ! Faublas ! plaignez-moi !

.... La jalouse Marquise, disoit M. de B***, quand je lui rendis mon attention. — Il est vrai qu'elle est jalouse, cela fait trembler !... Monsieur le Marquis, voilà déjà deux bonnes preuves que c'étoit Mlle. de Faublas ! Mais n'en auriez-vous pas encore quelque'autre ? — Assurément. Celle-là, je ne m'en souvenois plus, c'est Mme. de B*** qui me l'a rappelée : Le lendemain, nous reconduisîmes la prétendue Mlle. Duportail ; elle fut obligée de nous mener chez son pere supposé ; mais nous y trouvâmes son véritable pere qui la traita comme on traite une Demoiselle... une Demoiselle dont la conduite n'est

pas tout-à-fait bonne. Or, je le connois maintenant ce Baron de Faublas ; j'ai eu deux fois l'occasion d'examiner son caractère & sa physionomie : c'est un homme vif, emporté, quelquefois brutal, un homme incapable de ménagemens ! Si c'eût été le jeune homme que nous eussions ramené déguisé de la sorte, il se fût écrié comme chez ce Commissaire : c'est mon fils ! — Ainsi donc ce fut Mlle. Duportail qui vint le soir en habit d'Amazone, & le lendemain.... — Le lendemain ? non ; ce fut son frere. — Son frere.... je le fais bien. Mais vous a-t-on dit pourquoi ? — Parce que M. de Rosambert le pressa de faire cette mauvaise plaisanterie. M. de Rosambert avoit ses motifs : il étoit amoureux de ma femme, & furieux de n'essuyer que des mépris, il voulut se venger. Il envoya donc chez la Marquise le Chevalier revêtu des habits

bits de sa sœur, & profitant de la circonstance, il vint le soir faire une scène à ma femme, une scène affreuse qui la pouvoit étrangement compromettre, une scène!... Je ne me souviens pas des détails, car, moi, je n'ai de la mémoire que pour les physionomies.... Mais la Marquise m'a beaucoup aidé, & je me rappellois en général que la scène étoit horrible.... Ce procédé de Rosambert me paroît infâme; aussi je ne reverrai M. le Comte de ma vie, ou si je le vois.... tiens, Justine, sur un mot! je me sens disposé à me couper la gorge avec lui. — Ne vous en avisez pas! vous feriez mourir votre amante d'inquiétude! — Mon amante, c'est?... — C'est moi. — Bien! ma petite. Fort bien ce que tu dis là. — Monsieur le Marquis, apprenez-moi donc aussi.... pardon si je vous fais tant de questions. Vous devez sentir que je suis enchan-

tée de vous voir entièrement revenu sur le compte de Madame, & sur-tout sur le mien ; car, vous imaginiez que je vous faisois une foule de menfonges !... Mlle. de Faublas, que devint-elle ? — Mlle. de Faublas ? elle commença par se lier intimément avec M. de Rosambert, & puis avec d'autres. Elle donna des rendez-vous à celui-ci, des rendez-vous à celui-là, j'en suis sûr ! J'ai trouvé une lettre qu'elle avoit laissé dans un endroit fort suspect ; & elle même, la jeune personne ! je l'ai rencontrée en partie fine aux environs du Bois de Boulogne. Il est arrivé de tout cela, ce qui arrive : un enfant. — Un enfant ? — Un enfant, j'en suis sûr encore. Je l'ai vue... grosse... je l'ai vue grosse. La taille déjà rondelette & la physionomie d'une femme. Que diable ! je m'y connois ! Elle se cachoit alors, sous le nom de Mme. Ducange, dans un hôtel du

fauxbourg S.-Honoré. Malgré ces précautions , le pere n'a pas pu ignorer plus long-tems les dérangemens de sa fille ; il a assemblé les parens. Les parens , pour sauver du moins l'honneur de la famille , ont décidé qu'il falloit que le frere , de tems en tems , parût en public avec des habits de femme , & qu'ils en prendroient occasion de répandre par-tout que c'étoit le Chevalier de Faublas , & non pas sa sœur , qui avoit couru les bals sous divers travestissemens. M. Duportail a bien voulu se prêter à cet arrangement. De cette maniere , on a dépayfé les médifans , excepté Rosambert & deux ou trois jeunes gens de par le monde , à qui l'on ne persuadera jamais que la Demoiselle étoit garçon. Mais ce qu'il y a de vraiment affreux dans cette affaire , ajoutait-il d'un ton mystérieux , c'est qu'ils ont fait , je crois , avorter la jeune per-

sonne ! ou bien , ce seroit donc quelque accident qui l'auroit fait accoucher avant le terme ? Au moins je fais qu'ils se sont hâtés de la faire voir dans toutes les promenades. Le jour que je la rencontrai aux Tuileries , elle étoit maigre , pâle , fatiguée ! . . . Regarde pourtant combien d'accidens se sont réunis pour mettre ce jour - là mes connoissances physionomiques en défaut ! Je trouve la Demoiselle fort changée , je lui fais tout bas mon compliment de condoléance. Le pere qui est derriere moi , m'entend ; désespéré de ce que je suis dans le secret , il entre en fureur. Le jeune-homme arrive , & comme je vois pour la premiere fois le frere à côté de la sœur , je suis frappé de leur extrême ressemblance. Cependant le Chevalier appelle le Baron : son pere. Le pere crie que M. Duportail n'a pas d'enfans. M. Duportail me fait le mensonge au-

quel il s'est engagé : il m'affirme que c'est le Chevalier qui a toujours mis le maudit habit d'Amazone. Moi, tout étourdi de tant de quiproquos, très-chatouilleux sur l'honneur, je perds la tête, je m'emporte, j'en crois leurs discours plus que mes yeux, j'accuse ma femme..... & qui plus est ! la science phrysiologique de m'avoir à-la-fois trompé ! Je vais comme un enragé défier le Chevalier.... qui n'a pas eu la Marquise, puisqu'il la connoit à peine... qui ne l'a point eue ! qui ne l'aura jamais, ni lui, ni d'autres !... Cependant le jeune homme, intéressé à soutenir la querelle, qui devient celle de toute la famille, ne s'explique point. Il accepte fièrement, & le lendemain.....

Le Marquis ne cessa pas de parler ; mais ayant appris de lui ce que j'étois si curieux de savoir, je cessai de l'écouter. Un intérêt plus pressant me com-

mandoit une occupation plus douce : Mme. de B***, dans une posture assez peu favorable à l'attaque, mais du moins incommode pour la défense, retenue d'ailleurs par la crainte d'être entendue, n'osoit risquer de grands mouvemens, & ne pouvoit opposer à mes efforts rapidement multipliés, qu'une bien courte résistance. Aussi, lorsqu'après quelques minutes son mari transporté d'aile répéta : *le Chevalier ne l'a jamais eue & il ne l'aura jamais ! ni lui ni d'autres !* quand il le répéta, peu s'en falloit que je ne l'eusse. La Marquise elle-même parut s'avouer ma prochaine victoire, puisqu'elle prit le ton doucement suppliant d'une femme qui ne veut que retarder sa défaite : un moment, dit-elle ! mon ami, je ne vous demande qu'un moment !..... Faublas, je vous avois jugé capable de plus de générosité ! — Ma belle maman,

c'est de l'héroïsme qu'il faudroit ! — Cruel ! me refuserez-vous un moment ? Faublas ! mon ami ! que je sache du moins si le danger n'est point extrême.... voudriez-vous m'exposer ? que je sache s'ils ne peuvent pas au moindre bruit, venir à nous.... Où sont-ils ? — Ils soupent. — Assurez-vous-en. — Le moyen ? — Regardez. — Par où ? — mais ! par le trou de la ferrure. — Cela n'est pas facile ! je ne puis me baïsser. — Tâchez. — Ils sont à table. — Comment placés ? — Justine en face. — De cette armoire ? — oui. — Et le Marquis ? — nous tourne le dos.

A peine ai-je dit , que prompte comme l'éclair, la Marquise en se dégageant de mes bras , poussa notre porte avec violence , se précipite hors de l'armoire , s'élançe vers la table , la renverse & je ne vois plus rien. La porte a été rejetée sur moi , les bougies

viennent de s'éteindre ; mais tout stupéfait que je suis , comme il me reste encore des oreilles , je puis entendre le bruit de cinq ou six soufflets très-lestement donnés. Je puis entendre Mme. de B* * *. d'un ton ferme parler ainsi : il vous sied bien , petite créature que j'ai tirée de la lie du peuple & de la misère , qui sans moi , garderiez encore les troupeaux de votre village , & que je puis d'un mot renvoyer sur votre fumier ; il vous sied bien d'oublier le profond respect que vous devez à votre bienfaitrice , & de faire de sa conduite privée l'objet de vos secrets entretiens , de votre impertinente curiosité , de vos insolentes remarques. Je vous trouve surtout bien osée d'entraîner mon mari dans de libertines orgies... Et vous , Monsieur , voilà donc le prix dont vous payez mon attachement sans bornes ; je me doutois bien que quelques projets

de conquête vous conduisoient à Lonchamps ! je vous ai fait suivre, on vous a vu.... Je vous ai vu moi-même aller sans pudeur, grossir le honteux cortège d'une courtisane ; & dans la foule de ses amans, briguer l'honneur du mouchoir ! on vous a vu long-tems entretenir un jeune homme, à qui par ménagement pour moi, vous ne deviez jamais parler en public ni même en particulier ! on vous a vu revenir consoler cette Nymphe du trop petit malheur que son impudence venoit de lui attirer ; puis enfin vous disposer à la ramener en triomphe chez elle ! Mademoiselle, quiconque fait métier de se vendre au premier venu, doit s'attendre à n'avoir que des valets que le premier venu peut corrompre ; j'ai fait généreusement payer les vôtres ; ils n'ont pas refusé d'indiquer votre demeure, & c'est l'un d'eux qui m'a ca-

chée dans cette chambre où je tremblois..... Monsieur, de vous voir arriver bientôt avec votre amante. Mais , quoi qu'il dût m'en coûter , j'avois cette fois bien résolu d'acquérir enfin la preuve certaine de vos infidélités journalieres : je m'étois même promis de ne sortir de ma prison que pour surprendre au lit mon indigne rivale & mon perfide époux. Je n'ai pas eu la patience d'attendre si long-tems ; vous m'en avez d'ailleurs épargné la peine ; je ne dois pas m'en étonner. Cette jolie personne est si digne de tous vos empressements !... Cependant rassurez-vous : je ne m'emporterai plus ni contre vous ni contre elle : déjà même je me repens des violences dont un premier mouvement m'a tout-à-l'heure rendue coupable envers cette fille. A l'avenir je saurai conserver en de pareilles rencontres , plus de tranquillité ; où plutôt cette

scène, je vous le promets ; sera la dernière que se permettra la jalouse Marquise, & pour continuer à me servir de vos expressions tout-à-fait obligeantes, *mes adorations ne vous fatigueront plus.* Au reste, puisqu'à présent je n'ignore pas que c'étoit le seul desir de ne point m'insulter, qui vous déterminoit à m'honorer quelquefois de ce qu'il vous plaît nommer *le devoir conjugal* ; je ne suis plus obligée de vous répéter complaisamment ce que je vous ai dit mille fois avec trop de modération : que c'étoit la chose du monde qui m'étoit la plus indifférente. Il est bon de vous déclarer que je me suis vraiment immolée, chaque fois qu'il m'a fallu le remplir, ce devoir ; il est bon de vous déclarer qu'à compter de ce moment-ci, je m'en crois entièrement dispensée. Peu m'importe qu'un tyrannique usage inter-

dise au sexe le plus foible , cette malheureuse & dernière ressource contre les crimes du plus fort. Je ne reconnois de loix que celles qui sont justes , & de loix justes , que celles qui comportent l'égalité. Il est trop affreux que les perfidies nombreuses de l'époux , soient applaudies , lorsqu'une seule foiblesse de l'épouse la déshonore ! il est trop affreux que moi , qu'on eût condamnée à périr de douleur au fond de quelque retraite ignominieuse , parce que j'aurois idolâtré l'amant le plus digne de mon choix , on m'oblige à recevoir dans mes bras mon indigne mari sortant des bras d'une prostituée ! je jure qu'il n'en sera rien ! Monsieur le Marquis , souvenez-vous du jour que de vaines rumeurs & vos odieux soupçons m'accusoient ? Si je ne m'étois justifiée mal ou bien , mal ou bien répéta-t-elle avec beaucoup
de

de force , si je ne m'étois justifiée , si je n'étois parvenue à vous convaincre de mon innocence , vous alliez user de vos droits , des droits du plus fort. Déjà vous m'annonciez que nos nœuds étoient rompus , qu'une éternelle prison m'alloit renfermer. Eh bien ! Monsieur , alors pour aujourd'hui , vous prononcez contre vous - même , non pas l'arrêt de votre captivité ; il n'y a pas de couvens pour les hommes en pareil cas ! mais l'arrêt de notre séparation. Vous venez de le signer , ici , tout-à-l'heure , sur le sofa de Justine. Mme. de B***. vous le proteste , & Mme. de B***, vous devez le savoir , n'est pas femme à varier dans ses résolutions. Je vivrai célibataire , mais je vivrai libre ; je ne ferai plus le bien , l'esclave , le meuble de personne ; je n'appartiendrai qu'à moi. Vous cependant , Monsieur le Marquis , encore

un peu plus heureux qu'auparavant ,
vous aurez sans aucune contrainte
cent maîtresses , si bon vous semble !
toutes les femmes à qui vous plairez !
toutes les filles qui vous plairont !....
excepté celle-ci pourtant. Je ne veux
pas que celle-ci profite de vos larges-
ses , & c'est-là mon unique vengeance.
Je l'avertis que s'il lui arrive seule-
ment une fois de vous recevoir chez
elle , je la fais impitoyablement en-
lever..... Mademoiselle , je vous
cause un tort que vous croyez irré-
parable , n'est-ce pas ? mais conso-
lez-vous , ajouta-t-elle d'un ton qui
dut faire sentir à Justine le véritable
sens de cet équivoque discours : foyez
toujours charmante..... adroite.....
fidelle.... d'autres personnes plus riches
ou plus généreuses vous dédommage-
ront.... quant à la fortune.... de
la perte de M. le Marquis. D'autres ,

croyez-moi, vous récompenseront amplement de cet indispensable sacrifice..... Monsieur, je me flatte que vous voulez bien me donner la main pour descendre & rentrer à l'hôtel avec moi.

Oui, je vous comprends, Madame la Marquise, s'écria Justine qui revenant de reconduire jusques dans son anti-chambre le Marquis & sa femme, se croyoit seule; je vous comprends! vous me dédommagerez de ce sacrifice, à la bonne heure. Mes affaires n'en iront que mieux, parce que je pourrai conserver M. de Valbrun.....

Pendant que Mme. Montdesir se parloit, je restois toujours dans cette armoire, j'y restois confondu de tout ce qui venoit de se passer, de tout ce que je venois d'entendre. Justine cependant se mit à rire de toutes ses forces: ils sont loin, s'écria-t-elle, ne nous gênons plus.... j'étouffois.... ah!

la bonne scène ! quand verrai-je le Chevalier pour lui raconter cette . . . ah ! la bonne scène ! comment diable aurois-je deviné que cette femme étoit ici . . . dans cette armoire ! . . .

Elle l'ouvrit & m'y trouva.

Tiens ! & l'autre aussi ! mon dieu ! mon dieu ! . . . j'en suffoquerai ! . . . elle me paroïsoit bonne cette scène ! la voilà bien meilleure ! . . . quoi ! Monsieur le Chevalier , vous en étiez ! quoi ! nous faisons la partie quarrée ! le Marquis ne m'aimoit que par représailles ! en effet depuis une heure que vous êtes dans cette armoire , côte à côte , face à face ! Monsieur le Chevalier , vous l'avez eue ? vous n'avez pas laissé échapper une si belle occasion de reprendre vos droits ? — Justine , ne m'en parle pas : tu me vois encore étonné de sa présence d'esprit , de son heureuse hardiesse ! c'est par une ruse dia-

bolique, une ruse de femme, qu'elle m'a arraché la victoire, la victoire que je croyois sûre! — J'en suis vraiment fâchée, c'eût été plus drôle. Pourtant ça ne l'est pas mal! moi, qui faisois causer ce mari, comme si sa femme eût été à mille lieues de nous! comme si j'avois deviné, que vous, Monsieur de Faublas, vous en étiez tout près. Savez-vous que je lui ai fait dire d'excellentes choses! & ce n'est pas non plus trop mauvais ce que je lui ai fait faire... là.... presque sous les yeux de sa femme.... une vengeance du Ciel! car c'est aussi sous les yeux de son mari que la vertueuse dame vous a jadis.... *idolâtré!* comme tout-à-l'heure elle le donnoit si plaisamment à comprendre au Marquis! Ah! c'est une maîtresse femme! elle lui a fait là de furieuses déclarations! il a entendu des vérités dures. Le pauvre homme!

elle ne lui a pas laissé le tems de se reconnoître. Je voudrois que vous eussiez vu comme moi la figure qu'il faisoit : les sourcils en l'air, la bouche béante, les yeux hébétés. Je gagerois qu'il arrivera chez lui, avant d'avoir retrouvé la force de répondre un mot... Ce qui me fait dans tout ceci un sensible plaisir, ajouta Mme. Montdesir, en pesant dans chacune de ses mains une bourse pleine d'or, c'est que je vais m'enrichir, si cela continue : le mari me paye pour me caresser, & la femme pour me battre. — Comment ? — oui ! celle-là je l'ai gagnée sur mon sofa. Celle-ci ? c'est Madame la Marquise qui tout-à-l'heure, avant que les bougies fussent rallumées, me l'a donnée très-adroitement d'une main, tandis que de l'autre elle m'appliquoit sur la joue ces petits soufflets qui m'ont fait plus de peur que de mal.

Monfieur le Chevalier , fi du moins votre Comteffe payoit ainfi les coups qu'elle donne. — Juftine , ne me parlez jamais de la Comteffe , & tâchez plutôt , fi vous voulez que nous foyons amis — Je ferai pour cela tout ce qui dépendra de moi , interrompit-elle en fe jettant à mon col. Tenez ! en voulez-vous des preuves ? reftez ici. Auffi bien je ne devois pas coucher feule cette nuit ; & je croirai , fans compliment , avoir gagné beaucoup au change. — Juftine , je penfe qu'ils font maintenant affez loin pour que je puiffe descendre fans danger. Bon foir. — Quoi , vraiment ! qu'eft devenu l'amour que vous aviez pour moi ? — Il y a plufieurs jours qu'il eft parti , cet amour-là , ma petite ! — Ah ! tâchez donc que ça revienne quelque matin ! dit-elle négligemment , en fe regardant au miroir : & fi ça revient ,

revenez avec ; vous ferez toujours bien reçu... Mais avant de partir , mangez du moins un morceau. — Un morceau ? il est vrai que je meurs de faim !... Mais non , il est déjà trop tard ! Mon pere doit être dans l'inquiétude. Adieu , Mine. Montdesir.

Dès que je parus à la porte de l'hôtel , le Suisse cria : le voilà ! le voilà ! cria Jasmin sur l'escalier. N'est-il pas blessé , demanda le Baron qui accourut vers moi ? — Non , mon pere. Vous m'avez donc vu dans la foule avec le Marquis de B*** ? — Eh oui , je vous ai vu ! j'ai fait de vains efforts pour m'ouvrir un passage jusqu'à vous. Depuis trois grandes heures que je suis revenu , je meurs d'inquiétude. Que vous est-il donc arrivé ? comment votre ennemi vous a-t-il si long-tems retenu ? — Le voici : quand nous avons pu nous dérober aux brouhahas de la multitude ,

nous étions tous deux fort échauffés...
— Vous l'avez tué ? — Non , mon pere,
mais il m'a forcé... — Encore une fâ-
cheuse affaire ! encore un duel ! — Mais
point du tout , mon pere ; écoutez
donc la fin : il m'a forcé de le suivre
jusqu'à St. Cloud, chez un ami qu'il
a dans cet endroit-là , & d'y prendre
des rafraîchissemens... — Des rafraî-
chissemens ! — Oui , mon pere, Mon-
sieur de B*** n'a qu'un chagrin : c'est
de m'avoir fait une mauvaise querelle ;
il ne s'en console pas ; il m'en a de-
mandé vingt fois pardon ; il m'aime ;
il vous honore ; je suis chargé de vous
assurer de toute son estime.

Mon pere , à ces mots , essaya de
garder son sérieux ; mais n'y pouvant
réussir , il me tourna le dos. Madame
de Fonrose qui n'avoit pas les mêmes
raisons de se contraindre , s'en donna
de tout son cœur. Ses coups-d'œil

pourtant m'annoncerent qu'elle comprenoit où j'avois été prendre des rafraichissemens. La Baronne, quand elle eut bien ri, prit congé de nous. Je vous quitte de bonne heure, nous dit-elle, parce qu'il faut demain me lever de grand matin pour aller au château de la petite Comtesse.

Je ne fais pas si Madame de Fonrose fut plus matinale que Madame de B***; mais avant sept heures, un billet de Justine m'éveilla.

MONSIEUR LE CHEVALIER.

M. le Vicomte de Florville est chez moi ; je vous écris sous sa dictée. Il est très-fâché que des soins plus pressans l'aient empêché de me dire hier, en votre présence même, ce qu'il pense de ma conduite envers Madame la Comtesse. Il faut qu'une fille de mon espece ait vraiment perdu la tête, pour avoir eu l'in-

folente audace de faire un outrage public à une femme de son rang. Ma folle impudence auroit pu compromettre aussi Monsieur de Florville , parce que si vous le connoissiez moins , vous , Monsieur le Chevalier , vous l'auriez peut-être soupçonné d'avoir eu quelque part à cet odieux procédé. Cependant , Monsieur le Vicomte , quant à lui , me fait grace ; mais il doute que vous soyez disposé à la même indulgence pour moi ; & il m'annonce que si vous ne me pardonnez pas , la petite protection de Monsieur de Valbrun & d'autres considérations , pourtant plus puissantes , ne m'empêcheront point d'aller ce soir à Monsieur de Florville veut bien permettre que je n'aie pas l'humiliation d'écrire ce mot-là.

Je suis avec repentir , avec crainte ,
avec respect , &c. MONTDESIR.

Présente mes hommages respectueux à

Monsieur le Vicomte , ma pauvre enfant , assure - le de toute ma reconnoissance ; mais dis - lui bien qu'il s'inquiete mal - à - propos , que jamais il ne me pourroit venir à l'esprit qu'il fût capable d'employer des moyens comme ceux d'hier & une fille , telle que toi , pour chagriner Madame la Comtesse. Tu ne manqueras pas d'ajouter que je te pardonne , à la triple considération du coup de fouet , de la chute & des soufflets d'hier. Et sur tout cela , porte - toi bien , ma petite.

Cependant , au milieu des événemens extraordinaires qui sembloient tout exprès se précipiter , afin d'affurer ma convalescence en m'étourdissant sur ma situation , un moment de repos me fut donné pour me recueillir ; & ce moment , ma Sophie l'occupa tout entier. Libre & tranquille , j'appellai ma Sophie : ô mon épouse , non moins chérie

chérie & toujours plus regrettée, quand viendras-tu par ta présence diminuer & détruire les vives impressions que produisent sur l'esprit & dans le cœur de ton jeune mari, trop foible contre tant d'épreuves, la tendresse & les charmes de tes rivales ? Mais, que dis-je ! de tes rivales ? Sophie, tu n'en as vraiment qu'une. Celle-là, je ne puis faire autrement que de l'adorer ! & du moins, du moins, je ne lui donnerai pas de compagnes.

Mais que peut un mortel contre la destinée ? Mon génie persécuteur, à l'instant même où je formois les plus belles résolutions, se préparoit à m'imposer la loi de plusieurs infidélités nouvelles, de plusieurs infidélités dont on verra qu'il seroit trop injuste de m'imputer tout le crime.

Madame de Fonrose, que je croyois déjà bien loin, vint à midi nous annon-

cer qu'une indisposition légère l'ayant retenue à la ville, elle venoit dîner avec nous; & tout de suite on fit la partie d'aller, en sortant de table, se promener aux Tuileries; je refusai d'en être. Avant le dîner, Mme. de Fonrose, que mon pere laissa quelques instans seule avec moi, me dit : vous avez bien fait de ne pas vouloir venir avec nous. Sautez de joie : ce soir, vous verrez Mme. de Lignolle. — Il n'est pas possible ! — Ecoutez, & remerciez votre amie. Ce matin, comme j'étois à ma toilette, il m'est venu dans la tête une idée lumineuse. J'ai couru chez la Comtesse pour lui en faire part; mais toujours trop prompte, elle étoit déjà partie. Je me suis tout-à-coup rejetée sur la vieille tante : j'ai dit à Madame d'Armincour que Mlle. de Brumont, venant d'obtenir seulement tout-à-l'heure, l'inattendue permission d'aller au Gâté.

nois, m'envoyoit prier Mme. la Marquise de vouloir bien retarder son départ de quelques heures, pour lui donner une place dans sa voiture. — Dans sa voiture ! & pourquoi pas dans la vôtre ? — Belle demande ! parce que je me sacrifie, moi ! pour que vous puissiez aller à la campagne, il ne faut pas que j'y aille. Après le concert, j'emmene votre pere chez moi, & j'ai pour l'y retenir toute la nuit, un moyen que je vous laisserai deviner, jeune-homme ! Le Baron fera d'autant moins de difficulté, qu'étant instruit de l'éloignement de Mme. de Lignolle, il ne pourra m'alléguer le danger de vous laisser maître de vos actions. M. de Belcour restera, je vous le promets ; je m'engage même à le garder toute la journée de demain. Demain, je ferai si bien, qu'il ne rentrera qu'à minuit. Arrangez-vous pour être, à tout ha-

sard , de retour avant neuf heures. Vous le pouvez : aussi-tôt après le dîner , que j'ai déjà demandé qu'on voulût bien faire avancer , dès que votre pere & moi seront partis , *Agathe* va venir vous coëffer & vous habiller. Tout de suite , dans une voiture de place , vous vous rendrez chez Mme. d'Armincour. . . . Ne perdez pas son adresse. . . . — Eh ! ne craignez rien ! — Il sera peut-être six heures quand vous partirez. Vous arriverez encore assez tôt pour passer une bonne nuit avec la Comtesse. Le matin , vous serez à cette fête à côté de Mme. de Lignolle. . . . qui aura sans doute les yeux un peu battus & plus envie de dormir que de faire les honneurs de chez elle. . . . Mais enfin , il n'y a pas de plaisir sans inconvénient ; je vois d'ici que sa petite figure pâlie , fatiguée , vous paroitra plus intéressante. Mais patience ! vous aussi , vous aurez

vosre châtiment : car, un amant comme Faublas a toujours faim. Monsieur ! il faudra cependant laisser le grand dîner ! j'en suis au désespoir ! à deux heures précises, en chaise de poste.... Chevalier, n'y manquez pas au moins ! n'allez pas céder aux sollicitations de vosre étourdie maîtresse, la compromettre, me désobliger & vous enlever à jamais les seules ressources qui vous restent dans la compassion d'une amie telle que moi, d'une amie.....

Mon pere qui rentroit, força la Baronne à changer de conversation. Tout se passa d'abord aussi heureusement que Mme. de Fonrose me l'avoit annoncé. Avant cinq heures, Faublas fut déguisé ; à cinq heures précises, Mlle. de Brumont posoit à peine le bout de ses levres sur le menton pointu de la vieille Marquise, qui lui rendoit ce prétendu baiser avec une lenteur vraiment dé-

lespérante, & en la poursuivant d'un regard qu'une tendre curiosité sembloit animer. Mais en revanche, Mlle. de Brumont donnoit une bonne & franche embrassade à certaine fille svelte, mince, élancée, grandelette, & qui n'avoit sur ses joues de quinze ans que les couleurs brillantes de la nature & de la pudeur. — Madame la Marquise, voilà une jolie personne! — C'est une cousine de votre amie; Mlle. de Mésanges. Je viens de l'aller prendre à son couvent pour la mener à cette fête.... A propos de fête, vous n'étiez donc pas hier à Lonchamps avec la Comtesse? — Non, Madame..... Mademoiselle est des nôtres? tant mieux... — Vous n'y avez pas été à Lonchamps? — Non, Madame.... Je suis bien aise que Mademoiselle vienne avec nous! — J'y ai vu quelqu'un qui vous ressembloit beaucoup, reprit l'éternelle bavarde. — Où

cela , Madame ? — A Lonchamps. — Cela se peut bien.... Voilà une personne vraiment charmante ! Mais c'est déjà une fille à marier ! — Nous y songeons , répliqua la douairiere. — Et vous , Mademoiselle , lui demandai-je. — Moi ! répondit l'Agnès en baissant les yeux & croisant d'un air embarrassé , ses mains beaucoup plus bas que sa poitrine , moi ! ... dame ! ça ne me regarde pas. On m'a dit pourtant qu'on me le diroit ; & c'est que j'ai bien prié qu'on m'avertit quand il seroit tems. — Oui , oui , s'écria la Marquise , nous vous avertirons. Tenez ! c'est Mlle. de Brumont qui vous parlera.... La veille , vous lui parlerez , n'est-ce pas ? Je ne veux point qu'il lui arrive le même malheur qu'à ma pauvre petite niece.... il pourroit bien lui arriver ! En vérité.... ça ne fait rien non plus , ajouta-t-elle tout bas , rien ! Mais c'est vous que je

charge de la mettre au fait. — Avec bien du plaisir. — Pas à présent, pourtant. mais quand le moment sera venu , je vous supplie d'y mettre tout votre talent. — Madame la Marquise peut compter sur moi. — Oui. Je me doute bien que je vous trouverai toujours disposée à me rendre de pareils services. Je ne connois pas de fille plus obligeante que vous !

Nous partîmes , & comme nous montions en voiture , je ne pus m'empêcher de faire cette remarque , que Mlle. de Mésanges avoit la jambe fine & le pied très - petit.

Et comme nous faisons route , je ne pus m'empêcher d'entrevoir quelquefois , à travers une gaze infidelle , quelque chose de fort joli ; je ne pus m'empêcher de me dire tout bas que celui-là seroit un fortuné mortel , qui le premier verroit ce sein naissant palpiter

de plaisir. Mais ce fut avec un vrai chagrin que je fis bientôt une autre découverte : c'est qu'il y avoit sur la figure de la jeune personne, je ne fais quoi de moins piquant que la pudeur aimable, de plus niais que la simple ingénuité, je ne fais quoi qui sembloit m'avertir que l'amour, ordinairement si prompt à former les filles, donneroit difficilement de l'esprit à celle-là.

Au reste, soit instinct, soit sympathie, Mlle. de Mésanges paroissoit avoir déjà beaucoup d'amitié pour moi, quand nous arrivâmes au château. Tout le monde y dormoit : une seule femme - de - chambre veilloit encore pour Mme. la Marquise & sa jeune parente. La Comtesse avoit eu soin de réserver à ses plus cheres convives son propre appartement. Sa tante devoit occuper son lit : elle en avoit fait dresser un autre pour sa petite cousine,

dans le cabinet voisin ; ce cabinet à porte vitrée où le lecteur se souviendra que j'ai promis de le ramener plus d'une fois. Quant à Mlle. de Brumont , comme elle n'étoit pas attendue , il n'y avoit point au château de quoi la loger. Pas une chambre , pas un lit ne restoient vuides. Tous les ans , à l'époque de cette fête ordinairement brillante , la Marquise recevoit chez elle sa famille entiere ; & cette fois , comme il arrive trop souvent à la campagne , beaucoup d'amis qu'on n'avoit pas priés , étoient venus le soir , amenant encore avec eux leurs amis. Mon premier mot fut qu'on éveillât la Comtesse. La vieille Marquise se fâcha presque : il n'étoit pas délicat de demander qu'on troublât le repos *de son enfant* , des jeunesses pouvoient bien coucher ensemble & ne mourroient pas pour une mauvaise nuit ! la jeune

filles me regarda d'un air boudeur : j'étois une méchante de vouloir qu'on éveillât sa cousine ; ne seroit-il pas plus divertissant de causer ensemble toute la nuit , que d'aller chacune de son côté dormir dans un lit ?

O mon Eléonore ! je te donne ma parole d'honneur que malgré la *mauvaise nuit* dont la tante me menaçoit , malgré l'intéressante conversation que me faisoit espérer ta cousine , j'insistai pour aller à toi. Mais la Marquise alors prenant de l'humeur , défendit absolument à la femme-de-chambre de m'indiquer ton appartement , & lui donna tout-d'un-coup l'ordre effrayant de nous déshabiller toutes trois. Pouvois-je , je te le demande , aller dans les nombreux corridors de ce vaste château , cherchant de porte en porte la maîtresse du lieu , réveiller à deux heures du matin toute la compagnie ?

Remarque d'ailleurs que le trop habie domestique dépouilloit déjà ta vieille tante de tous les attirails de sa toilette, & ne pouvoit tarder de venir à moi. Sous quel prétexte cependant refuser bientôt ses très-dangereux services? Conviens donc, mon Eléonore, conviens de bonne grace qu'il me fallut sur le champ, prendre le parti de la résignation.

Je me déshabillai vite, & je courus au cabinet, & j'avois déjà le pied dans le très-petit lit où les Demoiselles de Mésanges & de Brumont auroient fans doute bien de la peine à pouvoir se tenir toute la nuit, l'une à côté de l'autre.

Mais, ô Ciel, quel coup de foudre vint m'aterrer! la maudite vieille s'est ravisée. Apparemment qu'en se rappelant le talent qu'elle me connoît de tout expliquer, elle a craint que je n'en fisse

avec

avec son Agnès un usage prématuré. Non, non, me crie-t-elle de sa voix cassée qui me paroît en ce moment, vingt fois plus rauque; réflexion faite, c'est avec moi que vous coucherez. Chacun devine comme à cette proposition je me recriai, mais je ne dois cacher à personne que la jeune fille en fut autant que moi révoltée: quoi! ma bonne cousine, de peur que nous ne soyons un peu gênées, vous vous exposeriez à passer une mauvaise nuit? — Ne crains pas cela, ma petite Mésange, tu fais que j'ai le sommeil excellent, rien ne m'empêche de dormir. — Quoi, Madame la Marquise, vous auriez pour moi cette excessive bonté de permettre que je vous... incommode? — Point du tout! mon ange; vous ne m'incommoderez point du tout!... je remarque que ce lit est fort grand. Nous y serons à merveille, vous

verrez ! c'étoit là justement ce que je ne me souciois pas de voir ; je tentai de recommencer mes représentations caressantes : un *je le veux* très-absolu me ferma la bouche.

Et maintenant plus vite encore & plus cruellement que tout-à-l'heure il fallut m'immoler. J'étois en chemise ! si pourtant vous n'appercevez pas du premier coup-d'œil ce qui me gênoit beaucoup , si je suis obligé de vous montrer dans toute son étendue, l'embarras extrême où je me trouvois , comment ferai-je pour ne pas violer un peu l'austere pudeur ? Lecteurs qui manquez de pénétration, ayez du moins de l'indulgence. Qui de vous , étant à ma place , auroit pu suffisamment couvrir avec ses deux mains seulement , en étendant l'une sur sa poitrine & jettant l'autre ailleurs, auroit pu suffisamment couvrir la partie foible où il y avoit

quelque chose de moins, la partie fortée où il se trouvoit quelque chose de trop ; quelque chose que dans le voisinage de Mlle. de Mésanges, il m'étoit impossible de contenir, & qui de momens en momens, devenoit plus difficile à cacher (1). Mlle. de Brumont pour dérober Faublas à tous les yeux, n'eut donc en sa mésaventure, de parti moins mauvais à prendre que celui d'une prompte obéissance. Il fallut que sans délibérer, elle quitrât l'étroite couche d'une fille novice, pour se précipiter dans le grand lit où vint bientôt à ses côtés, voluptueusement s'étendre un tendron de près de soixante ans !

Ah ! plaignez-le, Faublas ! plaignez-

(1) *Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou.*

Le Conte des Lunettes.

O ! mon bon la Fontaine, je ne suis pas aussi polisson que toi.

le ! Jamais situation ne fut pour lui plus chagrinante. Oui, dans ce même lit, il n'y a pas quinze jours, je souffrois moins, lorsqu'indigne de la tendresse de deux amantes, je me sentoissous les yeux de mon Eléonore & de la Marquise, prêt à mourir de ma foiblesse extrême. Et c'est aujourd'hui l'excès de ma force qui cause mes craintes & fait mon supplice ! Quoi donc ? Une sexagénaire, par la seule raison qu'elle est femme, peut-elle allumer dans mon sein ces feux dévorans ? ... Mais ! n'est-ce pas plutôt, n'est-ce pas qu'à travers une cloison trop mince, les nubiles attraits de cette enfant, me font éprouver encore leur brûlante influence ?

Approchez - vous, mignonne, approchez - vous, me disoit tendrement ma compagne. — Non, Madame la Marquise, non... je vous gênerois. —

Vous ne me gênez pas, mon cœur, je n'ai jamais trop chaud dans mon lit. — Moi, Madame, la chaleur m'incommode. — Cela, par exemple, je le crois très-possible ! à votre âge, j'étois tout de même..... — Oui, sans doute. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir, Madame la Marquise. — J'étois tout de même, & lorsque M. d'Armincourt vouloit faire lit à part, il me rendoit service. — Fort bien. Madame la Marquise, je vous souhaite une bonne nuit. — Il me rendoit service de s'en aller, Quand il avoit fait son devoir, bien entendu.... & je lui rends justice : dans sa jeunesse il ne se faisoit pas tirer l'oreille. Oh ! ce n'étoit pas un M. de Lignolle ! — Je vous en fais mon compliment..... je crois qu'il est tard, Madame la Marquise ? — Pas trop.... approchez donc, ma petite, je ne vous entends pas....

est-ce que vous me tournez le dos ? —

Oui , parce que.... parce que je ne peux dormir que sur le côté gauche. — Le côté du cœur ! voilà qui est singulier ! cela doit gêner la circulation. — Vraiment oui ; mais l'habitude. — L'habitude , mon ange , vous avez raison !... Tenez , moi , depuis que je suis mariée il y a déjà long-tems... — oui. — J'ai contracté celle de m'étendre toujours ainsi.... sur le dos.... & je n'ai pas pu la perdre. — C'est peut-être tant mieux pour vous , car la posture est bonne.... Madame la Marquise , j'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir. — Vous avez donc bien envie de dormir ? — Je vous en répons ! — Eh bien ! allons mon cœur... ne vous gênez pas , il y a de la place.... mais où est-elle donc ? Tout-à-fait sur le bord du lit ?

Elle fit un grand mouvement : si ma

main n'avoit pas arrêté la sienne, bon dieu ! qu'auroit-elle senti !

Ah ! Madame , ne me touchez pas ! vous me feriez sauter au Ciel ! — La ! la ! mon poulet , ne sortez pas du lit. Je voulois seulement savoir où vous étiez..... remettez-vous, remettez-vous donc !.... mais à votre aise.... vous êtes donc bien chatouilleuse, mon petit cœur ? — Prodigieusement ! une bonne nuit, Madame la Marquise. — Et moi aussi. Je ne fais pas si c'est encore une habitude.... dites ? — Je ne crois pas. — Mais, ma petite, ne restez donc pas tout-à-fait sur le bord.... vous tomberez ! — Non. — D'où vient cet entêtement ? pourquoi ne pas s'approcher ? il y a plus d'espace qu'il n'en faut. — C'est que.... jè.... je ne puis rien toucher ! si par hasard je rencontrois seulement le bout de votre doigt.... je me trouverois mal. — Diable ! c'est une

maladie , çà ! comment ferez-vous donc quand vous ferez mariée ? — Je ne me marierai pas. J'ai l'honneur de vous souhaier le bon soir , Madame la Marquise. — Et comment auriez-vous pu rester sur ce lit de fangle , à côté de la petite Mésange ? — Vous avez raison , il m'eût été impossible d'y tenir ! Madame la Marquise , je vous souhaie une bonne nuit. — Quelle heure peut-il être ? — Je ne fais pas , Madame , mais je vous souhaie une bonne nuit.

Enfin la bavarde voulut bien se décider à me faire entendre à son tour , le bon soir si vivement sollicité ; mais ce bon soir ! applaudis-toi , Faublas ! ce bon soir , tu n'étois pas le seul qui le desirasses.

Dès que la Marquise se fut mise à ronfler , car il y avoit encore dans la compagnie de ma charmante coucheuse , ce petit agrément , qu'on l'entendoit

ronfler comme un homme ; quand donc elle se fut mise à ronfler , il me sembla qu'à voix basse on m'envoyoit ce doux appel : ma bonne amie ! Je crus que c'étoit un jeu de mon imagination frappée , cependant je levai la tête & me tins à l'affût du moindre bruit ; un second : ma bonne amie vint le moment d'après caresser mon oreille. — Ma bonne amie , vous même ! de quoi s'agit-il ? — est-ce que vous pouvez dormir ? vous ! — non , en vérité ! je ne peux pas. — Ni moi non plus , ma bonne amie ; pourquoi cela ? — Pourquoi ? parce que , ma bonne amie , comme vous le disiez si bien tout-à-l'heure , il seroit plus divertissant de causer ensemble. — Puisque vous le croyez ainsi , venez donc. — De tout mon cœur ; mais la Marquise ? — ma cousine ? oh ! quand elle ronfle , c'est signe qu'elle dort. — Je vous

crois. — Et elle dort tout de bon , lorsqu'elle dort. Allez , ma bonne amie , vous ne risquez rien. Venez. — Ah ! comme je vous le dis : de tout mon cœur ! ma bonne amie..... Mais vous êtes enfermée ! — certainement ! toujours on m'enferme moi ! sans cela j'aurais peur ! — & comment voulez-vous donc que j'entre ? — dame ! ce n'est pas moi qui me suis enfermée ! — je ne dis pas que ce soit vous. — Ce n'est pas moi , parce que je ne m'apperçois pas du tout que vous me fassiez peur , vous ma bonne amie. — Ma bonne amie , vous êtes bien bonne. Cependant je suis à votre porte , un peu légèrement vêtu pour faire la conversation. — Ah ! mais c'est Mme. la Marquise qui m'a enfermée. — Cela n'empêche pas que je ne commence à me refroidir beaucoup. — Ah ! mais , c'est qu'elle a mis la clef dans sa poche , Mme. la Marq

quise — après ? je ne l'ai pas, moi, sa poche. — Ma bonne amie, vous pouvez la trouver à tâtons. — A tâtons ! ma bonne amie ! je vais chercher. — Oui, ma bonne amie ; presqu'au pied de son lit, sur le second fauteuil à gauche, c'est-là que je l'ai vue poser sa poche. — Et que ne disiez-vous cela tout de suite, ma bonne amie !

Sans faire le moindre bruit, je trouvais le fauteuil, la poche, la clef, la serrure. Je trouvais ma bonne amie qui me reçut dans son lit pour causer, ma bonne amie qui pour me réchauffer, se jetta dans mes bras & me ferra de tout son corps. L'aimable enfant !

Vous cependant, déesse de mon histoire & de toutes les histoires du monde, vous qui n'avez pas dédaigné de prendre ma plume quand il a fallu déceimment raconter les croustilleux débats de la nièce & de la tante, les

questions délicates multipliées par celle-ci, les amoureuses instructions à celle-là prodiguées ; ô Clio, digne Clio, venez ! venez peindre aujourd'hui l'étonnement de la cousine, ses premières inquiétudes & ses douces erreurs. Venez peindre encore autre chose ! venez ! le récit qui me reste à faire est peut-être plus surprenant & plus difficile qu'aucun de ceux dont je n'ai pu jusqu'à présent me dispenser d'entretenir la curiosité publique.

Depuis quelques minutes nous cautions fort amicalement ; & je commençois à me réchauffer. Un tiers qui vint se mêler de la conversation, la troubla. Sa brusque arrivée fit faire à Mlle. de Mésanges, un haut-le-corps en arrière. — Ma bonne amie, qu'avez-vous donc qui vous effraye ? — eh ! mais, vos deux mains sont-là sur mon col... & pourtant j'ai senti..... j'ai senti comme si

si vous me touchiez encore quelque part ! — cela vous étonne ? c'est que je suis.... bonne à marier. — — —
— Ma bonne amie, que voulez-vous que je vous dise..... vous a manqué jusqu'à présent parce que vous étiez encore trop petite fille. — Ah ! —
— — — puisque cela doit être ainsi, répliqua notre Agnès, Madame la Marquise n'a pas besoin de m'avertir : un si grand changement ne m'arrivera pas, sans que je m'en aperçoive..... — oui je ris. Je pense qu'on attrape bien ma bonne amie *Des Rieux*.... — une bonne amie de votre couvent ? — oui.... — avec qui vous allez causer la nuit ? — quand on oublie de m'enfermer. — On l'attrape, cette Demoiselle ? — Certainement ! tous les jours on lui dit qu'elle est formée ; je vois bien que cela n'est pas vrai, & que c'est parce que l'on attend encore

quelque chose, que l'on ne cesse de différer son mariage sous différens prétextes. — Probablement, quel âge a-t-elle? — Seize ans. — Oh! trop jeune encore... moi j'en ai bientôt dix-huit.... — & il y a long-tems que vous êtes bonne à marier? — un an.... à peu-près un an.... Ah ça, vous ne dites à personne que vous causez avec cette Demoiselle? — je ne suis pas si bête! on s'arrangeroit de manière que nous ne le pourrions plus. — Ainsi vous ne vous avisez pas de conter que je suis venue cette nuit vous entretenir? — n'ayez pas peur.... A propos, il y a quelque chose qui nous tourmente beaucoup *Des Rieux* & moi. Vous me direz sûrement cela, vous ma bonne amie. Qu'est-ce que c'est qu'un homme? — Un homme? je donnerois tout au monde pour le savoir! ma bonne amie. — Oui? eh bien, foyez de l'accord

que nous avons fait *Des Rieux* & moi.
— Voyons ? — c'est que la première
des deux qui se marieroit , viendrait
dès le lendemain tout conter à l'autre.
— Va ! j'en suis !.... — Ma bonne
amie , vous m'embrassez presque tout
comme *Des Rieux* m'embrasse , & je ne
fais pas : il me semble que cela me
fait encore plus de plaisir. — Cela
vient de ce qu'apparemment je vous
aime davantage que vous ne lui plai-
sez. — Ma bonne amie.... — Eh bien ?

Que vouloit-elle faire de ma main
dont elle s'empara tout-d'un-coup en
disant : embrasse-moi donc tout-à-fait
comme *Des Rieux* m'embrasse , ma
bonne amie. — Ma bonne amie , pas
tout-à-fait comme ; mais peut-être un
peu mieux.

Quoique je ne cessasse de l'assurer
que tout seroit bientôt fini , que le
plus difficile étoit déjà fait , la jeune

personne , après quelques foibles cris , à grand peine étouffés , ne put retenir un dernier cri plus perçant. Je ne vous dirai pas ce qui causoit alors ses souffrances ; mais je crois vous avoir prévenus que Mlle. de Mésanges avoit le pied très-petit.

N'étoit-ce pas une chose bien cruelle que d'être obligé de quitter le champ de bataille , au moment où la victoire se déclaroit ? il le fallut pourtant ! La Marquise ; tout-à-coup tirée de son premier sommeil , s'agitoit en murmurant ces mots : Mon Dieu !... mon Dieu !... c'est un songe !... ah ! ce n'est qu'un songe ! Aussi-tôt je pris mon parti , je quittai le lit de l'*ex-pucelle* , & me traînai sur les genoux , en m'aidant de mes mains , jusqu'au lit de la douairiere. Alors celle-ci tout-à-fait réveillée s'inquiétoit vraiment beaucoup de ce qui avoit causé le bruit

qu'elle venoit d'entendre : hélas ! c'est moi , Madame. — Vous , Mademoiselle ! & où êtes - vous donc ? — Par terre , dans la ruelle. Je viens de me laisser tomber. — Aussi , vous voulez rester sur le bord ? — Au contraire , Madame la Marquise ! — Comment , au contraire ? — Je me suis trop approchée. — Eh bien ! — Eh bien ! Madame en dormant se remue ; Madame a avancé sa jambe ; sa jambe m'a touché. — Je ne l'ai pas fait exprès , ma chere enfant.... Là ! bien ! remettez - vous..... & restez à quelque distance. — Oh ! oui. — Ma petite , vous m'avez réveillée en sursaut.... — Ne me grondez pas , Madame la Marquise : j'en suis au désespoir. — Je ne vous gronde point , il n'y a pas grand mal : nous allons causer un moment. — Je vous prie de m'en dispenser. Je me sens déjà toute malade d'avoir si peu dormi.... — Ecoutez

du moins le rêve que je faisois.... —
Bon soir, Madame la Marquise. — Ah!
je veux vous conter mon rêve! — Mais,
Madame! vous ne pourrez plus ensuite
vous rendormir! — Oh! que si! tant
que je veux, moi!... Mon cœur, où
va-t-on prendre ce qu'on voit dans les
songes? la scène étoit ici : je rêvois
qu'un insolent m'épousoit de force....
— Ah!.... ah! Madame la Marquise!
quel homme pouvoit donc avoir cette
audace? — Devinez. — Ce n'étoit pas
moi, toujours. — Non, ce ne pouvoit
pas être vous; mais c'étoit apparem-
ment votre frère.... — Je n'ai pas de
frère. — Je ne dis pas que vous en
ayez, ma mignone. Tous les jours on
rêve ce qui n'est point.... Dans mon
songe, c'étoit votre frère : car il vous
ressembloit à s'y méprendre! — Par-
donnez-moi donc ce nouveau tort....
— Vous badinez, mon ange! ce n'est

pas votre faute d'abord ! & puis, il n'y a point de mal !... Mais écoutez , ce n'est pas tout.... — Quoi ! l'impertinent !... il a peut-être eu le courage de recommencer ? — Non. Je l'ai vu bientôt me quitter pour aller dans ce cabinet..... — Dans ce cabinet ? — Sans ma permission , entendez-vous ? Sans votre permission ? — Se marier avec la petite de Mésanges.... — La petite de Mésanges ! — Qui le laissoit faire. — Qui le laissoit faire ! — Attendez donc. Voici le plus singulier : l'enfant n'étant pas comme moi rompue à cet exercice ;... — Eh bien ! — La douleur.... — La douleur ! — Lui a fait pousser un cri.... — Un cri ! — Qui m'a réveillée. Qu'on se figure, s'il est possible, la mortelle frayeur dont j'étois agité. Ce rêve si convenable à la circonstance , la Marquise l'avoit-elle eu réellement ? Etoit-ce un avertissement tardif que

l'hymen, ennemi né de tous les succès de l'amour, venoit d'envoyer à la trop peu vigilante duegne, afin d'empêcher du moins que mon triomphe ne s'accomplît ? ou, par un malheur plus grand, la vieille maudite avoit-elle, à l'instant même, avec une admirable présence d'esprit, inventé ce prétendu songe, tout exprès pour me donner clairement à comprendre que mon crime étoit découvert, qu'un entier dévouement pouvoit seul l'expier, qu'il falloit tout-à-l'heure m'avancer au supplice qui dans ses bras m'attendoit ? A cette dernière idée, tous mes sens à-la-fois se souleverent. Je rappelai pourtant mon courage, afin de m'assurer par quelques questions adroites des vraies dispositions de Mme. d'Armincour.

Est-ce donc sérieusement ?... — Sérieusement, mon petit cœur. — Quoi ! Madame, vous entendiez ?... — Vrai-

ment, oui ! j'entendois. — Vous m'avez dit aussi que vous aviez vu ! Comment pouviez-vous voir sans lumière ? — Ah ! dans mon rêve il faisoit jour.

Cette réponse faite du ton le plus simple me rendit ma tranquillité : bon soir, Madame la Marquise. — Allons, mon enfant, puisqu'absolument vous le voulez : bon soir !

Ma compagne, à ces mots, se rendormit ; & son ronflement nasillard, qui tout-à-l'heure déchiroit mon oreille, maintenant la caressoit comme l'auroit pu faire la voix la plus enchanteresse, la voix de *Baletti* ! Ne vous en étonnez pas : il m'annonçoit que l'heure du Berger m'étoit rendue ! c'étoit l'heureux signal auquel je devois me hâter d'aller reprendre un charmant ouvrage très-avancé ; mais enfin, malheureusement interrompu comme il s'achevoit. Pressé d'y mettre la dernière main, je

soulevai la couverture avec infiniment de précaution, & déjà mes pieds touchoient le carreau, quand j'entendis tout à coup cesser le ronflement propice. Une main pote & ridée, qui me parut celle de Proserpine, me saisit par la nuque & me tint là quelque tems en arrêt : un instant ! me dit enfin l'infemale vieille, j'y vais avec vous. Elle y vint en effet, mais pour refermer soigneusement la porte : dormez ! Mademoiselle, dormez ! cria-t-elle à la petite de Mésanges ; & prenez patience ! Nous vous marierons bientôt. — Ah ! mais, Madame la Marquise, répondit ma bonne amie d'une voix traînante, je ne suis pas encore bonne à marier ! moi ! — Oui ! oui ! répondit l'autre en la contrefaisant, petite sucrée ! vous avez l'air de n'y pas toucher ! cela n'empêchera pas qu'on n'y mette ordre, & cela, le plutôt possible. Allons ! vous,

la Demoiselle aux habitudes, ajouta-t-elle en me reconduisant à son lit par la main, voyons ! voyons si vous ne pouvez en effet veiller que pour les jeunes !

A ces terribles paroles qui m'annonçoient des tourmens tout prêts, je sentis un frisson mortel glacer mon sang, mon sang qui rappelé de toutes les extrémités, reflua vers le cœur avec une prodigieuse vitesse. Tremblant de tous mes membres, je me laissai traîner vers l'échafaud. Je tombai sur ce lit où déjà m'attendoit une furie pour m'étreindre de ses bras vengeurs ; j'y tombai sans force, sans mouvement, presque sans vie.

Il y eut un moment de silence ; après quoi, de sa voix cassée qu'elle s'efforçoit d'adoucir, l'impatientte Marquise me demanda si j'avois oublié son rêve, si je comptois ne l'accomplir

qu'en un point seulement ? Hélas ! j'y songeois à son rêve ! je songeois qu'il paroïssoit indispensable de prévenir par mon dévouement généreux , de plus grands malheurs. Devois-je en faisant à Madaine d'Armincour, une insulte qu'aucune femme ne pardonne, exposer à sa facile vengeance Mlle. de Méfanges prise pour ainsi dire sur le fait, & ma chere Lignolle sans doute aussi compromise ? devois-je risquer de me mettre ainsi sur les bras toute la cohue des trois familles réunies ? il n'y avoit donc plus qu'un magnanime effort qui pût sauver mes deux maîtresses & me sauver moi-même.

Jamais plus qu'alors je n'éprouvai combien un *résolu* jeune homme, dont le grand courage est d'ailleurs commandé par la nécessité qui presse, peut en toute occasion compter sur lui-même. Après de courtes indécisions, après quelques

quelques premiers momens d'abattement & de terreur inféparables de l'épouvantable entreprise à laquelle j'étois appelé, je me sentis moins incapable de la tenter & peut-être de la mettre à fin. Malheureux ! ton heure est donc enfin venue !... allons , Faublas. Allons ! du cœur ! immole - toi. Ainsi j'encourageois tout bas ma vertu qui chancelloit encore , & pour l'affermir j'eus besoin d'un nouvel effort. Mais enfin la victime ne desirant plus rien que de s'épargner au moins de cruels apprêts , que d'accomplir le douloureux sacrifice en un seul instant , s'il étoit possible ; la victime résignée se précipita tout - d'un - coup sur son bourreau.

Quelle vivacité ! s'écria la maligne vieille en ricanant. Doucement, Monsieur ! doucement donc ! mon rêve a dit que vous m'épousiez de force. De for-

ce! comprenez-vous? Or, je vous le demande, êtes-vous disposé à de grandes témérités? Avez-vous l'intention bien déterminée de violer la douairière d'Armincour?—Non, Madame, en vérité! j'ai trop d'honneur pour me permettre une aussi indigne action.—Eh bien! tenez-vous donc tranquille à mes côtés. J'ai pu vous faire une malice, la gaieté est de tous les âges, & pour moi de tous les instans; quand il n'est pas question de mon Eléonore. Mais ce feroit pousser un peu trop loin la plaisanterie, que d'accepter ce que vous avez la générosité de m'offrir. Gardez, gardez pour les jeunes femmes: si la tante vous prenoit au mot, la niece pourroit n'être pas contente.—La niece! vous pensez que Mme. de Lignolle...—assurément, je le pense; mais pour le moment laissons la Comtesse, il nous convient de traiter un objet plus pres-

fant, Monsieur, vous parliez tout-à-l'heure d'une indigne action ? mais ne sentez-vous pas que celle dont vous vous êtes rendu coupable pendant mon sommeil, est horrible ? — Madame.... quel autre à ma place.... — à votre place ? & pourquoi vous trouver à cette place où vous ne deviez jamais être ? pourquoi venir chercher des tentations auxquelles personne ne résisteroit ? pourquoi surprendre la confiance des parens, par un déguisement perfide ? Monsieur, je ne vois rien qui vous puisse excuser.... mais vous avez du moins, j'en espère, quelques moyens de réparer l'injure que vous venez de faire dans la personne de Mlle. de Mésanges, à tous ses parens ici rassemblés ? — Madame.... — Sans doute vous épouserez cette enfant ? — Madame.... — répondez net : ne le voulez-vous pas ? — de tout mon cœur....

— oh oui ! il épouserait toute la famille, lui... toute la famille ! & moi-même ! ... je n'avois qu'à le laisser faire ! — de tout mon cœur, comme je vous dis, mais.... — voyons votre main. — je ne le peux pas. — Vous êtes marié, n'est-il pas vrai ? — oui, Madame. — C'est cela ! voilà qui devient certain ! — Qu'est-ce qui devient certain ? — Laissez, Monsieur ! laissez ! je me parle, à moi... vous voyez bien que c'est une chose épouvantable de... séduire ainsi des jeunes personnes qu'il ne vous est même pas possible de prendre en mariage. Car elle est séduite, n'est-ce pas ? c'est une affaire finie ? — Madame.... — parlez, Monsieur. Ce qui est fait est fait. Il n'y a plus de remède ! mais au moins, vous voudrez bien me dire en quel état précisément vous avez laissé la jeune personne.... je me suis sûrement réveillée

trop tard pour elle ? mais c'est qu'aussi, puisque j'avois des soupçons, je n'aurois pas dû me laisser aller au sommeil ! cependant le moyen de croire qu'ils auront, avec la volonté de faire.... une sottise ! l'adresse, l'audace & le tems nécessaires ; quand moi qui dois être bien tranquille sur mon propre compte ! je tiens le mauvais sujet dans mon lit & la petite fille sous la clef, & la clef dans ma poche ! Il faut être un vrai diable ! un diable enragé Allons ! Monsieur, convenez-en : la jeune personne a la jeune personne est.... la jeune personne a tout-à-fait subi sa métamorphose ? — Madame à ne vous rien cacher, je crois mon triomphe complet.... — Le beau triomphe ! bien difficile en vérité ! — Très-difficile ! car la charmante enfant.... — Bon ! le voilà qui, dans son enthousiasme, va me faire des détails. — Ah ! pardon, Madame....

difficile ou non , j'en ai si peu joui , que je n'imagine pas qu'il en puisse résulter pour Mlle. votre cousine des suites bien sérieuses. — Comment l'entendez-vous ? expliquez-moi cela. — J'entends qu'on ne doit guere présumer la grossesse. — Voyez donc , s'écria-t-elle avec feu. La belle grace que vous nous faites là ; mais en attendant , Monsieur , la virginité est à tous les diables ; comptez-vous cela pour rien ? vous , auriez-vous été content si l'on vous eût donné en mariage une fille déjà toute instruite ?... — instruite ? elle ne l'est pas. — Que dit-il ? — Elle l'est si peu qu'elle me croit Demoiselle. — Mais vous-même , me croyez - vous faite d'hier pour me fabriquer de pareils.... — Madame la Marquise ne vous fâchez pas. Je vais tout vous conter.

La bonne parente qui ne m'entendit pas sans m'interrompre par de fréquen-

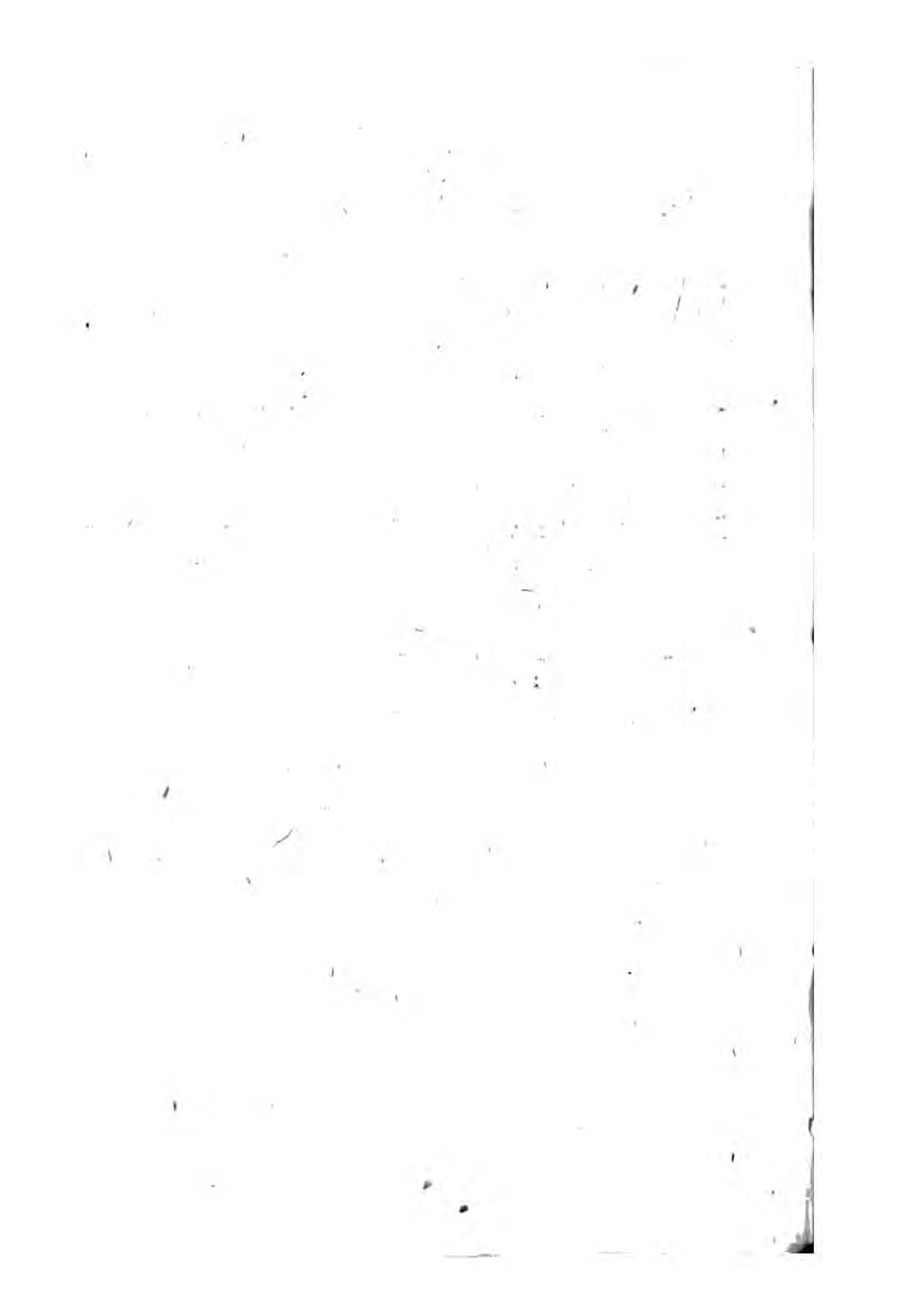
tes exclamations, s'écria quand je n'eus plus rien à dire : voilà qui est fort extraordinaire & qui diminue un peu le mal. . . . un peu. Monsieur, je vous demande le plus profond secret & je compte assez sur un reste d'honnêteté. . . . — Comptez-y, Madame. — Vous sentez qu'à présent je ne puis trop tôt marier cette enfant-là, ce ne sera pas une chose difficile : elle a de la figure & du bien. Il ne lui manque rien. . . . rien que ce que vous venez de lui ôter. Mais cela ne paroît pas sur le visage d'une fille, & fort heureusement, voyez-vous ! car, entre nous soit dit, il y a beaucoup de belles Demoiselles qui ne s'établirent jamais. Celle-là sera donc pourvue le plutôt possible, & comme le hasard pourroit faire que bientôt vous entendissiez dans le monde parler du nigaud qui se disposeroit à l'épouser, ne vous avisez pas alors de. . . .

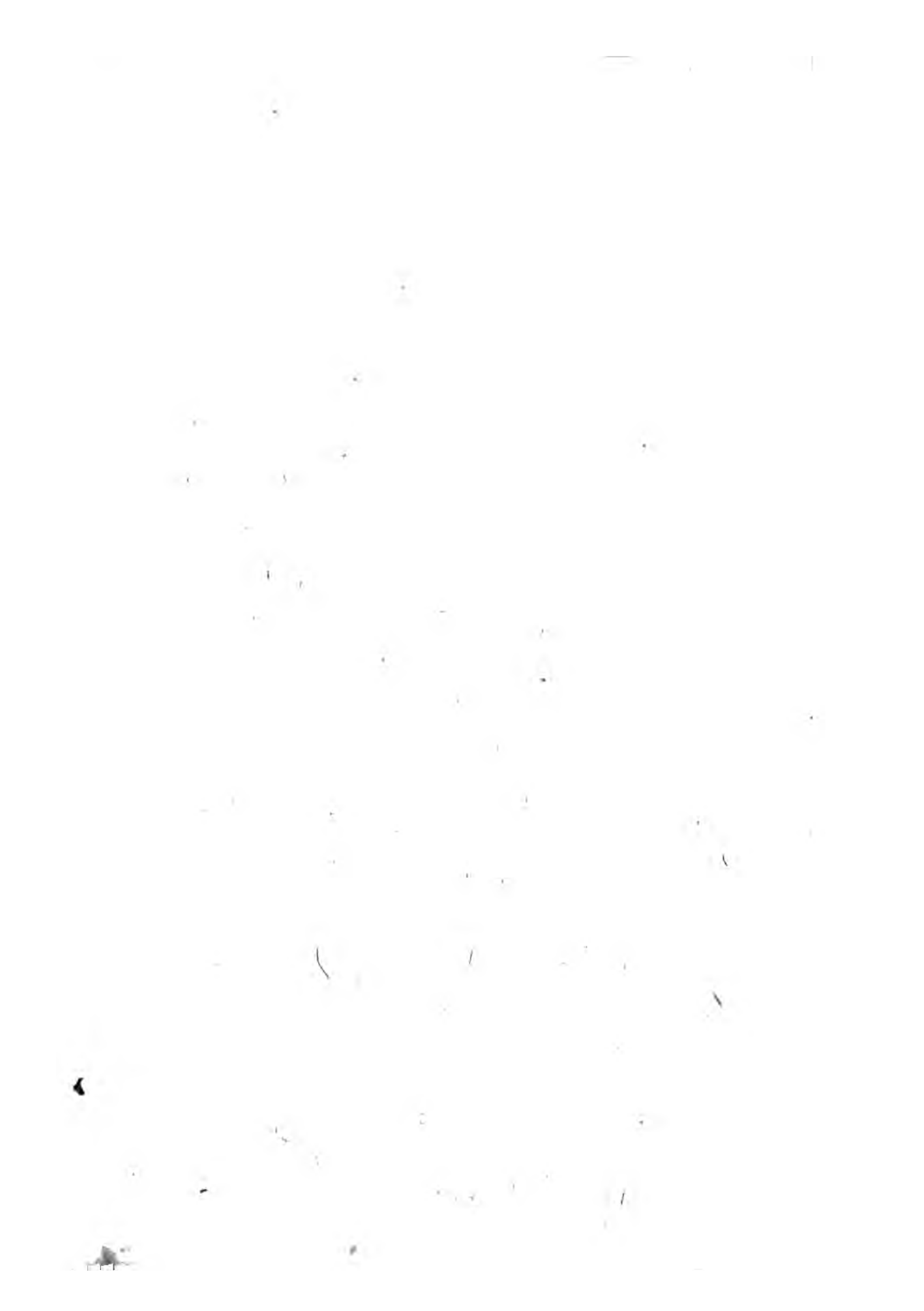
— Soyez parfaitement tranquille. Il faut, je le sens bien, que cette aventure reste absolument entre vous & moi.

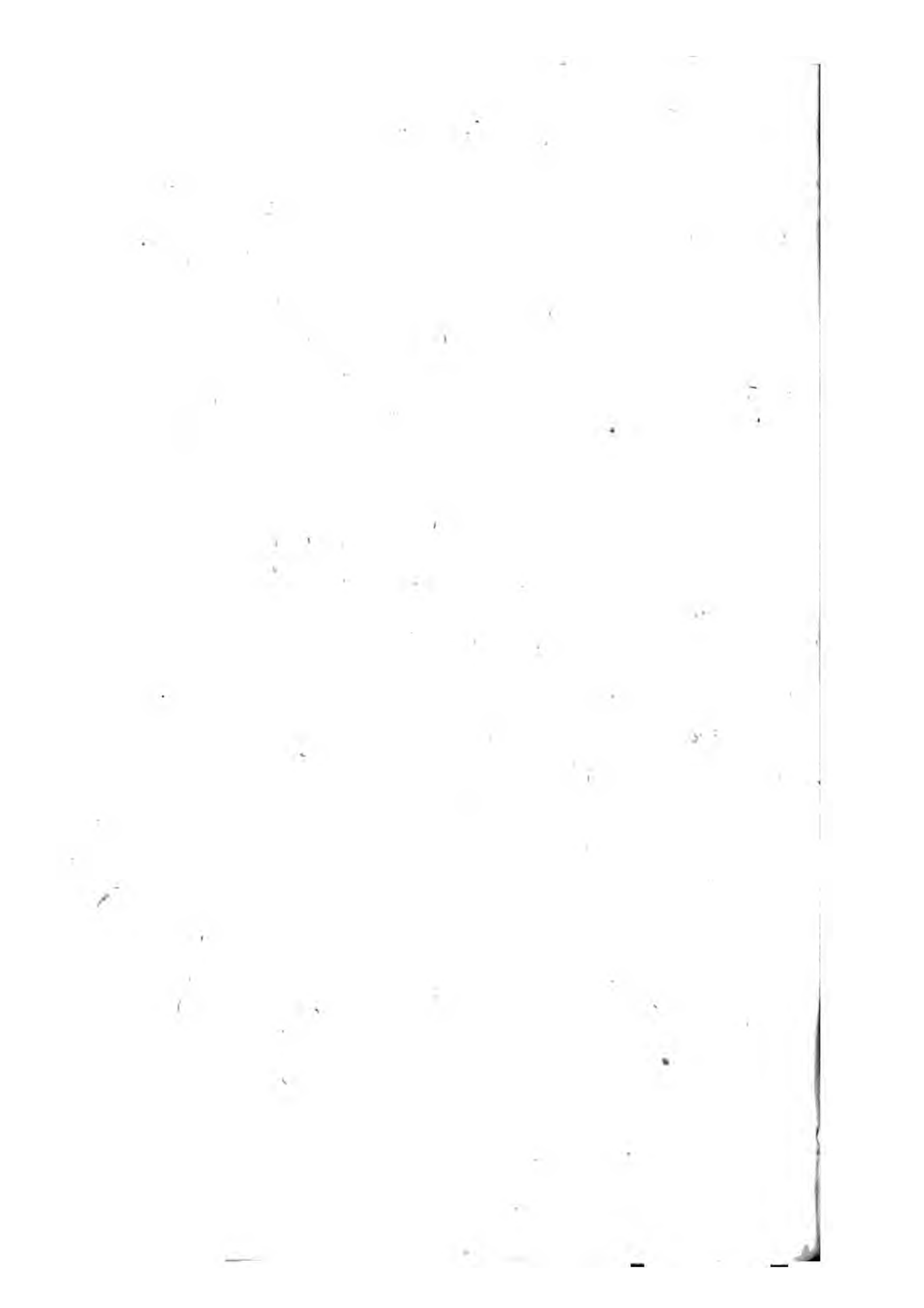
— Bien, Monsieur. Je ne dirai rien à la jeune personne, car que lui dirois-je ? c'est une petite sotte qui, sans le savoir, s'est avisée de faire la grande fille. Voilà tout. Laissons-lui son erreur ridicule, mais utile. Seulement pour qu'elle ne puisse ni la communiquer, ni l'apercevoir, j'aurai soin de la recommander à son couvent, elle & sa bonne amie qui *l'embrasse*. Cependant si vous jugez que cela puisse être convenable, nous pourrions mettre sa cousine dans le secret. — Sa cousine ? — oui. — Mmc. de Lignolle ? oh ! non, non. — Vous ne vous en souciez pas ? il est vrai qu'elle est bien vive pour être bien discrète. — Sans doute. — D'ailleurs votre conduite l'intéresse peut-être assez..... — L'intéresse ?

point du tout ! — point du tout ? Ah, Monsieur ! maintenant je fais que la jeune personne qui lui a tout expliqué, est un cavalier charmant ! & vous voulez que je sois encore votre dupe ? — Madame... — laissons cela : c'est un article très-délicat auquel nous reviendrons, quand il en fera tems. Monsieur, je vous souhaite à mon tour une bonne nuit. Reposez-vous, si bon vous semble, mais croyez que je ne m'endormirai plus.

Fin du Tome onzieme.







L A F I N
D E S
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

TOME CINQUIEME,

Qui fait le douzieme de l'Histoire de
ses Aventures.

A handwritten signature in cursive script, reading "Morel", with a long, sweeping flourish extending to the right.

LA FIN

DES

AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME CINQUIEME.



A L O N D R E S ,

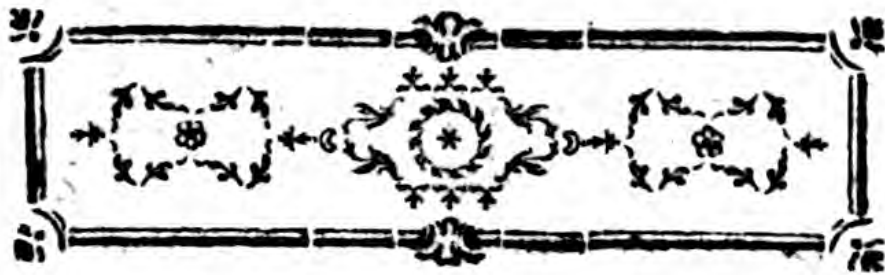
ET se trouve à PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barriere des Sergents.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.





L A
FIN DES AMOURS
D U
CHEVALIER DE FAUBLAS.

J'US AI de la permission , car après les diverses agitations de cette nuit heureuse & fatale , le sommeil me devenoit bien nécessaire. Cependant on ne m'en laissa pas long-tems goûter les douceurs : les premiers rayons du jour amenerent dans notre chambre Mme. de Lignolle qui se servit de son passe-par-tout pour entrer. Je fus réveillé par les baisers qu'elle me donnoit : te voilà , ma petite Brumont ! quel bonheur !

Tome XII.

A

je ne t'attendois pas ! tout-à-l'heure par hafard on vient de me dire.....

Elle courut au cabinet avec une inquiétude marquée & regardant à travers les vitres : ma tante, vous avez mis-là ma petite cousine, toute feule ? Vous avez bien fait. — Pas trop, ma niece. — Pourquoi ? — Parce que j'ai passé une assez mauvaife nuit. — Et vous l'avez enfermée, ma cousine ! ah, c'est encore mieux, cela ! — Mieux ! d'où vient ? — Ai-je dit mieux, ma tante ? — Oui, ma niece. — C'est que je parle fans réflexion, car... quel danger ? — Sans doute. Dans un appartement où il n'y a que des femmes. — Que des femmes, oui, ma tante ; & des hommes dans les appartemens voisins, pour les défendre en cas de... — Oui ! voilà ce que c'est ! — Pourquoi donc n'êtes-vous venue qu'à deux heures du matin, ma tante ? — Parce que j'ai voulu vous amener cette

chere enfant , ma niece. — Que vous êtes bonne ! — Bien bonne , n'est-ce pas ? — Brumont , pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait éveiller ? — C'est moi , ne la grondez pas , c'est moi qui n'ai pas voulu qu'on vous éveillât. — Vous avez eu bien tort , ma tante... Tu ne dis mot , ma petite Brumont ; tu es triste ? va , je suis aussi bien fâchée ! — De quoi , ma niece ? — Mais , de ce que vous avez été toutes deux fort mal couchées. — Tu avois donc un lit pour cette enfant ? — Elle auroit partagé le mien , ma tante. — Voilà justement ce que je n'ai pas voulu , ma niece. — Vous auriez pourtant passé une meilleure nuit. — Oui , mais toi ? — Bon ! nous nous arrangeons bien ensemble. — C'est pourtant une très-mauvaise coucheuse. — Trouvez-vous , ma tante ? — Elle remue toute la nuit ! sans cesse elle étoit sur moi ! — Sur vous ? —

A-peu-près. — A-peu-près ! bon ! — Je ne cessois de la repousser. Elle m'échauffois ! elle m'étouffoit ! elle... — Mon dieu ! mais... — Eh bien, ma niece, qu'est-ce qui vous inquiète ? — Mais... vous... vous en avez donc été prodigieusement incommodée ? — Vraiment ! si cela m'arrivoit toutes les nuits !... à mon âge !... mais pour une fois !

Madame de Lignolle fut pleinement rassurée par le ton de bonhomie dont sa maligne tante prononça ces dernières paroles. L'étourdie niece n'en vit que le côté plaisant. Ah ! Mais toi, Brumont, s'écria-t-elle en m'embrassant, tu as dû passer une bonne petite nuit. Ma tante ne t'aura pas empêchée de dormir ?... Tiens, tu as du chagrin ; & moi aussi, je t'assure. Je suis désolée, désolée qu'on ne t'ait pas indiqué ma chambre. Cependant... tiens... conviens que c'est bien drôle... de te

voir ainsi... là... près... tiens, pardonne; mais je ne peux plus y tenir.

En effet, les éclats de rire quelque tems retenus, s'échapperent. L'explosion fut si forte & dura si long-tems, qu'enfin la Comtesse tomba sur le lit où elle en pâma. Cette écervelée rit de si bon cœur, qu'elle vous donne envie d'en faire autant, dit la tante; & elle imita la niece de maniere que je vis le moment qu'elle la surpasseroit. Comment alors me défendre de partager leur gaieté? Notre joyeux trio fit tant de bruit, que Mademoiselle de Mésanges en fut réveillée.

La prisonniere vint frapper à ses carreaux. Madame de Lignolle, dit la Marquise, ouvre à cette enfant; prends la clef dans ma poche. La Comtesse, pour avoir plutôt fait, se servit de son passe-par-tout; sans entrer dans le cabinet, cria bon jour à sa cousine &

revint de mon côté s'asseoir sur le bord du lit : la petite Mésanges volant sur ses pas , arriva comme elle & me dit en m'embrassant : bon jour , ma bonne amie. — Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria la Comtesse , surprise & fâchée : qu'est-ce que c'est donc que ces familiarités là ? & ce nom que vous lui donnez ? apprenez que je ne veux pas qu'on embrasse Mlle. de Brumont , & qu'elle n'est la bonne amie de personne. — Bien , ma niece , s'écria la Marquise Bien ! morigenez un peu cette effrontée : cela vient tout-de-suite manger dans la main ! — La bonne amie de personne , répondit cependant notre Agnès , devenue plus hardie : ah , celui-là est drôle ! je ne fais peut-être pas que c'est ma bonne amie , à moi ! — Mais , Mademoiselle , reprit Madame de Lignolle , allez donc , s'il vous plaît , mettre un mouchoir , vous êtes toute

nue! — Qu'est-ce que ça fait? repliqua l'autre; il n'y a pas des hommes ici. — La Marquise la contrefit: non, il n'y a pas des hommes; & d'un ton brusque elle ajouta: mais il y a des femmes, des femmes, entendez-vous, petite sotte?... Allez... un moment, un moment! comme vous avez les yeux battus! quel métier avez-vous donc fait cette nuit? — Qu'est-ce que j'ai fait?... rien, puisque je n'ai pas seulement dormi. — Et pourquoi n'avez-vous pas dormi? — Pourquoi?... ah, Dame parce que j'écoutois toujours pour voir si je ne vous entendrois pas ronfler... — Ronfler! cette expression!... vous aimez donc bien à entendre ronfler! — Ce n'est pas ça, mais c'est que quand on est toute seule dans un lit à s'ennuyer, il faut bien qu'on s'amuse de quelque chose.

En parlant, elle jouoit avec une bou-

cle de mes cheveux. Tout-à-coup l'impatient Comtesse l'apostropha d'une bonne tape sur la main ; & la prenant par les épaules , elle la reconduisit à son cabinet en lui répétant d'aller mettre un mouchoir. La Marquise l'applaudit : oui , mon enfant , donne-lui des leçons de décence ; va , donne-lui des leçons de décence . . . Tiens , Madame Lignolle , rends-moi le service de l'aider à s'habiller , afin qu'elle ait fait plus vite , & que nous puissions la renvoyer , car il faut que je te parle.

Je vous réponds que la Comtesse , assez contrariée d'être un instant ailleurs qu'à mes côtés , eut bientôt fini avec la cousine. Je vous réponds , que pour l'habiller de la tête aux pieds , il lui fallut moins de tems , qu'ordinairement elle n'en mettoit à me passer un seul jupon. Aussi toutes deux rentrèrent bientôt dans la chambre à coucher. La

Marquise complimenta l'une sur sa promptitude, & pria l'autre d'aller se promener dans le parc.—Ah, mais c'est qu'il est de bonne heure pour se promener! — Tant mieux; l'air du matin vous rafraîchira.—Ah! mais c'est que pour se promener, ... il faut marcher.—Eh bien? — Eh bien, j'ai de la peine à marcher.—Bon! Mademoiselle la douillette! ses souliers la blessent! — Non, ce ne sont pas mes souliers. Ce n'est pas au pied que j'ai mal.—En voilà assez de dit. Partez, partez.—C'est apparemment que ça me gêne quelque part, parce que... — Oh mon dieu! cette manière de parler si lente me fait mourir, interrompit la Comtesse. Est-ce votre corset qui vous gêne? — Oh que non! oh que non! ce n'est pas non plus mon corset.—Eh pour dieu! quoi donc? — Dame! c'est qu'apparemment je commence... apparemment que je vais

devenir aussi, bonne à marier, moi !
— Tiens, s'écria la Marquise : quelle sottise elle vient nous... Madame de Lignolle, fais-moi donc, je t'en prie, partir cette impertinente. Tu ne vois pas qu'elle ne fait que dire, & qu'elle ne veut que tuer le tems. — Oh que si, je fais ce que je dis... Toujours, malgré que ça ne soit pas bien nécessaire, souvenez-vous que vous m'avez promis de m'avertir...

Nous n'entendîmes pas le reste, parce que la Comtesse, voyant enfin sa cousine dans le corridor, lui ferma doucement la porte au nez.

Fort bien ! ma niece ; & mets les verroux, que personne ne vienne nous interrompre !... Oui, affieds-toi là sur le bord du lit. Mais regarde - moi donc aussi quelquefois ? Tu n'as des yeux que pour Mlle. de Brumont. — Ah ! c'est pour la consoler. Elle a du

chagrin , voyez - vous ? — Il est sûr qu'on ne l'entend pas souffler , & elle ne paroît point dans son affiette ordinaire. — Oh ! non , dit Madame de Lignolle , en m'embrassant : elle est défolée qu'on ne l'ait point amenée chez moi... Elle a sûrement beaucoup d'amitié pour vous , ma tante ; mais , comme elle me connoît davantage , elle eût mieux aimé passer la nuit à mes côtés , je le gagerois. — Là ! là ! Madame , ne vous en faites pas tant accroire ? Si je l'avois souffert... — Plait-il , ma tante. — Oui , ma niece. Vous imaginez que parce qu'on n'est pas tout-à-fait si jeune & si gentille que vous ... — Comment ? — Eh ! mon Dieu , il ne tenoit qu'à moi. — Ce que vous me dites-là , ma tante , est ... — la vérité — de toutes les manières incompréhensible. — Je vais donc m'expliquer , ma niece. — Ah !

vite ! vite ! je suis sur des charbons brûlans.

Madame de Lignolle, il me paroîtroit en effet très-étonnant, mais pourtant très-desirable que vous ne connussiez pas tout-à-fait si bien la prétendue Demoiselle ici couchée près de moi. — La prétendue Demoiselle ! — Ma niece, je vous déclare, & puissé-je vous apprendre quelque chose qui vous surprenne ; je vous déclare que cette jolie fille est un homme. — Un homme ! Etes vous . . . êtes-vous sûre, ma tante ? — Sûre . . . Et lui-même . . . Il est là pour me démentir, si je ne dis pas l'exacte vérité ; lui-même vouloit, il n'y a pas deux heures, m'en donner des preuves. — Vouloit vous en donner ? . . . Cela ne se peut pas ! — Ne vous en étonnez pas trop, ma niece, il s'y croyoit obligé. — Obligé ! Pourquoi ? — Ah ! demandez-lui.

lui. — Dites pourquoi ? s'écria-t-elle en m'adressant la parole avec une extrême vivacité : Parlez ? parlez enfin ? parlez donc ? — Vous me voyez , lui répondis-je , si stupéfait de tout ce qui m'arrive , que je n'ai pas la force , pas la force de dire un mot. — Il veut me forcer à faire moi-même ce pénible aveu ! reprit la Marquise : ma niece , il s'y croyoit obligé , parce que je l'exigeois. — Vous l'exigiez , ma tante ? — Rassurez-vous , je n'en avois que l'air. — Que l'air ? — Oui , je vous dis , j'ai fait grace au généreux jeune homme , quand je l'ai vu prêt à s'immoler. — Cependant il le pouvoit , s'écria la Comtesse , aussi surprise que désolée. — Il le pouvoit ; oui , ma niece. C'est , j'en conviens , un compliment qu'il faut lui faire. — Il le pouvoit , répéta Mme. de Lignolle d'un ton qui n'annonçoit

pas moins d'étonnement, & marquoit une affliction plus profonde. — Voilà de suite, lui répondit la Marquise, deux exclamations qui ne sont pas très-polies. — Il le pouvoit ! — Enfin, ma niece, tu veux donc que je me fâche... Vous voudriez donc, Madame, qu'il ne trouvât jamais ces choses-là possibles que pour vous ? — Pour moi ! — Madame d'Armincourt l'interrompit d'un air très-sérieux : **Eléonore**, je vous ai toujours connue extrêmement franche, avec moi surtout. Avant de vous faire violence, pour sortir de votre caractère ; avant de vous décider à me soutenir un mensonge trop invraisemblable, écoutez-moi.

Cette Demoiselle est un homme : j'ai malheureusement plusieurs raisons de n'en point douter. Il y a plus : Je fais maintenant son véritable nom ;

& tout me dit que depuis long-tems vous ne l'ignorez pas , ma niece. Hier , j'allai sur les cinq heures à Lonchamps , où je fus étonnée de vous voir de si bonne heure sur-tout , vous qui le matin même aviez , sous prétexte de quelques affaire , refusé d'y venir le soir avec moi. Vous ne m'avez seulement pas apperçue , Madame , parce que vous n'aviez des yeux que pour un cavalier qui de son côté vous regardoit continuellement. Voilà ce qui me le fit remarquer. C'étoit Mlle. de Brumont , sous des habits d'homme , ou pour le moins un frere à elle , un frere , dont la figure absolument pareille excitoit votre attention comme la mienne. Je m'arrêtai naturellement à cette idée ; & dans ma parfaite sécurité , je ne songeai même pas à pousser plus loin les conjectures. Cependant , immédia-

tement après votre voiture, venoit, dans une voiture beaucoup plus belle, une espece de fille fort élégante, qui lorgnoit aussi ce jeune homme, dont elle étoit quelquefois lorgnée. Apparemment que cette femme ne vous aime guere, & que vous ne l'aimez pas davantage; car elle s'est permis de vous faire une impertinence, dont vous l'avez bien punie. Je vous en fais mon compliment; j'en ai ri de tout mon cœur. Comme j'en riois pourtant, il s'éleve tout-à-coup une grande rumeur. Tout le monde court, chacun se précipite sur *le* ou *la* Brumont, que je suivois toujours des yeux, dans l'intention de l'appeller, afin de causer un instant avec *lui* ou avec *elle*. Moi, toute ébahie d'un si prodigieux concours, pauvre provinciale, je demande si l'usage des Dames de Paris est de courir ainsi comme

des folles, pêle-mêle avec les hommes, après le premier joli garçon qu'elles rencontrent. Tous ceux qui m'entourent, me crient : Non pas ! non pas ! mais celui-ci mérite l'attention générale ; c'est un charmant cavalier déjà fameux par une aventure extraordinaire : c'est Mlle. Duportail, c'est l'amant de la Marquise de B***, Vous pouvez juger de mon étonnement : aussi-tôt j'ouvre les yeux, je me rappelle mille circonstances inquiétantes, & sans trop de malignité, je suis obligée de me dire qu'il devient très-probable que l'amant de la Marquise est aussi l'amant de la Comtesse. Cependant il ne faut pas me hâter de juger légèrement une niece que j'estime. Je verrai, je l'observerai, je la questionnerai demain, puisque je vais la joindre au Gâtinois. Point du tout ! au jour désiré, l'obligeante Mme. de

Fonrose arrive chez moi, qui me propose tout doucement l'honnête commission de vous mener l'ami du cœur. Charmée d'un hasard favorable à mes secrets desseins, j'accepte, bien résolue à examiner de près la Demoiselle, & à faire en sorte que vous ne puissiez pas me réduire à jouer chez vous le rôle d'une complaisante. J'arrive avec l'heureux mortel : peut-être croyoit-il, vous voyant couchée, qu'il partageroit du moins le lit de la petite Mésanges. Tout au contraire, je le confisque à mon profit. Au commencement de la nuit, je le tourmente : une heure après, je.... je le prends, pour ainsi dire, sur le fait. Il ne m'avoue pas son nom que je ne demande point ; mais il ne peut nier son sexe. Enfin, le matin vient ; & pour qu'il ne me reste aucune incertitude à cet égard, je

découvre en plein le Chevalier de Faublas.

A ces mots , elle me découvrit en effet ; car , d'un coup de main rapide , elle enleva la couverture qu'elle jetta presque sur mes pieds , & du même tems elle me la ramena sur les épaules. Le moment fut court , mais décisif. Le hasard qui se déclaroit contre moi , voulut qu'alors je me trouvasse arrangé dans le lit , de maniere que la piece du procès la plus essentielle ne pût échapper au prompt regard de l'accusé , de sa complice & de leur juge. Maintenant , ma niece , s'écria la Marquise , j'espere qu'il ne vous reste aucun doute. Là ! je dis , en supposant qu'il fût possible de croire qu'avant ceci vous en eussiez. Mais convenez , poursuivit-elle , en m'appliquant un vigoureux soufflet de la même main qui venoit de m'exposer presque nud aux regards

confus de Mme. de Lignolle ; convenez qu'il faut que ce M. de Faublas soit un effronté petit coquin , pour être aujourd'hui venu coucher avec la Tante , par la seule raison qu'il ne pouvoit plus coucher avec la Niece.

Ma Tante, s'écria la Comtesse avec un peu d'humeur, pourquoi donc frapper si fort ? Vous lui ferez mal ! — Oui, mal ! Il est trop heureux. C'est une faveur.... Madame de Lignolle, à présent que vous ne pouvez plus, sous prétexte d'ignorance, vous en défendre, il faut tout-à-l'heure prier Monsieur de se lever, le mettre sans esclandre à votre porte & l'y configner pour jamais. — Le mettre à ma porte ! ma Tante ; eh bien ! je vous le dis : c'est mon amant, c'est l'amant que j'adore. — Et votre mari ! Madame. — Mon mari ? C'est aussi lui,

Je n'en ai pas d'autre que lui. — Quoi ! ma Niece, il n'y a pas déjà près de cinq mois que M. de Lignolle vous a vraiment épousée ! — Epousée ? Jamais.... C'est lui ; ma Tante. — Comment ? C'est lui qui même la première fois ?... — Oui, ma Tante, c'est lui. — Ah ! l'heureux petit drôle ! Quel époux que ce Monsieur-là !... Mais vous êtes grosse ! ma Niece. — Eh bien ! ma Tante, c'est encore lui. — Mais.... — Il n'y a plus de mais, ma Tante ! Ça toujours été lui ; ce fera toujours lui ; ce ne fera jamais que lui. — Jamais que lui ! Et comment ferez-vous?... — Comme j'ai déjà fait, ma Tante, avec lui. — Mais quel flux de paroles ? Voyez un peu ! — Je ne vois que lui ! — Mais au moins entendez... — Je n'entends que lui ! — Mais écoutez donc ? — Je n'écoute que lui. — Allons, ma Niece, quand vous vou-

drez... — Je ne veux que lui. — Vous ne voulez pas que je vous parle un moment. — Je ne parle qu'à lui. — Eléonore, vous ne m'aimez donc pas ? — Je n'aime... Ah ! si fait, je vous aime aussi. — Eh bien, laisse-moi donc m'expliquer : dis-moi, malheureuse ! comment feras-tu pour cacher ta grossesse ? — Je ne la cacherai pas. — Mais votre mari vous demandera qui a fait cet enfant. — Je lui répondrai que c'est lui. — Et s'il n'a jamais couché avec toi, comment veux-tu qu'il te croie ? — Eh ! mais c'est à cause de cela qu'il me croira. — Comment ? C'est à cause de cela ? — Sûrement, à cause de cela. — Allons, ma Niece. Voilà que nous faisons ensemble des quiproquos. Vous êtes si vive, qu'il est impossible de s'expliquer avec vous. — Je suis vive ! Vous ne l'êtes pas peut-être ? — Eh, le moyen de ne

pas l'être avec une écervelée.... Voyons : faites-moi la grace de m'expliquer de quelle maniere on peut s'y prendre , pour persuader à un homme qui n'a jamais épousé sa femme , que pourtant il lui a fait un enfant ? — Regardez si ce n'est pas désespérant !... Mais , ma Tante , faites - moi vous-même la grace de m'expliquer pourquoi vous imaginez que j'irai faire à M. de Lignolle un raisonnement aussi bête que celui-là ? — Ma Niece , c'est vous qui me le dites. — Tout au contraire , je me tue de vous crier que je lui déclarerai que c'est lui qui m'a fait cet enfant. — Ah ! je comprends enfin lui , c'est Monsieur ? — Eh ! oui. Quand je dis lui , c'est lui. — Ma foi , je ne l'aurois pas deviné , ma Niece. Quoi ! vous irez vous - même annoncer bonnement à votre mari que vous l'avez fait....

— Ce qu'il mérite d'être. — Dans un sens, je ne dis pas non, ma Niece. — Dans tous les sens possibles, ma Tante. — Ah ! cela est autre chose. Je ne puis, Madame, approuver vos défordres. — Mes défordres ! — Revenons, revenons à l'article important. Si ton mari se fache ? — Je m'en moquerai. — S'il te veut faire enfermer ? — Il ne le pourra pas. — Qui l'en empêchera ? — Ma famille, vous & lui. — Ta famille sera contre toi. Moi, je te chéris trop pour te faire jamais le moindre mal ; mais dans une affaire aussi malheureuse, je serai du moins forcée de rester neutre. Il ne te restera donc que Monsieur. — S'il me reste, je n'en demande pas davantage. — Oui, il te restera... pour te défendre. Mais le pourra-t-il ? Et si l'on t'enferme... — Non, non, Tenez, ma Tante, j'y pensois

pensois cette nuit. J'ai dans ma tête un projet.... — Un beau projet ! je crois ! dis pourtant , dis ? — Je ne peux pas , il n'est pas tems. — Eh bien ! ma niece , je vais vous enseigner , moi , le seul parti qui vous reste à prendre. — Voyons ? — Il faut le plutôt possible , Madame , vous faire épouser par M. de Lignolle &... — Ça d'abord , ça ne se peut pas. — La raison ? — La raison est que ça ne se peut pas. Mais quand cela se pourroit , je ne le voudrois pas. A présent , ma tante , je fais ce que c'est : jamais votre niece ne sera dans les bras d'un homme. — Jamais dans les bras d'un homme ! Cependant , lui... ? — lui ? ma tante s'écria-t-elle avec passion : Ce n'est pas un homme , c'est mon amant ! — Votre amant ! Ne voilà-t-il pas une bonne raison à donner à votre mari ? —

Supposons que la raison soit mauvaise. Au moins est-il certain qu'elle vaut encore mieux qu'une mauvaise action. N'en est-ce pas une indigne, n'est-ce pas une horrible perfidie, que d'aller froidement se partager entre deux hommes pour trahir l'un plus à son aise, & retenir l'autre en le désespérant.... Car j'en suis sûre, s'écria-t-elle en m'embrassant, il en seroit désespéré. — Si pourtant vous vouliez m'écouter, Madame, vous verriez que votre tante ne vous conseille ni le libertinage, ni la perfidie. Vous m'avez interrompue, comme j'allois vous dire qu'en vous faisant épouser par M. de Lignolle, il falloit tout d'un coup changer de conduite, & rompre cette intrigue... — Une intrigue ! Fi donc, ma tante. Dites : une passion qui fera le destin de ma vie ! — Qui en fera le mal-

heur , si vous n'y prenez garde ? — Point de malheur avec lui ! ma tante. — Toujours du malheur où il y a du crime , ma niece... Ecoute , ma petite , je suis bonne femme , j'aime à rire ; mais ceci passe la raillerie. Vois d'abord combien de dangers t'environnent. — Je ne connois point de dangers , quand il s'agit de lui. — Et ta conscience ! Eléonore. — Ma conscience est tranquille — Tranquille ! cela ne se peut pas. Vous qui ne mentiez jamais , vous mentez... Ecoute , Eléonore , je te chéris comme mon enfant. Je t'ai toujours idolâtrée ! Trop , peut-être. Je t'ai peut-être gâtée ; mais tâche de te souvenir , comme dans les choses essentielles , je me suis toujours attachée à te donner les meilleurs principes. Tiens , ma fille , tu vas aujourd'hui couronner la Rosière...

Oh ! ne m'en parlez pas ! s'écria-t-elle , en se précipitant dans les bras de la tante , & saisissant ses mains dont elle se couvrit le visage. Oh ; ne m'en parlez pas ! Et moi pénétré du ton dont ces paroles furent prononcées : Mme. la Marquise , c'est à moi , c'est à moi seul , que vous devez tous vos reproches. Excusez-la , plaignez-la , ne l'accablez pas. O mes enfans , répondit-elle , si vous ne voulez que m'attendrir , cela ne vous fera pas difficile. On me fait pleurer comme on me fait rire ; tout de suite... Soit , j'y consens , pleurons tous trois... Ecoutez cependant , écoutez , ma niece : vous souvenez-vous de l'année passée ? A la même époque , au même jour , je vous disois : Eléonore , je suis fort contente de toi. Mais bientôt , ma fille , d'autres tems amèneront d'autres obligations. On n'a pas

toujours dans la vie des devoirs aussi doux à remplir , que celui de secourir l'indigence. Le tems approche où tu t'en imposeras peut-être , qui te séduiront d'abord , & te deviendront ensuite pénibles . . .

La Comtesse , à ces mots , quitta brusquement son attitude humiliée , & du ton le plus animé : qui te séduiront d'abord , répéta-t-elle. Eh ! comment m'auroient-ils séduite ? On ne me les fit point connoître. On conduisit gaiement au sacrifice une innocente victime qui promet ce qu'elle ne comprenoit pas. Vous , Madame la Marquise , vous qui me parlez ici de devoir , oseriez-vous affirmer qu'alors vous avez fait le vôtre ? Quand mes parens engoués des prétendus avantages de ce mariage fatal , vinrent vous présenter M. de Lignolle , vous me défendites par vos représentations ,

e le fais ; je fais que votre consentement vous fut pour ainsi dire arraché : mais qu'importoit votre trop foible résistance ? Ne deviez-vous pas la fortifier de la mienne ? Ne deviez-vous pas me tirer à l'écart , & me dire : Ma pauvre enfant , je t'avertis qu'ils vont te sacrifier ; je t'avertis qu'ils trompent ton inexpérience par d'éblouissantes promesses. Veux-tu pour le frivole avantage d'être présentée à la Cour quelques mois plutôt , d'aller dès demain aux assemblées , aux bals , aux spectacles de la capitale ; veux-tu faire à jamais le sacrifice de ta liberté la plus précieuse , de la seule vraie liberté , celle de ta personne & celle de ton cœur ? Te trouves-tu si mal avec moi ? Es-tu donc pressée de me quitter ? Tiens , il n'est plus tems de fonder ta sagesse sur ton ignorance ; & puisqu'ils veulent t'abuser , il faut

que je t'éclaire : quand une fille naturellement vive se montre au printemps émue du spectacle de la nature, est surprise dans de fréquentes rêveries, avoue des inquiétudes secrètes, se plaint d'un mal qu'elle ignore; on dit communément qu'il lui faut un mari. Mais moi qui te connois, moi qui t'ai vue toujours careffée de ceux qui t'entouroient, répondre à leur attachement par un attachement égal, payer mes soins de reconnoissance, & me chérir autant que je t'aimois, pleurer les malheurs d'un vassal, & même les peines d'un étranger; je crois que la nature, avec la vivacité bouillante, t'a donné la tendre sensibilité; je crois que ce n'est pas seulement un mari qu'il te faut, je crois qu'il te faut un amant. Néanmoins on s'obstine à te faire épouser M. de Lignolle. Tu n'as pas encore seize ans, il a cinquante

ans passés : ta jeunesse à peine commencera , que son automne sera finie. Comme tous les vieux libertins il deviendra valétudinaire , infirme , dur , grondeur , jaloux ; & pour comble de malheur , six fois par an peut-être tu seras obligée , obligée de supporter le dégoût de ses embrassemens . . . Car ma tante ne pouvoit pas deviner qu'il me resteroit du moins dans mon infortune cette consolation , que mon prétendu mari ne seroit jamais capable de l'être . . . — Jamais capable , ma niece , s'écria - t - elle en pleurant ? — Jamais ma tante. — Fi ! le vilain homme ! . . . —

Vous ne pouviez pas le deviner , ainsi vous deviez me dire : six fois par an peut-être tu seras obligée , obligée de supporter le dégoût de ses embrassemens ; & pourtant s'il se rencontre un jeune homme joli , spirituel ,

sensible, épris de tes charmes, digne de toi ; tu feras encore obligée, obligée de repousser ses hommages qui t'outrageront, & son image qui te poursuivra. Pour rester vertueuse, il faudra que tu contraries continuellement le plus doux penchant de ton cœur & la plus sacrée des loix de la nature. Ou bien on viendra sans relâche crier à ton oreille ces mots terribles : Sermens ! devoirs ! crimes ! malheurs ! Ainsi tu pourras languir pendant trente ans & plus, réduite aux cruelles privations d'un célibat forcé, & condamnée aux devoirs plus cruels d'un tyrannique hymen ; & si tu succombes aux séductions d'un amour invincible, tu pourras être enterrée toute jeune dans la solitude d'un couvent, pour y périr bientôt, chargée du mépris public & de la haine de tes parens. Que si vous m'eussiez ainsi parlé,

Madame la Marquise , je me ferois écriée : Je ne veux pas de votre M. de Lignolle; je n'en veux pas! j'aime mieux mourir fille ! & ils ne m'auroient pas marié malgré moi ! & ils m'auroient tuée peut-être ; mais ils ne m'auroient pas conduite à l'autel !

Jamais capable ! répéta la Marquise en pleurant. Ah ! le vilain homme ! ah ! ma pauvre petite , comment vas-tu faire ? Pauvre petite ! il n'y a donc pas de remède. Jamais capable ! . . . Voilà qui est bien différent ! Cela change beaucoup . . . Mais non , cela ne change rien. Ma chere enfant , tu n'en es seulement qu'un peu plus à plaindre . . . Eléonore , vous n'en devez pas moins tout-à-l'heure & pour toujours renoncer au Chevalier. — Renoncer à lui ? Plutôt mourir.

Dame ! je ne peux pas frapper plus fort , cria la petite Mésanges que nous

n'avions pas entendue. — Allez vous promener , lui répondit l'impaticnte Comtesse. — Ah ! mais c'est que j'en viens. — Retournez-y. — Ah ! mais c'est que je suis lassé. — Asseyez-vous sur le gazon. — Ah ! dame ! mais c'est que je m'ennuie toute seule. — Sommes-nous faites pour t'amuser , lui demanda la Marquise ? — Pas vous , si vous voulez , ma cousine ; mais ma bonne amie.... — Votre bonne amie ?.. Laissez-nous. — C'est qu'il me semble qu'il y a déjà bien long-tems que je n'ai causé avec elle. — Allez , Mademoiselle , allez m'attendre au fallon. — Ah ! oui , car j'entends bien du monde qui se leve. — Allez.

Bien du monde qui se leve , reprit Mme. d'Armincour ! Il est tems aussi que nous nous levions , & que cette Demoiselle s'habille & s'en aille. — S'en aille ! ma tante. — Eh oui ! ma

niece. Croyez-vous qu'il soit possible qu'elle paroisse à cette fête ? — Qui peut donc l'en empêcher ? — Comment ! n'y a-t-il pas ici cinquante personnes qui étoient hier à Lonchamps , & qui la reconnoitroient comme je vous reconnois. — Oh que non ! — Ne dites pas non ! c'est une chose certaine , & vous seriez perdue. — Qu'importe ? pourvu qu'il ne s'en aille pas. — Quand je l'entends raisonner ainsi , les cheveux me dressent sur la tête. — Quoi ! ma tante , ne suis-je pas la maîtresse ?... — D'ailleurs , Madame , vous êtes obligée de le renvoyer ; c'est votre devoir. — Mon devoir ! le voilà revenu ce mot.... — Allons ! interrompit la Marquise en me jettant le drap sur le nez , il faut prendre un parti ; car avec elle les disputes ne finissent pas.

Mme. d'Armincour , en se hâtant de
passer

passer une camifole & un jupon, s'écria : Bon Dieu ! voilà que j'y songe ; chacun se demanderoit où cette Demoiselle a couché. Chacun fauroit que c'est.... là ! Ne diroit-on pas que j'ai aussi quelque chose de commun avec ce morveux, moi ? Je serois pour aujourd'hui l'héroïne de l'aventure... d'une aventure galante, à soixante ans passés ! c'est s'y prendre un peu tard. Allons, Madame, vous sentez bien qu'il s'agit moins de m'épargner un ridicule, que de sauver votre réputation, que de vous sauver vous-même. Il faut qu'il parte..... Non, ma niece, je ne souffrirai pas que devant moi, vous soyez la femme-de-chambre. Je l'habillerai pour le moins aussi vite & aussi déceimment que vous le pourriez faire. N'ayez aucune espee de crainte, je ne suis ici que *le chien du jardinier.*

Il y eut , tout le tems que dura ma toilette , une contestation fort vive entre la tante qui vouloit toujours que je partisse , & la niece qui ne le vouloit toujours pas.

Cependant on vint avertir Mine. de Lignolle qu'il étoit nécessaire qu'elle descendît pour ordonner quelques derniers arrangemens relatifs à la fête. Je suis à toi tout-à-l'heure , me dit-elle. Un moment après , la tante aussi me quitta & revint avant la niece , qui pourtant ne tarda pas. Un bon quart-d'heure à-peu-près s'écoula , & je n'ai pas besoin de dire que la dispute recommencée alloit toujours s'échauffant , quand on vint de nouveau déranger la Comtesse. Obligée de me quitter encore , elle m'assura du moins que ce seroit l'affaire d'une minute. Mais elle étoit à peine descendue , lorsque sa tante me dit : Monsieur ,

je vous crois un peu moins déraisonnable qu'elle , vous devez sentir combien votre séjour ici peut la compromettre. Cédez à la nécessité , cédez à mes sollicitations , & s'il le faut , à mes prières. Elle m'entraîna , elle me conduisit par des détours qui m'étoient inconnus , dans une espece de basse-cour , où sa voiture m'attendoit. Comme j'y montois , le hasard amena près de nous Mlle. de Mésanges : ma bonne amie , vous vous en allez ? — Hélas oui ! ma bonne amie , faites , je vous en prie , mes complimens à Mlle. des Rieux. — Je n'y manquerai pas.... Ah ça ! mais toujours vous m'assurez bien qu'elle ne tardera pas à devenir bonne à mari... — Taisez-vous , Mademoiselle , interrompit brusquement la Marquise : & si jamais vous répétez de pareils....

Je n'entendis plus rien , parce que

le cocher qui avoit ses ordres , partit plus prompt que l'éclair. Il me reconduisit jusqu'à Fontainebleau , où je pris la poste. A peine étoit-il quatre heures du soir , quand je rentrai dans Paris. Mme. de Fonrose me tenoit parole : Mon pere n'avoit pas encore paru chez lui ; & moi , profitant de quelques momens de liberté , je quittai mes habits de femme , & j'allai chez Rosambert. Je le trouvai beaucoup mieux ; il pouvoit déjà , sans le secours de personne , se promener dans son appartement , & même faire plusieurs fois le tour de son jardin. Le Comte commença par m'accabler de reproches. Je lui représentai que tous les matins régulièrement on étoit venu chez lui , de ma part , savoir de ses nouvelles ; — Mais vous aviez promis de venir vous même. — Mon pere ne m'a pas quitté. — Cela ne vous a point

empêché d'aller ailleurs. Au reste, je conviens que la petite Comtesse mérite la préférence. — La petite Comtesse ! — Mme. de Lignolle, oui. Ne vous l'ai-je pas dit que désormais toute femme qui vous auroit, feroit une femme affichée ? ... Je suis vraiment charmé que la Marquise ait une rivale digne d'elle. ... Car on dit la Comtesse adorable. ... Malheureusement c'est encore un enfant sans usage, sans art, sans méchanceté. La Marquise l'écrasera, dès que. ... A propos, je vous fais mon compliment : vous êtes infiniment bien avec M. de B*** ! D'abord tout Paris l'a vu riant à vos côtés le jour de votre apothéose ; & puis l'excellent mari ne cache à personne que vous êtes un charmant garçon ; & de peur que la chose ne paroisse pas encore assez comique, il dit à quiconque veut l'entendre,

que c'est moi qui suis un indigne homme. Il m'en veut ! on assure qu'il m'en veut beaucoup ! C'est peut-être encore un duel qui me revient. Mais vous en savez quelque chose , Chevalier ! Le Marquis vous a long-tems parlé. — Oh ! le Marquis m'en a tant dit de toutes les manieres... — Mais encore ! Allons , Faublas , contez-moi cela du moins. J'ai besoin de rire ! & vous devez tout essayer pour amuser un ami convalescent. — Ma foi , non. Je vous avoue que je suis très-éloigné de vouloir vous amuser jamais aux dépens de la Marquise ; & même je vous le répète , Rosambert : C'est toujours avec peine que je vous entends me parler d'elle. — Vous avez tort. Je suis , dans ce moment-ci surtout , son plus enthousiaste admirateur : Vraiment , je me le disois tout-à-l'heure. Il faut qu'à toutes ses qualités déjà si

nombreuses, cette femme - là réunisse maintenant la prudence. N'êtes - vous pas étonné, comme moi, de la profondeur du calcul qu'elle avoit fait ; que si je lui échappois, il ne falloit pas que je puisse échapper à son mari. Chevalier, vous serez témoin. — Témoin ? — Oui, très-incessamment. — Très - incessamment ! vous m'aviez dit que vous ne retourneriez point à Compiègne ? — Témoin de mon combat avec le Marquis : Chevalier, soyez tranquille ; nous sommes convenus que je ne me battrais point avec la Marquise. Comment pouvez-vous me soupçonner encore d'être assez fou pour me prêter à la bizarre fantaisie de cette femme qui s'est mise en tête qu'elle devoit attaquer de braves jeunes gens avec leurs armes. C'est que voyez - vous, plus j'y pense, plus je reconnois qu'il convient, pour la sû-

reté publique, d'arrêter le mal dans son principe. Ceci deviendrait d'un trop dangereux exemple. Comment, chacune n'auroit qu'à vouloir se mettre à la mode ? Toutes les bonnes fortunes finiroient donc par des coups de pistolet ? Et jugez quel tapage on entendrait chaque jour aux quatre coins de Paris.

Rosambert, qui me vit sourire, me fit, sur celles qu'il appelloit mes maîtresses, cent plaisanteries & cent questions. Je finis par me prêter de bonne grace à sa gaieté ; mais sa curiosité n'eut pas lieu d'être satisfaite.

Mon pere ne revint à l'hôtel que deux heures après moi ; mon pere me fit entendre qu'il étoit fâché de m'avoir laissé seul toute la journée ; je lui représentai respectueusement qu'il seroit trop bon de se gêner pour son fils. Il me demanda comment j'avois

passé la nuit. Afin de ne pas mentir, je répondis : Mal & bien, mon pere. — Le sommeil n'a pas été profond ? reprit-il. — Profond ! pardonnez-moi ; mais souvent interrompu. — Vous avez éprouvé de grandes agitations ! — De grandes agitations ! oui, mon pere. — Les rêves ont été bien fâcheux. — Oh ! bien fâcheux ! Il y en a eu un sur-tout qui, vers le milieu de la nuit, m'a singulièrement tourmenté. — Mais le matin du moins vous avez tranquillement reposé ? — Le matin... Non. J'étois inquiet le matin. — La fatigue apparemment ? — Un peu de fatigue peut-être, & encore les suites de ce rêve. — Racontez - le - moi donc. — Mon pere.... c'étoit.... c'étoit une femme... — Toujours des femmes ! Eh ! mon fils, songez à la vôtre. — Ah ! depuis sept heures du matin, (c'étoit l'heure à laquelle je m'étois

mis en route) depuis sept heures, je vous assure que je me suis presque continuellement occupé de son souvenir. Mon père, quand donc recevrai-je de ses nouvelles? — Vous savez combien j'ai mis de monde en campagne, & sous quinzaine je compte moi-même partir avec vous. — Pourquoi pas plutôt? — Mais, répliquait-il d'un air embarrassé, je ne suis pas prêt. Il faut d'ailleurs attendre... que vous vous portiez mieux... que les beaux jours soient tout-à-fait venus. — Les beaux jours! Ah! loin de Sophie, viendront-ils jamais?

Quand je parlois ainsi, j'espérois pourtant quelque bonheur pour le lendemain; le lendemain étoit ce lundi vivement désiré, qui devoit pendant quelques instans nous voir mon Eléonore & moi réunis. Hélas! notre douce attente fut trompée. Madame de Fon-

rose, qui vint le soir faire à mon pere une courte visite, trouva le moment de me dire : Il n'y a pas eu moyen ; sa Tante est arrivée le matin chez elle, où elle est encore.

Le mardi ce fut tout de même, & le mercredi j'eus du moins la consolation de recevoir un billet de Justine. Il me disoit qu'avec le passe-par-tout qui m'étoit envoyé, j'ouvrierois la porte cochere & toutes les portes d'une petite maison neuve, située à l'entrée de la rue du Bac, du côté du Pont-Royal. M. le Vicomte me prioit d'être là, sur les sept heures du soir.

Bon, Madame de B***. n'est donc pas fâchée contre moi. Depuis Vendredi je n'avois pas entendu parler d'elle. Ce long silence, après notre aventure, commençoit à m'inquieter. Faublas, elle n'est pas fâchée, elle n'est pas fâchée, Faublas ! Heureux

jeune homme, applaudis-toi !... & je baisai le billet de Justine , & je fis un saut de joie.

Quelle bonne nouvelle ? demanda mon pere en entrant. — Ah , c'est que... c'est que je vois le beau tems. Je pense que je pourrai cette après-dinée aller faire un tour. — Avec moi , oui. — Encore avec vous ? mon pere. — Monsieur !... — Pardon... Cependant voulez-vous me rendre absolument esclave ? m'empêcher de voir , même un ami ? — Ce n'est pas un ami que vous iriez voir. — Le Vicomte, mon pere. — M. de Valbrun ? à la bonne heure ; mais de-là ? — Je vous promets de ne pas mettre le pied chez la Comtesse. — Vous m'en donnez votre parole ? — Ma parole d'honneur. — Eh bien soit , j'y compte. Et je baisai les mains de mon pere , & je fis encore un saut de joie.

J'étois si impatient de savoir ce que
la

la Marquise m'alloit dire , qu'avant l'heure indiquée je fus au rendez-vous. J'eus tout le tems d'examiner la maison que je trouvai jolie , commode & bien meublée. J'y remarquai sur-tout deux petites chambres à coucher qui se touchoient ; deux chambres à coucher , qu'aujourd'hui même je crois voir , & que dans cent ans , si j'étois au monde , je croirois , hélas ! voir encore aussi bien qu'aujourd'hui.

M. de Florville arriva sur la brune ; il vint me joindre dans l'une des deux petites chambres. Aussi-tôt j'embrassai ses genoux : oui , dit la Marquise , demandez grace à votre amie que vous avez outragée , que vous avez réduite à risquer une témérité qui pouvoit la perdre & vous compromettre. — Mais aussi , ma belle maman , pourquoi ?... pourquoi m'avez-vous ?... — Je crois , interrompit-elle , je crois vraiment , qu'il

va me demander pourquoi j'ai résisté !
Laissez, Monsieur, laissez. Songez qu'au lieu de renouveler vos offenses, vous devez solliciter votre pardon. Chevalier, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi nous nous voyons ici ? Vous concevez qu'après la cruelle scène de vendredi dernier, je ne pouvois, sans une extrême imprudence, retourner chez Justine. — Sans doute. Cette scène...
— Chevalier, vous ne me parlez plus de Sophie ? — Depuis son dernier malheur, j'ai si rarement obtenu le bonheur de vous voir ! j'en ai joui pendant si peu de tems ! nous avons eu tant de...
— Sans doute, mais dites vrai : n'aimez-vous pas un peu moins votre charmante épouse ? — Moins ? — Parlez, ne me cachez aucun de vos sentimens, vous m'en avez promis la confidence. — Moins ? davantage ! Madame la Marquise, chaque jour davantage ! je l'a-

dore ! il semble que l'absence... — Cependant Madame de Lignolle ? — Ah , oui , m'est infiniment chere , & ne le mérite-t-elle pas ? Je vous le demande à vous-même ? Vous l'avez vue. Vous la connoissiez mieux. — Il est vrai qu'elle est assez gentille cette enfant , & d'un bon petit caractère. On m'avoit un peu trompé sur son compte. Au reste , je suis déjà bien revenu des fâcheuses préventions... Vous , Chevalier , je trouve pourtant bien singulier que vous ayez... de la tendresse , de l'amour même pour deux femmes.... — Dites pour trois , ma belle maman. — Non , s'écria-t-elle vivement : impossible cela , par exemple , impossible ! — Je vous assure... — N'assurez pas. Tous les jours on distingue une épouse charmante. Quand elle est éloignée , on la regrette. Alors même il peut arriver qu'on se sente un goût décidé , un attachement très-vif

pour une femme... aimable ; mais pour deux ! voilà ce qui me paroîtra toujours inconcevable. Non , jamais je ne comprendrai que l'amant de la Comtesse puisse - être en même tems le mien. Jamais je n'entendrai cela , jamais !

Je la regardois attentivement ; elle m'observoit : apparemment que l'air d'embarras & d'irrésolution qu'elle dut remarquer dans toute ma personne , lui fit mal augurer de ma réponse. Je la vis pâlir & sa voix s'altéra ; cet entretien paroît vous mettre à la gêne ? reprit-elle aussi-tôt. Parlons d'autre chose... La campagne est-elle déjà belle ? — La campagne ! — Oui , vous y avez été samedi soir... & vous êtes revenu dimanche... Un très-court voyage ! ... Dites-moi , je vous prie , ce que c'est qu'une demoiselle de Mésanges... — De Mésanges ! — Cette enfant-là ne vous

est-elle pas aussi déjà devenue... *infinitement* chère? — Infinitement chère! à quel titre? — C'est une femme d'abord; voilà pour Faublas le meilleur des titres! & puis ne feroit-il pas trop étonnant que vous étant trouvé par occasion le maître de passer une nuit avec la douairière d'Armincour & la Demoiselle de Mésanges, vous n'eussiez pas donné la préférence à celle-ci? En supposant même que le choix ne vous ait pas été laissé, je vous connois très-capable d'avoir, si vous étiez couché dans le même appartement, tout doucement quitté la grande chambre de la vieille, pour vous glisser dans le cabinet (1) de la jeune... Vous rougissez? Vous ne dites mot? — Madame.... quand ces détails se-

(1) Madame de B*** le connoissoit, ce cabinet-là.

roient vrais , qui pourroit vous les avoir donnés ? — Quand ces détails seroient vrais ? j'aime beaucoup la supposition. Faublas , n'essayez pas de mentir ; votre air & votre maintien , votre silence & vos discours , tout en vous décele un coupable. Faublas , un hasard fort singulier ne m'en a donné qu'une partie , de ces détails. Mais vous devez favoir que toutes les fois qu'il me fera permis d'appercevoir seulement un coin du tableau , je serai femme à deviner le reste. Je ne fais pas bien si vous avez pu consacrer toute votre nuit à la jeune personne , ou ne lui donner qu'une heure : quoi qu'il en soit , je m'en rapporte à vous sur le bon emploi du tems. Je ne m'étonne plus qu'il soit déjà question de marier la petite. Je conçois que cela peut être aujourd'hui pressant de plus d'une maniere. Au

reste , poursuivit - elle du ton le plus sérieux , je suis loin de vous reprocher le mystère que vous me faisiez de cette aventure ; dans ce cas-ci , l'indiscrétion seroit vraiment une perfidie. Je vous en crois incapable. Je suis sûre que vous garderez un profond silence sur tout cela ; je suis sûre que vous n'en avez rien dit à M. de Rosambert. — à M. de Rosambert ! — Ne le connoissez-vous pas ? — Trop bien ! — Je le crois ; vous l'avez encore vu dimanche. — Dimanche ? — Comment ! est-ce que je me trompe de jour ? est-ce que ce n'est pas ? . . .

Je me précipitai aux genoux de la Marquise. O ma généreuse amie ! pardonnez-moi. — Au moins , ajouta-t-elle en me faisant signe de me relever , songez que vous êtes engagé d'honneur à venir me voir combattre encore mon ennemi. — Votre ennemi ne veut pas . . . — Tenir sa parole ? Je

faurai bien l'y contraindre. Faublas, feroit-il possible que son châtement vous parût aujourd'hui moins juste & moins désirable ? Ah ! parlez : vos vœux décideront l'événement du combat. J'aime mieux, n'en doutez pas, j'aime mieux mourir de la main du cruel, si vous me donnez une larme, que de l'immoler, s'il obtient un regret. Vous ne savez donc pas comme je le hais, le barbare ! C'est de lui que me sont venus tous les maux que je ne puis supporter, que je ne puis supporter ! répéta-t-elle en pleurant. Avant son lâche attentat dans ce village d'Holriff, je n'étois pas encore tout-à-fait malheureuse ; je n'avois perdu que ma fortune & ma réputation. Vous cependant, Faublas, est-il donc vrai que le perfide ne vous a pas aussi causé quelque irréparable perte, quelque chagrin inconsolable,

Ingrat ! poursuivit-elle avec la plus grande véhémence, ne dois-tu pas le détester autant que je t'aime ?

Mme. de B***. s'enfuit épouvantée de ce qu'elle venoit de dire : je volai sur ses pas, j'allois l'atteindre, j'allois.... Elle se retourna vers moi : Monsieur, me dit-elle, si vous m'osez retenir, vous ne me verrez de la vie. Il y avoit sur sa figure un effroi si véritable, & dans son attitude quelque chose de si décidé, que je n'osai lui défobéir. Elle m'échappa.

A mon retour à l'hôtel, j'y trouvai Mme. de Fonrose, qui me demanda malignement comment se portoit M. le Vicomte. Elle ne m'apportoit d'ailleurs que des nouvelles malheureuses. Mme. de Lignolle, depuis quelques jours affaillie de la foule des petites indispositions qui toutes annonçoient sa grossesse, se sentoit aujourd'hui

d'hui sérieusement incommodée. Il lui étoit impossible de quitter la chambre, & je ne pouvois l'aller voir, parce que Mme. d'Armincour, apparemment déterminée à ne rien négliger pour guérir sa niece d'une passion dangereuse, venoit d'annoncer qu'elle ne retourneroit dans sa Franche-Comté qu'à la Saint-Jean. Elle venoit aussi de demander à Mme. de Lignolle, dans son hôtel même, un appartement que sa niece n'avoit pu lui refuser. Ainsi, près de quinze jours s'écoulerent, pendant lesquels nous n'eûmes, mon Eléonore & moi, d'autre consolation que d'envoyer souvent *Jasmin* chez *la Fleur*, & *la Fleur* chez *Jasmin*.

Pendant cette quinzaine fatale, je n'entendis point parler de Mme. de B***. Il ne me vint de province aucun renseignement qui pût me donner

L'espérance que la nouvelle prison de Sophie seroit bientôt découverte. Ainsi délaissé de tous les grands intérêts de ma vie, je n'avois plus que de tristes jours & de longues nuits.

Enfin Mme. de Fonrose invita le pere & le fils à venir ensemble dîner chez elle. A sept heures précises du soir, je quittai, sous quelque prétexte, le salon de la Baronne, & m'en allai, par des détours qui m'étoient connus, gagner son boudoir, dont la Comtesse m'ouvrit la porte. Hélas, après de grands débats, il avoit été décidé la veille que je resterois seulement vingt minutes avec mon amie. Je ne passai la permission que d'un quart d'heure. Aussi je n'eus qu'à peine le tems de l'admirer, de l'embrasser, de lui dire un mot, de lui dire que chaque jour elle me devenoit plus chere, qu'elle me paroiss-

soit chaque jour plus jolie. Aussi elle eut à peine le tems de me jurer que dans mon absence elle ne vivoit pas, que sa tendresse étoit encore augmentée, que son amour iroit ainsi toujours croissant jusqu'au dernier jour de sa vie.

On disputoit au fallon, quand j'y rentrai : la contestation cessa, dès que je parus. Apparemment que la Baronne cherchant quelque moyen d'occuper M. de Belcour, assez pour qu'il ne s'apperçût point de ma trop longue absence, n'en avoit pas trouvé de meilleur, que de lui faire une bonne querelle. O divine amitié ! tu fus donnée au sexe le plus foible pour l'aider à tromper le plus fort ; & tu assurerois constamment le bonheur de nos femmes, si tu pouvois long-tems durer entr'elles.

L'heureux tête-à-tête que je venois
d'obtenir,

d'obtenir, ne fit que m'inspirer le desir plus vif de m'en procurer un moins court, malgré la tante d'Eléonore & mon pere ensemble conjurés. Au milieu de la nuit suivante, rêvant à cela, je conçus un hardi projet qui, le lendemain matin, fut approuvé de la Battonne, & reçut à la fin du même jour son entière exécution. En m'éveillant je m'étois, par précaution, muni d'une forte migraine; à dîner je m'en plaignis encore beaucoup; & le soir enfin, elle me causa des douleurs si fortes, que M. de Belcour lui-même me conseilla de me coucher. Mon pere, dès qu'il me vit endormi, s'en alla; & dès qu'il fut parti, je ne dormis plus. Un coëffeur adroit fut aussi-tôt, grace à mon intelligent domestique, mystérieusement introduit jusques dans ma chambre. Grace à mon adresse & grace encore à Jafmin, ma femme-de-

chambre, j'habillai fort passablement de la tête aux pieds Mlle. de Brumont qu'un Suisse très-innattentif ou très-dilcret ne vit pas sortir, & qu'un mal-honnête fiacre conduisit aussi-tôt chez Mme. de Fonrose. Peu s'en fallut qu'il ne fût minuit. Nous avons jugé convenable de ne point aller plutôt chez la Comtesse, de peur que la Marquise ne fût pas encore retirée dans son appartement. Aussi Mme. de Fonrose arrivant avec moi chez M. de Lignolle, eut-elle l'attention de ne point souffrir que son carrosse entrât dans la cour de l'hôtel, parce qu'il ne falloit troubler le sommeil de personne. Il n'y avoit plus chez la Comtesse que ses femmes & son mari; sa tante étoit allée coucher comme nous l'espérons. Comment! si tard! dit le Comte. Nous voulions, répondit la Baronne, venir vous demander à souper, nous avons

été forcément retenues ailleurs. Mademoiselle ne pouvant plus, à l'heure qu'il est, rentrer dans son couvent, n'a point accepté le lit que je lui offrois. Elle a mieux aimé venir vous redemander, pour cette nuit, la petite chambre qu'elle occupoit ici dans des tems plus heureux. — Elle a bien fait, répliqua-t-il. — Très-bien ! s'écria mon Eléonore ; & qu'elle vienne le plus souvent possible me surprendre aussi agréablement. — M. votre pere vous a donc mise au couvent, reprit Monsieur de Lignolle ? — Oui, Monsieur. — Où cela ? — Pardon, il ne m'est permis de recevoir personne. — J'entends, poursuivit-il tout bas, & d'un ton mystérieux : c'est à cause du Vicomte. — Le moyen de vous rien cacher ? — Oh ! j'en étois sûr, parce que les affections de l'ame me sont familières. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'ai

vainement cherché ce jeune homme à Versailles ; personne ne l'y connoît. — Je vous ai déjà dit, interrompit Mme. de Fonrose , qui prêtoit l'oreille , qu'il avoit en effet du crédit chez le Ministre ; mais qu'il se monroit rarement à la Cour. — Et moi , j'ai prié qu'on ne me parlât jamais de lui , s'écria la Comtesse. — A propos , reprit le Comte , je vous en veux. — de quoi ? — Il y a quinze jours , vous venez au Gâtinois pour cette fête ; & dès le matin vous partez sans ... — On vous aura sûrement dit que des ordres pressans m'avoient forcée de revenir à Paris. — Et les charades , poursuivit-il , comment vont - elles ? — Assez mal depuis quelques semaines. Hier pourtant j'ai recommencé ; mais si peu , si peu ! — Tant pis. Allons , Mademoiselle , il faut réparer le tems perdu. — Très - incessamment , Mon-

seigneur. — Tenez ! voilà votre écolière que vous négligez , prenez-y garde : on prendra de l'humeur , on vous renverra , & c'est moi qu'on choisira pour vous remplacer. — Non , Monsieur , répondit vivement Madame de Lignolle , n'y comptez pas. Il n'y a pas longtemps que cela m'a été proposé ; mais je me suis déclarée , cela ne fera point. — Comment donc ! est-ce Mademoiselle qui vous a fait cette étrange proposition ? — Non , Dieu merci. — Là ! là ! Madame , elle y viendra peut-être. Vous verrez , ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule , vous verrez que c'est à la longue un métier fatigant. — Pour vous , repliqua sa femme : quant à Mademoiselle de Brumont , je suis bien sûre qu'elle ne s'en lasse pas. — Assurément , Madame la Comtesse , & tous ces jours-ci j'ai bien souffert de ne pouvoir pas venir vous donner leçon. —

Eh bien, interrompit Madame de Fontrose, donnez - lui leçon ! moi je m'en vais. — Je ne vous retiens pas, repliqua son amie, car je me sens envie de dormir. — En ce cas, dit M. de Lignolle, je vais reconduire Madame la Baronne jusqu'à sa voiture, & de-là me retirer chez moi. Une bonne nuit, Mesdames.

La Comtesse aussi-tôt renvoya ses femmes, & dès que nous fûmes seuls, elle se jeta dans mes bras, elle paya de cent caresses mon heureux stratagème.

O vous ! à qui par fois il fut donné d'entrer au lit d'une maîtresse adorée, & d'y veiller toute une nuit pour elle, vous avez, si vous étiez vraiment dignes d'une faveur si grande, vous avez goûté plus d'une espece de ravissans plaisirs. Le vulgaire des amans ne connoît que l'heure de la jouissance ; les amans plus favorisés n'ignorent pas

l'heure qui la suit. C'est celle d'une intimité plus douce , des éloges mieux sentis , des protestations plus persuasives , des aveux enchanteurs , & des épanchemens tendres , & des larmes délicieuses , & de toutes les voluptés du cœur. C'est alors qu'avec un intérêt égal , le couple fortuné se rappelle sa première entrevue , ses premiers desirs ; c'est alors , que rarement sa pensée sur le présent qui le charme , il s'applaudit de tant de bonheur obtenu malgré tant d'obstacles ; c'est alors que , n'apercevant plus dans l'avenir qu'une longue suite de beaux jours , il s'abandonne avec une confiance entière aux rêveries de l'espérance.

Oui , dit-elle , j'ai formé le meilleur , le plus charmant des projets : nous pourrons vivre & mourir ensemble. Je ne ferai qu'une malle de mes hardes les plus nécessaires , j'emporterai mes bi-

joux seulement ; je ne veux pas que ce M. de Lignolle ait à se plaindre d'avoir souffert de nous le moindre tort. Nous sortirons de France , nous nous arrêterons où tu voudras , tout pays me sembleras beau , puisque tu seras avec moi. Mes diamans valent bien trente mille écus , nous les vendrons , nous achèterons dans une jolie campagne... non pas un château , ni même une maison . . . une cabane , Faublas ! une cabane petite & gentille. Qu'il y ait seulement de quoi loger une personne , car nous ne ferons qu'un. — Comme tu dis , ma charmante amie , nous ne ferons qu'un. — Il ne nous faut pas deux pièces pour coucher. Est-ce que nous ferons deux lits ? Faublas. — Oh non ! pas deux lits. — Par exemple , le jardin sera grand , nous le ferons cultiver . . . Tiens , nous marierons à quelque jolie paysanne un paysan bien pauvre , mais

qui l'aimera ; nous leur donnerons notre jardin , ils le cultiveront pour eux , & ils nous laisseront bien prendre ce qu'il faudra pour notre nourriture ; nous n'aurons pas besoin de grand-chose ; toi & moi ne mangeons que pour vivre. A propos , je ne compte point avoir de femme - de - chambre. Quelqu'un feroit là quand je voudrois te dire : je t'aime ; cela me gêneroit beaucoup. Quant à ma parure , ai-je donc besoin du secours de quelqu'un ? Ne verrai-je pas bien comment il faudra m'arranger pour te plaire ?—Ah ! de toutes les manieres tu me plairas. —Bon ! voilà donc qui est décidé : pas de femme - de - chambre . . . mais une cuisiniere . . . Est-ce que nous aurons une cuisiniere ? — Le moyen de faire autrement ? — Le moyen ? tu crois que je ne saurois pas préparer notre dîné ? . . . nos quatre repas ! car nous aurons toujours

faim... cela fera fitôt prêt ! du beurre , du lait , des œufs , des fruits , une volaille. J'ai appris la pâtisserie , je te ferai des brioches , des galettes & de tems-en-tems de bonnes petites crêmes... Oh , je te régalerai bien , tu verras ! est-ce que cela ne vous paroîtra pas meilleur , Monsieur , quand ce fera moi qui...—Meilleur ! cent fois meilleur ! —Ainsi , dit-elle en m'embrassant , nous ne ferons donc qu'un dans la cabane !... écoute , notre argent que tu auras placé nous rapportera plus de cent louis. Voilà-t-il pas que nous ferons immensément riches ! tu le vois : notre nourriture ne nous coûtera presque rien , & notre entretien se bornera à si peu de chose ! un taffetas léger pour l'été , & pour l'hiver une indienne propre ; c'est tout ce que je veux , moi. Il ne t'en faudra pas davantage non plus à toi , mon ami : tu n'as pas besoin de beaux

habits pour paroître charmant. Nous dépenferons donc à peine la moitié de notre revenu. Nous pourrons, du reste, obliger encore quelques pauvres gens... la moitié pour nous, c'est beaucoup! Cinquante louis pour les malheureux, ce n'est gueres! Nous verrons; nous aurons d'abord retranché tout le superflu, nous économiserons ensuite sur le nécessaire.—Adorable enfant!—Enfant! pas plus que vous... Il te plaît donc, mon projet? Faublas.—Il m'enchanté.—Que je suis heureuse d'avoir de l'invention! vous n'auriez pas trouvé cela, vous... Je ne t'ai pas encore tout dit. Reste l'article le plus important.—Voyons?—J'accoucherai, je nourrirai notre enfant.—Tu le nourriras, mon Eléonore?—Je le nourrirai & je lui apprendrai... à t'aimer de tout son cœur d'abord! fais tranquille... je lui apprendrai à broder, à jouer du piano...

—Et encore à faire de bonnes petites crèmes. Mon Eléonore : il ne sauroit avoir trop de talens... Eh bien, qu'est-ce donc ma chere amie ? Tu pleures ! — Sûrement je pleure ! vous riez quand je parle sérieusement ! quand je m'attendris, vous êtes gai ! — Cette gaieté-là, je t'affure qu'elle est dans mon cœur... Eléonore, & moi aussi je veux l'élever notre enfant : je lui apprendrai à lire... — Dans nos yeux tout l'amour que nous avons pour lui, interrompit-elle. — A écrire... — Tous les jours ! tous les jours il t'écrira dès le matin que sa mere t'aime mieux que la veille. — A danfer... — A danfer sur mes genoux, s'écria-t-elle en riant à son tour. — A faire des armes... — Ah ! pourquoi ? Dans cette campagne où nous ne ferons environnés que de bonnes gens qui nous voudront du bien, qu'a-t-il besoin de savoir tuer quelqu'un ? — Tu

— Tu as raison, mon Eléonore. Quand la mere lui aura montré comment on se rend cher à chacun, il sera comme sa mere défendu par l'amour de tout le monde. — Voilà mes desseins, Faublas, reprit-elle, j'étois sûre qu'ils auroient ton approbation. Nous allons donc passer ensemble le reste de notre vie ! nous allons sans obstacles nous adorer jusqu'à notre dernier soupir. Madame d'Armincour ne viendra plus me tourmenter de ses inutiles représentations. Ton pere ne pourra plus t'arracher à ma tendresse. — Mon pere, je l'abandonnerai ! — Eh ! pourquoi non ? j'abandonnerois bien ma tante. — Mon pere qui m'idolâtre ! — Ma tante ne me chérit pas moins. Au reste, s'ils ont en effet pour nous toute l'amitié qu'ils nous montrent, rien ne les empêchera de nous venir joindre. J'ai pensé que du

lieu de notre retraite nous pourrions leur mander nos résolutions invariables. S'ils arrivent, ce fera pour nous un surcroît de bonheur : nous leur ferons bâtir une cabane à côté de la nôtre. S'ils résistent à nos prières plusieurs fois renouvelées, ce seront eux qui nous auront abandonnés : nous oublierons au sein de l'amour nos ingrates familles, & mutuellement nous nous tiendrons lieu de l'univers entier. — J'abandonnerois mon pere & ma... ma sœur.

O ! Sophie, je ne te nommois pas, mais déjà mes larmes te vengeoient.

Ta sœur pourra venir aussi ; nous la marierons à quelque bon laboureur, à quelque honnête homme qui n'époufera pas son bien, mais sa personne, & qui la rendra plus heureuse... Pourquoi ce silence, Faublas ? pourquoi ces larmes ? — Mon amie, tu me vois

pénétré de reconnoissance. Tant de preuves de ton amour si tendre augmenteroient le mien, s'il pouvoit augmenter; mais en y réfléchissant davantage, je suis obligé de me l'avouer & de t'en avertir : il est impossible de l'exécuter ce projet... — Impossible ! la raison ? — Il y en a malheureusement plusieurs. — J'en connois une, ingrat ! votre amour pour Sophie ? — Je ne parle point de ma femme... Tu ne songes donc pas à la foule des malheureux que ta bienfaisance soutient, dont ta fortune est maintenant le patrimoine ? — Ma fortune leur restera-t-elle, quand je serai morte de désespoir ? — Tu ne songes pas à l'éclat que feroit ta fuite ? tous crieroient à la trahison, tous appelleroient tes sacrifices une folie, ta passion un dérèglement. Veux-tu laisser ta mémoire détestée dans ta famille & déshonorée dans ta patrie ? — Que

m'importe, puisque je ne suis pas tout-à-fait inexcusable ? que m'importent les vains jugemens d'un monde qui ne me connoît pas, & l'injuste haine de mes parens qui m'ont sacrifiée ? — Espères-tu que Madame d'Armincour consente jamais à suivre dans une terre étrangere, sa niece condamnée par la voix publique ? — Eh ! que m'importe encore ? que m'importe ma tante, quand il s'agit de mon amant ? Cruel ! voulez-vous donc me faire regretter le tems où je n'aimois que ma tante ? — Enfin, puisqu'il faut te le dire, considere que, tous deux enfans, sujets & mariés, nous ne pouvons ni l'un ni l'autre échapper à la triple autorité de nos familles, du prince & de la loi. Contre ces forces réunies, mon El onore, il n'y a pas sur la terre, pas un seul asyle pour deux amans. — Pas un asyle ! j'en trouverai, moi. Partons toujours,

déguifons-nous bien , changeons de nom , cachons-nous dans le plus misérable village , on ne viendra pas nous y chercher ; & si l'on y vient , nous aurons contre nos perfécuteurs une dernière reffource : nous nous tuerons. — Nous nous tuerons ! — Oui , vivre ensemble ou mourir ! & je veux que vous m'enleviez ! & vous m'enlèverez ! — Nous nous tuerons ! Eléonore ; & notre enfant ? — Notre enfant ? notre enfant ?... il a raison , s'écria-t-elle avec défefpoir : il a raison ! quel parti prendre ? — Un parti... cruel autant que néceffaire... mon amie , ma trop malheureufe amie... Te fouviens-tu de ce que ta tante... te propofoit l'autre jour ?... — Et vous auffi , Faublas ! vous me donnez cet horrible confeil ! c'est mon amant qui m'invite à me jeter dans les bras d'un homme ! — Eléonore , il ne me paroît pas moins

pénible qu'à toi ce sacrifice ! il est affreux... — Affreux ! plus affreux que la mort ! — Eléonore , & notre enfant ?

Suffoquée par ses sanglots , elle ne put me répondre. Il me parut que le moment étoit venu de lui détailler avec force la foule des raisons qui devoient la convaincre & la déterminer. Tout cela peut-être , me dit-elle enfin ; mais comment ferez-vous que Monsieur de Lignolle puisse jamais . . ? — Mon amie , tu ne lui as laissé qu'un instant pour cette épreuve ; peut-être qu'en lui donnant une nuit toute entière . . . — Une nuit toute entière ! Un siècle de tourmens . . . ! Et comme la première fois , il me faudra donc aller lui dire que je le veux ? — Gardons-nous-en bien. Tes fréquentes migraines , tes maux de cœur , & beaucoup d'autres indispositions doivent causer déjà quelques inquiétudes à

Monfieur de Lignolle. Si tu t'avisois de lui donner de pareils ordres après fix mois de filence , ton mari pourroit concevoir de terribles foupçons. Nous n'avons d'autre moyen que d'avertir un médecin difcret , adroit, complaisant ; un médecin qui vienne examiner ta prétendue maladie , & qui t'ordonne.... le mariage. — Où trouver l'homme dont vous me parlez ? — Partout. Nos docteurs font gens d'honneur , accoutumés à garder le fecret des familles , à maintenir dans les ménages la paix & — C'est-à-dire que j'irai confier à un étranger... — A un étranger... ! En effet , je n'en vois pas la néceffité... Un ami peut... Tiens , je me charge d'amener le médecin.... Tes pleurs recomencent ! mon Eléonore ? Ah ! comme le tien mon cœur eft déchiré... — Je vais m'immoler , dit-elle en fanglottant ; &

je lui deviendrai moins chère. Je ne serai plus sa femme, je serai seulement sa maîtresse.

Je parvins à calmer son inquiétude ; mais je fis de vains efforts pour la consoler du malheur qui la menaçoit. Elle pleura dans mes bras jusqu'à quatre heures du matin. Alors comme il falloit que je la quittasse, nous convinmes que dans la journée du sur-lendemain, je lui amenerois le médecin, & que la nuit d'après verroit le sacrifice douloureux s'accomplir.

Cependant tout préoccupé la veille du desir de la voir, j'avois, en songeant aux moyens de pénétrer jusques dans son appartement, oublié les moyens d'en sortir. Mon amie, j'y pense un peu tard : Comment vais-je faire pour rentrer chez moi ? — Hélas ! tu vas t'en aller, mon ami. — Oui, mais je n'ai que des habits de

femme. Une jeune - fille très - parée , courant les rues toute seule à quatre heures du matin , paroîtra bien suspecte. La garde m'arrêtera , & je ne me soucie pas du tout de retourner à Saint-Martin. — Bon ! n'est-ce que cela , répondit-elle ? Attends. Je vais me lever aussi , nous éveillerons *la Fleur* : sans faire du bruit , il mettra le cheval au cabriolet ; accompagnée de mon domestique , je te reconduirai moi-même jusqu'à ta porte : nous serons ensemble plus long-tems. Ce matin je dirai à Monsieur de Lignolle qu'il étoit indispensable que tu rentrasses à ton couvent , à la pointe du jour.

Ce qui fut dit , fut fait. *La Fleur* , qui nous paroissoit entièrement dévoué , mit beaucoup de zele à nous servir. Madame de Lignolle ne nous quitta qu'au moment où mon fidele

Jasmin accourut au signal convenu , m'ouvrir la porte de l'hôtel. J'allai me jeter dans mon lit ; dix heures sonnoient , quand Monsieur de Belcour me réveilla. Il me demanda si ma nuit avoit été bonne. — Parfaitement bonne , mon pere. — Et la migraine ? — la migraine... ! Ah ! la migraine... me cause encore quelques douleurs sourdes ; mais n'importe ? Puissé - je , au prix de plusieurs jours de souffrance , obtenir quelquefois des nuits pareilles à celle que je viens de passer !

Comme je parlois encore , mon bonheur amena chez moi Monsieur de Rosambert. Mon pere , qui n'avoit pas vu le Comte depuis son malheureux combat de *la porte Maillot* , le combla d'honnêtetés. Cependant le Baron finit par descendre chez lui. Resté seul avec moi , Rosambert recommença ses plaintes : C'étoit bien votre parole d'hon-

neur que vous m'aviez donnée , & pourtant quinze jours encore se sont écoulés. . . . — Vous le voyez , mon pere ne me quitte pas. Je pourrois aller chez vous , mais avec lui. — Cela me procureroit du moins le plaisir de vous voir. — Tenez , Rosambert , trêve de politesse , & convenez que la visite du Baron ne vous amuseroit pas autrement. Monsieur de Belcour est très-aimable ; mais il est mon pere. C'est la société des jeunes gens que vous aimez. — C'est celle que je préfere. . . . Chevalier , savez-vous une grande nouvelle ? Vous vous rappellerez peut-être certaine Comtesse très-obligeante , qui , la premiere fois que je vous conduisis au bal , s'empara de moi pour vous livrer à Madame de B* * *. — Sans doute , je me la rappelle , elle est assez jolie. — Ne me le dites pas. Personne ne le fait mieux

que moi. Cette Comtesse étoit depuis long-tems l'intime amie de la Marquise : on assure que ces deux femmes avoient un intérêt égal à se ménager ; elles sont brouillées néanmoins. Leur rupture fait grand bruit dans le monde, on en parle très-diversement. Un de ces jours, allant rendre à la Marquise de Rosambert (1) ma première visite, je trouvai chez elle l'aimable Comtesse qui me fit infiniment d'amitié ; il ne m'a pas été difficile de voir qu'elle vouloit se fortifier de mon alliance. — Ah! laissons cela... Rosambert, vous êtes arrivé bien à propos : j'allois vous écrire pour vous prier de me rendre un important service.

Je ne lui cachai de mes aventures avec Madame de Lignolle que celles

(1) Sa mere.

où Madame de B*** se trouvoit mêlée , je lui parlai beaucoup de la tante & de la niece , & me gardai bien de lui dire un seul mot de la cousine. Mes récits ainsi tronqués lui fournirent encore un inépuisable sujet de plaisanterie , & quand sa gaieté se fut enfin suffisamment exercée : déjà , me dit-il , je me sens assez fort pour aller visiter de jolies malades ; il est d'ailleurs impossible de refuser une aussi joyeuse commission , que celle dont Mademoiselle de Brumont m'honore. Demain elle me trouvera chez la Comtesse , prêt à répondre à sa confiance ; demain elle me rendra cette justice de convenir que le plus habile docteur n'eût pas pris de meilleures mesures que moi , pour assurer à l'impotent Monsieur de Lignolle les honneurs de la paternité.

Un moment après le départ de Ro-

sambert , la Baronne vint nous voir. Je fus d'abord surpris de l'entendre ainsi parler à Monsieur de Belcour. Monsieur de Lignolle n'a point épousé sa femme , c'est un fait que personne n'ignore. Cependant sa femme est enceinte , vous le savez , Monsieur le Baron ; car cet aveu dont elle vous a tout - à - coup étonné , elle en eût incessamment , avec la même franchise , réjoui son mari , si Madame d'Armincour ne s'y fût opposée. Il est maintenant question de sauver l'étourdie qu'on doit plaindre. Il n'y a pour cela qu'un moyen , c'est de faire en sorte que l'indigne époux consume son mariage ; ce qui n'est pas une chose facile. Mais quelque chose de plus difficile peut-être ; c'est de déterminer Madame de Lignolle à le souffrir. Je ne vois dans le monde entier , que le pere de son enfant , qui

puisse amener la malheureuse mere à cette résolution , pour laquelle , quiconque connoitra l'amant & le mari , sentira qu'il faut du courage. Un médecin doit être averti qui rendra l'arrêt conjugal , le mari se l'entendra prononcer , la tante en pressera l'exécution. Tout est prêt pour demain ; tout va manquer , si Mademoiselle de Brumont ne vient pas. Permettez donc , Monsieur le Baron , que dès le matin je vienne prendre ici votre fils déguisé , pour le conduire chez Madame de Lignolle. Mademoiselle de Brumont y passera la journée , je vous la ramenerai le soir. Le lendemain cependant il faudra qu'elle y retourne encore un moment. La petite femme désolée aura besoin qu'un regard de son amie la console. Le lendemain , votre fils , je vous en donne ma parole , reviendra dîner avec vous.

Monfieur de Belcour , plongé dans de férieufes réflexions , garda quelque tems le filence : Madame , dit-il enfin , me promettez-vous de ne pas quitter ce jeune homme un instant ? Elle le promet , il m'adreffa la parole : Mettez deux fois encore les habits de Mademoifelle de Brumont ; mais fongez qu'il vous faudra les quitter enfuite pour ne les reprendre jamais.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que Madame de Fonrofe avoit pris congé de nous , lorsqu'il vint à Monfieur de Belcour une lettre de la petite poſte. A fa lecture , le Baron prit un air fombre , il donna même quelques ſignes d'impatience , & s'écria pluſieurs fois : En effet... cela paroît très-vraiſemblable... — Une nouvelle fâcheuſe ! mon pere. — Fâcheuſe ! oui , mon fils. — Il n'eſt pas queſtion de Sophie ? — De Sophie... ! Point du

tout. — Ni de ma sœur! — ni de votre sœur... Adieu, Monsieur... Monsieur, dormez bien cette nuit, quoique la dernière ait été bonne... Monsieur! reprenez demain votre déguisement perfide; & même après demain matin: je l'ai permis... mais que ce soit pour la dernière fois... pour la dernière fois, comprenez-moi bien.

Le lendemain avant midi, la Baronne & moi nous étions chez Madame de Lignolle: mon Médecin ne se fit pas long-tems attendre. Personne n'eût reconnu, dans son nouveau costume, l'ami du chevalier de Faublas. Ce n'étoit plus cet élégant jeune homme, étourdi, fémillant, plein de feu, de graces & d'amabilité. C'étoit pourtant un joli docteur, galant, mielleux, presque léger, presque charmant, comme ils le font tous. Il alla droit à mon Eléonore.

Voilà la malade, il n'y a pas besoin de me la montrer ! ce que c'est que cette maladie pourtant ! où va-t-elle se nicher ? sur une figure & dans des yeux comme ça ! je vous demande si ce n'est pas une folie ? il faut bien connoître la malicieuse pour l'aller chercher-là. Mais patience ! nous la ferons déguerpir... Monsieur le Comte connoît la piece nouvelle ? Elle ne vaut rien... je ne l'ai pas vue, je n'ai pas un moment de répit ! la foule des malades se jette sur moi ! au reste, c'est assez naturel, on est las de se faire enterrer par d'autres... Belle dame, voyons le pouls... Ah, la jolie main ! la charmante main ! il la baïsa. Que faites vous ? lui dit la Comtesse en riant. — Oui, répondit-il, je fais bien que les autres le tâtent, moi je l'écoute ; à travers cette peau si fine je pourrois même l'appercevoir.

La Marquise D'ARMINCOUR.

Il est gai le Docteur!... (*bas à Faublas*) recevez mes remerciemens : c'est vous sans doute qui déterminez ma niece à prendre le seul parti qui la puisse sauver. Ajoutez à ce bienfait celui de ne la jamais revoir ; je dirai , malgré vos torts , que vous êtes un honnête homme.

R O S A M B E R T.

Il court un bruit de guerre. L'Empereur a des projets de conquêtes. Si j'étois à la place du Grand-Seigneur, je rassemblerois cinq cens mille hommes , je passerois le Danube... Il est agité, belle Dame.

LA COMTESSE (*en riant.*)

Qui le Grand-Seigneur ? ou le Danube ?

R O S A M B E R T.

Bien ! bien ! nous vous guérirons , vous aimez à rire... votre poulx, ma

belle Dame ; il y a je ne fais quoi qui le fait aller trop vite... & j'irois assiéger Vienne... Madame se plaint de maux de cœur , je crois ?

L A C O M T E S S E .

Vous vous trompez , Docteur ; j'en ai , mais je ne m'en plains pas.

R O S A M B E R T .

Cependant il faut prendre garde ! on ne badine point avec le cœur ! c'est la partie noble... vous sentez bien que si je l'assiégeois , ce ne seroit pas pour ne le pas prendre ; & quand je l'aurois pris , j'enfilerois tout droit la grande route de Saint-Pétersbourg pour aller faire une visite à cette ambitieuse Impératrice... A-t-elle un bon sommeil ?

Mlle. D E B R U M O N T .

Docteur , les ambitieux ne dorment gueres.

R O S A M B E R T .

Oh , c'est de Madame que je parle.

LA COMTESSE (*riant toujours.*)

Moi, c'est autre chose ; depuis quelque tems je dors mal...

(*Elle prit un air sérieux & tendre , puis me lançant un regard prompt , mais significatif , elle ajouta :*)

Je n'ai pourtant jamais eu qu'une ambition : celle de me passer des ordonnances du médecin.

R O S A M B E R T .

Vraiment , belle Dame , je conviens que le meilleur seroit de pouvoir s'en passer ; mais il faut céder à la nécessité quand elle presse... à la fin de la campagne je reviendrois me délasser dans mon férail... mais je voudrois avoir des Françoises dans mon férail ! & vous Monsieur le Comte ?

M. D E L I G N O L L E .

Moi aussi

R O S A M B E R T .

Ah, c'est qu'il en faut convenir, il

n'y a rien de si aimable que les Françaises ! j'en vois ici plusieurs qui sont charmantes, & pour votre part, Monsieur, vous en possédez une qui seule en vaut mille ; mais jugez quelles délices ce seroit si vous en aviez encore deux ou trois cents comme celle-là, sans compter beaucoup d'autres que vous feriez venir d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de Golconde, de Cachemire, de l'Afrique, de l'Amérique & de toutes les parties du monde enfin,

LA BARONNE (*en riant.*)

Doucement ! Docteur. Quel sultan vous feriez !

LA COMTESSE (*à son mari.*)

Je crois que tant de monde ne vous donneroit que de l'embarras.

R O S A M B E R T.

(*à la Comtesse.*) Oui ! un petit mouvement d'humeur jalouse ! n'all z pas vous fâcher contre moi. Ce n'est pas

férieusement que je conseille à Monsieur le Comte... (à *M. de Lignolle*)
Lui donne-zvous beaucoup d'exercice?

M. D E L I G N O L L E.

De l'exercice ? Elle en prend trop, elle se tue.

R O S A M B E R T.

Les jeunes femmes aiment cela, & elles ont raison. Il est rare qu'elles s'en trouvent mal.... Madame a de l'appétit ?

L A C O M T E S S E.

J'en avois, je le perds.

R O S A M B E R T.

Vous le perdez.... vous ne dormez pas.... Belle Dame, votre ame est affectée de quelque peine secrete ?

M. D E L I G N O L L E.

Docteur, vous vous connoissez aux affections de l'ame ?

R O S A M B E R T.

Mieux que personne.

M. D E L I G N O L L E.

Mieux ! c'est bientôt dit. Mais voyons, souffrez que je mette votre profond savoir à l'épreuve : Mon ame , à moi , est-elle dans son assiette ordinaire ?

R O S A M B E R T.

Votre ame ? Croyez-vous que je ne vois pas bien qu'il y a dans ce moment-ci quelque chose qui la gêne ?

M. D E L I G N O L L E.

Eh quoi ?

R O S A M B E R T (*avec humeur*)

Vous me poussez ! je vais tout dire : ce qui met votre ame à la gêne , c'est d'abord l'état de Madame , parce que si la maladie devenoit sérieuse , & que votre épouse en mourût , vous seriez obligé de rendre la dot.

M.

M. DE LIGNOLLE (*avec hauteur.*)

Mon sieur le Docteur, vous me manquez !

ROSAMBERT (*avec vivacité.*)

C'est votre faute, Monsieur le Comte. Pourquoi ne traitez-vous pas les savans avec la considération & les ménagemens qu'ils méritent... ? Ce qui tourmente encore votre ame, c'est la composition de quelque ouvrage d'esprit, qui ne va pas aussi-bien que vous le voudriez. Car, moi, je ne m'arrête pas à votre habit qui me dit que vous êtes homme d'épée. C'est votre ame que je regarde ; elle est peinte.... dans votre maintien.... dans vos yeux. J'y vois que vous cultivez les lettres avec succès.

M. DE LIGNOLLE (*avec joie.*)

Vous voyez très-bien, vous êtes un fort habile homme... Il est vrai

que je suis maintenant très-tourmenté d'une charade....

R O S A M B E R T.

Quoi ! j'aurois le bonheur de parler à ce Monsieur de Lignolle qui remplit les papiers publics de ses quatrains, qui alimente le *Mercur* de ces petits chefs-d'œuvres ? ...

M. DE LIGNOLLE (*transporté.*)

Chef-d'œuvres ? Vous êtes trop bon... Au reste je suis le Monsieur de Lignolle dont vous parlez.

R O S A M B E R T.

Oh ! Monsieur, pardonnez-moi le peu de respect....

M. DE LIGNOLLE.

Vous vous moquez ! pardonnez vous-même. Car j'avoue qu'en effet il est difficile de pousser plus loin la science de l'ame....

R O S A M B E R T.

J'ai entendu dire que Madame la

Comtesse se mêloit aussi de charades.

L A C O M T E S S E .

Oui , j'en ai fait une.

R O S A M B E R T .

Très - bien , belle Dame ; & continuez , cela vous dissipera. N'allez pas vous inquiéter de votre maladie ; votre maladie ne fera rien. Il y a seulement dans tout cela un peu de plénitude...
Oui , il y a de la plénitude. Mais d'où vient ?

Il mit sa tête dans ses mains , & parut long-tems réfléchir ; puis il regarda la Comtesse avec la plus grande attention. D'honneur , s'écria-t-il ensuite , je n'y conçois plus rien ! Car enfin c'est une maladie de fille ! & pourtant cette jolie personne est Madame la Comtesse (à M. de Lignolle , très - bas , mais très - distinctement ; de manière que nous ne perdimes pas un mot. Dites-moi : Vous négligez

donc beaucoup votre charmante femme ? Nous ne pûmes entendre la réponse du mari ; mais Rosambert reprit : Il faut bien que cela soit ; car il y a plénitude , engorgement , pléthore complete ; & si vous n'y mettez ordre , la jaunisse infailliblement viendra ; & après la jaunisse... ma foi ! vous rendriez la dot , prenez-y garde.

M. DE LIGNOLLE (*d'une voix altérée.*)

Je vous assure que ce n'est pas la dot . . .

ROSAMBERT (*à Madame de Lignolle.*)

Combien y a-t-il donc que vous êtes mariée ?

L A C O M T E S S E .

Bientôt huit mois , Docteur.

R O S A M B E R T .

Huit mois ! Mais vous devriez être sur le point d'accoucher . . . Monsieur le Comte , vite un enfant à Madame.

Un enfant, dès ce soir ! ou je ne ré-
ponds plus des événemens.

M. D E L I G N O L L E.

Docteur, observez . . .

LA MARQUISE D'ARMINCOURT (*du-
rement.*)

Point d'observations. Un enfant !

LA BARONNE (*d'un ton caressant.*)

Un enfant à cette petite. Qu'est-ce
que cela vous coûte ?

M. D E L I G N O L L E.

Mais . . .

ROSAMBERT (*d'un ton amical.*)

Ah ! pas de mais. Un enfant !

LA MARQUISE D'ARMINCOUR
(*en pleurant.*)

Hélas ! Monsieur le Docteur, vous
lui ordonnez peut-être l'impossible.

ROSAMBERT (*en montrant la Comtesse.*)

Comment ? l'impossible ! Est-ce que
Madame ne le voudroit pas ?

LA COMTESSE (*les larmes aux yeux.*)

Je je

Mlle. DE BRUMONT (*se jettant aux genoux de Madame de Lignolle.*)

(*Très-bas.*) Eléonore, songe à moi, songe à notre enfant (*haut.*) Madame la Comtesse, si vous payez de quelque retour le tendre attachement de votre tante, & celui de vos amis & le mien, dites que vous le voulez.

La Comtesse leva les yeux au Ciel, puis les ramena sur moi, puis laissant tomber sa main dans la mienne, elle fit entendre avec un profond soupir le fatal : Je le veux.

ROSAMBERT (*à M. de Lignolle.*)

Elle le veut, qu'avez-vous à dire ?

Mme. D'ARMINCOUR (*avec des sanglots.*)

Qu'il ne le peut pas, le traître !

R O S A M B E R T.

Qu'il ne le peut pas ! voilà ce qu'on ne me fera jamais entendre. La répugnance n'est pas probable. Cette femme est charmante ! . . . Ce n'est pas non plus foiblesse physique , vous êtes tout jeune encore. Quel âge à-peu-près ? Soixante ans.

M. DE LIGNOLLE (*un peu fâché.*)

Guere plus de cinquante !, Monsieur.

R O S A M B E R T.

Vous voyez bien ! mais en eussiez-vous le double , voilà des appas capables de ressusciter un centenaire.

L A B A R O N N E.

Oui , Docteur ; mais permettez une citation :

On dis qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits , d'ailleurs très-estimables,

Ont fort peu de talent pour former leurs semblables

P I R O N , *Métromanie.*

R O S A M B E R T.

Messieurs les gens d'esprit , soit. Mais un homme de génie ! un homme comme Monsieur , est en tout point supérieur aux autres hommes . . . Attendez cependant , il est très - possible que nous ayons tous raison , & je vais vous le démontrer : les gens qui composent , forcent , par de perpétuelles méditations , le sang & les humeurs à se porter continuellement vers la tête. C'est donc au cerveau , que tous les esprits affluent. Malheureusement le cerveau sans cesse exercé , ne se fortifie qu'aux dépens des autres parties qui languissent. Tenez , par exemple : Le bras gauche dont vous vous servez bien moins que du bras droit , n'est-il pas aussi le plus foible , & de beaucoup ? Eh bien ! voilà précisément ce que c'est. La tête d'un homme de lettres est son bras droit ,

chez lui tout le reste est gauche. C'est tant mieux pour la gloire ; mais c'est tant pis pour l'amour.

Mme. D' A R M I N C O U R.

Je me soucie bien de la gloire , moi , ai-je marié ma Niece pour qu'on lui fît de la gloire ?

R O S A M B E R T.

Vraiment ! voilà ce que disent toutes les Dames ; mais consolez - vous , il y a du remede à cela. Moi qui vous parle , j'ai fait , en pareil cas , une cure miraculeuse. C'étoit pour une académie de Province. Oui , toute une académie étoit attaquée du mal dont Monsieur paroît considérablement affligé. On ne voyoit dans cette petite ville que des visages de femme allongés & jaunes. Les épouses de Province , qui n'entendent point raillerie sur l'article , ne mouroient pas sans se plaindre. Elles crioient contre la litté-

rature ; elles crioient ! C'étoit un tapage d'enfer. Leur bonne étoile voulut que je passasse dans le pays : on me reconnut , je fus appelé. Je vis d'abord qu'en rétablissant l'équilibre des humeurs & le cours du sang , chaque chose reviendrait d'elle-même à son état naturel. Je fis pour mes littérateurs qui vouloient bien redevenir des hommes , une potion excellente , merveilleuse ; une potion ! ... une potion enfin ! Le succès fut prodigieux. Dès le lendemain , chacune des crieuses avoit le teint sensiblement nettoyé. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette aventure , c'est qu'à neuf mois de-là , le même jour , presque à la même heure , toutes mes académiciennes accouchèrent chacune d'un garçon bien fort , bien constitué : d'un garçon , voyez-vous ! parce que les peres y avoient mis une ardeur.

Incroyable.... Ce qui me fait rire, c'est une plaisante circonstance que je me rappelle. Imaginez que ce jour d'accouchement pour lequel ces Dames sembloient s'être donné le mot, étoit justement un jour d'assemblée. Chaque mari perdit son jetton. Ce fut un grand sujet de chagrin pour les chefs de la littérature ; ce fut un grand sujet d'amusement pour toute la ville. Monsieur le Comte, je vais rentrer chez moi, afin de vous composer une potion pareille. Seulement j'estime qu'ayant plus de génie que ces Messieurs, vous devez être plus malade qu'ils ne l'étoient ; en conséquence je doublerai les doses. Ce soir je vous enverrai le paternel breuvage, avalez-le moi d'un trait, & je vous réponds que cette nuit Madame en aura des nouvelles. Demain matin, Mademoiselle de Brumont & moi, nous viendront admirer

l'effet du remede. Il ajouta d'un ton plus bas : n'y manquez pas au moins , cela presse. Ce seroit vraiment dommage d'enterrer cette jeune femme. . . & de rendre sa dot. Je vous quitte , tout Paris m'attend. Bon jour , Monsieur ; votre serviteur , Mesdames.

Son départ me soulagea d'un pesant fardeau ; car je voyois le Docteur de plus en plus s'animer , & je tremblois qu'il n'eût déjà trop loin poussé la plaisanterie. L'air satisfait de Monsieur de Lignolle & son ton plein de confiance me rassurerent. Sans être ému des pressans reproches de Madame d'Armincour , il lui fit cette orgueilleuse réponse : Est-ce ma faute , si l'amour & la gloire ne s'accordent point ? N'avez-vous pas entendu le Docteur ? C'est un fort habile homme , je vous le certifie ; & puisqu'il se charge de rétablir

rétablir l'équilibre, vous verrez ce soir, vous verrez ! Il s'en alla très-content de lui.

Dès qu'il fut parti, la Baronne, qui n'en pouvoit plus, éclata de rire. Où donc avez-vous déterré ce médecin vraiment aimable, me demanda-t-elle ? En effet, interrompit la Comtesse qui rioit & pleuroit en même tems : il est bien amusant, votre ami. Bien amusant ! Il a trouvé le moyen d'égayer l'un des plus pénibles momens de ma vie ; — & ce qu'il dit, est plein de raison, s'écria Madame d'Armincour, plein de sens ! Comment s'appelle ce charmant garçon ? — Rosambert. — Le Comte de Rosambert ! dit la Baronne. Le malheureux amant de Madame de B*** ! J'ai entendu parler de lui très-avantageusement. Il me paroît digne de sa réputation. — Le Comte de Rosambert ! répéta la Marquise ; mais c'est

bien ce nom-là.... c'est bien celui dont on m'a parlé pour.... Il est votre intime ami ? — Oui, Madame. — J'en suis fort aise : ce jeune homme porte sa recommandation sur sa figure ; il ne m'a pas l'air d'être un Monsieur de Lignolle.

Madame d'Armincour ne tarda point à me demander poliment si je ne m'en allois pas. La Comtesse aussi-tôt déclara qu'elle prétendoit que je restasse avec elle toute la journée ; elle protesta même que je ne la quitterois qu'au moment fatal ; & que si elle étoit contrainte à me renvoyer plutôt, Monsieur de Lignolle n'entreroit pas dans son appartement. Encore une imprudence ! s'écria la Marquise ; Madame, je vous répète qu'il est tems que tout cela finisse. On commence à causer dans le monde. Il faut que des bruits très-fâcheux s'y soient répandus sur votre

compte , puisque plusieurs fois , depuis quelques jours , on s'est permis de faire , même devant moi , beaucoup de mauvaises plaisanteries sur une Mademoiselle de Brumont pour laquelle vous aviez , disoit-on , l'amitié la plus vive : & comment votre secret , un secret de cette nature , confié depuis trop long - tems à tant de personnes , pourroit-il être bien gardé ? Ma niece , je vous en supplie , conduisez - vous désormais par mes conseils. Si ce n'est pas pour l'amour de moi , que ce soit pour l'amour de vous. Ma niece , ne vous perdez pas , ne vous obstinez point à garder aujourd'hui. . . . — Ma tante , je veux qu'elle reste jusqu'au soir , & que demain de bonne heure , elle vienne essayer de me consoler. . . . — Vous voulez qu'elle reste ? Il y faut bien consentir. Vous permettrez du moins que je ne vous

quitte pas ? — Hélas ! vous pourriez nous quitter sans aucun risque ; vous le pourriez aujourd'hui comme demain..... Le même jour, je vous le jure , ne verra pas un partage odieux.

Mon Eléonore , quoiqu'en effet la Marquise ne nous quittât point , trouva le moment de me dire : ma tante ne fait pas que tu as dernièrement passé la nuit ici , j'ai prié Monsieur de Lignolle de le lui laisser ignorer ; je l'en ai prié , sous prétexte que Madame d'Armincour , naturellement causeuse , le dirait peut-être à quelqu'un qui , par hasard , pourroit le rapporter à ton pere & te donner beaucoup de chagrin. Ainsi tu vois , mon bon ami , que nous pourrons avoir encore plus d'une nuit fortunée.... Mais ce ne sera ni demain , ni même.... Oh ! je ne pourrais pas ainsi passer tout-d'un-coup

des bras d'un homme aux bras de mon amant.

La journée qui fut triste , nous parut néanmoins trop courte. On ne manqua pas d'apporter la potion fatale. Le Comte s'en empara d'abord avec avidité ; mais nous le vîmes , dès qu'il l'eut goûtée , faire une terrible grimace. Il finit même par remettre sur la cheminée le vase heureusement à-peu-près vide , & Madame d'Armincour ne put jamais le décider à boire la petite quantité de liquide qu'il venoit de laisser.

Le moment cruel arriva. La Comtesse se mit au lit , quand minuit fut sonné. Je la vis mouiller son traversin de ses larmes , je la vis baiser furtivement la place où ma tête avoit reposé la surveille. Ma chere Eléonore ! quel adieu sa voix me fit entendre , & de quel regard elle l'accompagna !

mon ame en fut déchirée. Cette accent plaintif & ce douloureux coup - d'œil sembloient également me reprocher l'horrible sacrifice qui devoit bientôt s'accomplir. Ma chere Eléonore ! elle étoit pâle & tremblante comme un criminel condamné. Est-ce bien là cependant , est - ce là cette femme qui , six mois auparavant , disoit à son mari d'un ton si décidé : je le veux. Amour , ô tout-puissant amour , quel empire exercez - vous donc sur nos esprits & dans nos cœurs ?

Je rentrai chez moi désespéré. Monsieur de Belcour fit de vains efforts pour dissimuler l'intérêt qu'il prenoit à mes nouveaux chagrins. Quelle nuit je passai ! Pardonnez pourtant , ma Sophie , pardonnez : Ce ne fut pas tout-à fait vous qui cette fois causâtes ma cruelle insomnie ; mais du moins vous sîtes encore , autant que votre infortunée

rivale, exciter mes vifs regrets & ma tendre commifération; mais du moins vous fûtes à mon lever l'objet de ma premiere follicitude.

Mon pere, vous m'aviez dit que dans quinze jours, nous irions chercher ma femme; plus de quinze jours fe font écoulés... — J'ai, me répondit-il avec affez d'embarras, j'ai des affaires indifpenfables à terminer d'abord... Je ne crois pas que maintenant cela puiſſe être long... Prends patience encore quelques jours.... Seulement quelques jours. — Adieu, mon pere. — Où donc allez-vous de fi bonne heure? — M'habiller pour me rendre chez la Baronne, & de-là chez la Comteſſe... Vous me l'avez permis... Je reviendrai sûrement dîner avec vous, mon pere.

.. Nous n'allâmes point chercher Roſambert: il nous avoit donné fon heu-

re ; & nous fûmes chacun de notre côté si exacts , qu'en arrivant à l'hôtel de Monsieur de Lignolle , nous vîmes dans la cour la voiture du médecin. C'étoit un carrosse de louage assez bien choisi pour la circonstance : de grands marche-pieds à la françoise , une caisse étroite & longue , une es- pece de vis-à-vis gothique ; la demi- fortune d'un Docteur. Nous rencon- trâmes Kosambert qui montoit grave- ment l'escalier. Madame d'Armincour vint , les larmes aux yeux , nous ou- vrir la chambre à coucher de sa niece. Sa niece au contraire se précipita dans mes bras , avec tous les signes de la plus grande satisfaction. Surpris , je lui demandai fort séchement ce qui pouvoit lui causer de si joyeux trans- ports. Félicite-moi , s'écria-t-elle. Ap- plaudis-toi ! ce Monsieur de Lignolle... Il n'est toujours pas changé... il n'est

toujours pas Monsieur de Lignolle... & moi, je ne suis toujours pas sa femme.... Ton Eléonore n'est qu'à toi.

A l'instant même, Monsieur de Lignolle, qui avoit sans doute entendu le médecin arriver, entra; & sans montrer aucune espèce de confusion, il adressa la parole à Rosambert : Docteur, l'équilibre n'est pas rétabli, que dites-vous de cela? — Ce que je dis! que ce n'est pas la faute de mon remède, que vous êtes un homme de génie comme on n'en voit gueres. — Heureusement! s'écria la tante. — Un homme de génie, incurable! poursuivit Rosambert. Un homme de génie, dont la tête sera toujours étonnante, mais qui du reste demeurera impotent toute sa vie. — Peut-être aurois-je bien fait de ne pas laisser cela? reprit le Comte, en montrant la fiole. — Certainement, vous auriez

bien fait ; mais n'importe. Ce que vous avez bu , Monsieur , auroit pu suffire à quatre littérateurs ordinaires , & je ne fais pas amuser mes malades : puisque cela ne vous a rien fait , vous n'en reviendrez point. Jamais vous n'en reviendrez ; jamais. — Quoi ! vous pensez que le cours...

Le Comte fut interrompu par la brusque arrivée de son frere , le Vicomte de Lignolle , Capitaine de vaisseau. L'impatient marin se précipita dans l'appartement de sa belle-sœur , sans attendre qu'on l'eût annoncé. C'étoit un homme de cinq pieds dix pouces , gros & fort à proportion , une espece d'Hercule ; au reste , des cheveux noirs , de grandes moustaches , une longue épée ; l'air du monde le plus farouche , tous les gestes d'un grenadier , tout le maintien d'un coupe-jarret.

L E C A P I T A I N E.

Bon jour , mon frere ; bon jour ,
tout le monde.

M. D E L I G N O L L E (*d'un ton préoccupé.*)

Bon jour , mon ami , (*à Rosambert*) vous pensez que le cours du sang & des humeurs est invinciblement déterminé . . . ?

L E C A P I T A I N E.

Qui est malade ici ?

R O S A M B E R T.

Madame votre belle-sœur !

L E C A P I T A I N E.

Elle est malade , cette femme ! C'est peut-être tant pis ; c'est peut-être tant mieux. Corbleu ! nous verrons.

L A B A R O N N E (*tout bas à Mademoiselle de Brumont qui vient de lancer au Vicomte un coup-d'œil menaçant.*)

Je crois vous avoir quelquefois parlé

de cet énorme personnage. Sa venue ici ne me paroît pas d'un bon augure. De la patience sur-tout & de la modération.

R O S A M B E R T.

Monfieur votre frere auffi n'est pas tout-à-fait comme il devroit être.

L E C A P I T A I N E.

Qu'as-tu donc ?

M. D E L I G N O L L E.

J'ai... que je n'ai pas d'équilibre.

L E C A P I T A I N E.

Corbleu ! tu veux rire , je crois ? Je te vois bien planté sur tes deux jambes , & tu te tiens auffi droit que moi !

R O S A M B E R T.

Il n'est pas question d'un pareil équilibre. C'est l'équilibre de tout le monde , celui - là. Ce qui manque à Monfieur , c'est la juſte proportion des affections du corps....

M.

M. DE LIGNOLLE.

Et des affections de l'ame : voilà.

LE CAPITAINE.

Oh ! les affections de l'ame ! J'étois bien étonné que tu ne m'en eusses pas déjà étourdi.... (à *Rosambert.*) Ecoutez-donc , mon cher Monsieur : c'est peut-être beau ce que vous me dites ; mais que cinq cents diables m'emportent , si j'y comprends un mot !

R O S A M B E R T.

Cela est clair pourtant ; je vais au reste vous l'expliquer encore : le corps de la femme est malade , parce que l'esprit du mari se porte trop bien. J'ai ordonné , pour la santé de Madame , qu'elle fît un enfant....

LE CAPITAINE.

Qu'elle fît un enfant ? A propos , mon frere , fais-tu bien qu'on dit que ta femme n'a pas besoin de toi pour cela ?

Mlle. D E B R U M O N T.

Voilà un à-propos d'une impertinence. . . . Savez-vous bien, vous, Capitaine, que si tous les officiers de marine vous ressembloient, ce seroit de fort vilains Messieurs ?

L E C A P I T A I N E.

Ma petite Demoiselle, auriez-vous un frere, par hasard ?

Mlle. D E B R U M O N T.

Eh bien ! si j'en avois un ?

L E C A P I T A I N E.

Quand vous en auriez trente ! je les prierois les uns après les autres de venir derriere le Couvent des Chartreux. . . .

Mlle. D E B R U M O N T.

Capitaine, je crois, malgré vos airs terribles, que le premier qui s'y rendroit, pourroit épargner le voyage à tous les autres.

LE CAPITAINE (*avec mépris.*)

Vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme.

Le ton, dont il prononça ces paroles, me rassura pleinement sur le sens très-équivoque de ses questions précédentes. J'allois répliquer avec chaleur, quand la Baronne, qui ne cessoit de veiller sur moi, me dit tout bas : Pour Dieu ! modérez-vous ! Songez qu'il y va du salut de votre Eléonore. Cependant Madame de Lignolle, avec la vivacité qu'on lui connoît, venoit de signifier à son insolent beau-frere que s'il continuoit à lui manquer ainsi de respect, elle le feroit tout-à-l'heure mettre à sa porte. Ne faites pas attention à ce qu'il dit, s'écria le Comte ; c'est une tête chaude.

ROSAMBERT (*au Capitaine.*)

Monsieur, quiconque vous a tenu l'impertinent propos que vous venez de

rendre, en a menti. Je suis fait pour m'y connoître; & tout-à-l'heure, si on l'exige, je vais signer que Madame la Comtesse a, tout au contraire, grand besoin de son mari pour cela. Malheureusement, Monsieur le Comte n'a pas du tout besoin de sa femme, lui! Pas du tout. Il est constitué de maniere que dans tout son individu l'esprit l'emporte de beaucoup sur la matiere.

L E C A P I T A I N E.

Oui! il n'est pas trop bête, mon frere; il compose des....

R O S A M B E R T.

Fort bien! mais ce n'est pas avec de l'esprit, qu'on peut faire un enfant à sa femme. J'aurois donc voulu, dans ce sujet-ci, forcer l'esprit à suspendre un peu ses opérations, pour qu'il n'empêchât plus le corps de faire quelquefois les siennes. J'aurois voulu rétablir l'équilibre.

M. DE LIGNOLLE (*au Capitaine, en riant.*)

Il n'y a point réussi. Tiens ! toi qui te mêles de chymie, regarde un peu ceci : j'en ai bu tout ce qui manque dans la fiole.

LE CAPITAINE (*après avoir remué le vase, & mis sur sa langue une goutte du liquide.*)

Corbleu ! quel est l'âne fieffé, qui t'a composé ce breuvage de cheval ?

M. DE LIGNOLLE.

Ce n'est pas un âne, c'est le Docteur.

ROSAMBERT (*en saluant le Capitaine.*)

C'est le Docteur.... Monsieur le Censeur ! La preuve que ma potion n'étoit pas trop forte, c'est qu'elle n'a rien fait.

LE CAPITAINE.

Corbleu ! une décoction de mou-

ches cantharides ! l'aphrosydiaque le plus puissant ! & à une dose. . . . Si j'en prenois la vingt-cinquième partie, je ferois pendant vingt-cinq nuits, comme un enragé. Il y avoit de quoi mettre en fureur tout mon équipage.
 Mme. D'ARMINCOUR (*en pleurant.*)

Cela n'a pourtant rien fait.

LE CAPITAINE.

Rien fait. . . ! Corbleu ! mon pauvre frere , il faut que tu aies de la glace dans le cœur , dans les entrailles & par-tout. Corbleu (1) ! de quel limon notre chere mere t'a-t-elle donc pêtrie ? Ce n'est pas le même sang qui coule dans nos veines , au moins ! ce n'est pas le même sang. Il est vrai

(1) On met toujours, *corbleu*, parce qu'on ne peut pas rapporter ici tous les autres juremens plus énergiques dont le Capitaine usoit familièrement.

que je suis le cadet , & de plus d'une année , sans compliment ; mais de tout tems il faut en convenir . . .

M. DE LIGNOLLE (*en se frottant les mains.*)

C'est pourtant mon génie qui est cause de cela.

L E C A P I T A I N E .

Corbleu ! quel chien de génie ! Je suis fort aise que tu l'aies pris pour toi tout entier. Car , à ce compte - là , tu en as eu , dès ta première jeunesse , du génie. De tous tems , c'est ce que je voulois dire tout-à-l'heure ; de tout tems , mon cher frere aîné s'est montré , du côté du beau sexe , un fort petit Monsieur.

Mme. D'ARMINCOUR (*au Capitaine, toujours en pleurant ; mais avec colere.*)

Puisque vous saviez cela , pourquoi

donc avez-vous souffert qu'il prît une femme ?

LE CAPITAINE.

Eh ! pourquoi l'aurois - je empêché de faire un mariage avantageux ?

Mme. D'ARMINCOUR (*en fureur.*)

L'affreux calcul... ! (*au Comte de Lignolle*) Maudit bel - esprit , je voudrais maintenant que ta femme te fît cocu autant de fois qu'elle a de cheveux sur la tête.

LE CAPITAINE.

Vraiment ! on dit que l'idée lui en a pris ; mais je la lui ferai bien passer , moi. Je suis revenu dans ce pays - ci tout exprès.

Mme. D'ARMINCOUR (*au Capitaine.*)

Et toi , Monsieur le fier-à-bras , je voudrais que quelqu'un (*en jettant un regard sur Mlle. de Brumont ,*) de ma connoissance , te donnât autant de

coups d'épée , que ma niece a de cent mille livres de rente.

LE CAPITAINE (*du ton de la menace & en ricanant.*)

Ce quelqu'un de votre connoissance, dites-moi son nom, bonne femme ?

MADAME D'ARMINCOUR.

Bonne femme....! son nom...! son nom...! Vas, vas, tu ne le feras peut-être que trop tôt.

LE CAPITAINE.

Corbleu ! nous verrons.... Au reste, mon frere, tenez-vous sur vos gardes.... lisez cet article d'une lettre que j'ai trouvée en rentrant dans le port de Brest. *Tu m'avois dit que ton frere ne pourroit jamais consommer son mariage....* Je ne me souviens pas d'avoir dit cela ; mais c'est égal, continuons : *Comment se fait-il donc que ta belle-sœur soit enceinte ? L'est-elle ?*

R O S A M B E R T.

Elle ne l'est pas.

L E C A P I T A I N E.

A la bonne heure , corbleu.....

(à son frere) cette lettre est signée :
Saint-Léon. Un de mes amis ? Tu
fais bien.... Bouillant de colere , je
prends la poste , j'arrive , je descends
chez *Saint-Léon*. *Saint-Léon* dit ne
m'avoir point écrit ; je lui montre ce
papier , il me prouve que ce n'est pas
son écriture , qu'on a seulement voulu
l'imiter.

L A B A R O N N E (*bas , à Mlle. de Bru-*
mont.)

Je crains bien que ce ne soit une
perfidie de votre Marquise... (*au*
Capitaine) Voyons cette lettre....
(*en la lui rendant.*) Si vous êtes un
homme raisonnable , je vous demande
quelle foi méritent les inculpations
d'un faussaire ?

L E C A P I T A I N E.

Bon ! bon ! je veux bien croire que cela ne soit pas tout-à-fait vrai ; mais la fumée ne va pas sans feu.... Je compte m'établir ici pendant quelques jours, & que je voie un gringallet s'approcher d'elle ! Je consens qu'un million de tonnerres m'écrase, si je ne lui mets dans sa poche les deux oreilles du *Mirlifleur*.

Mlle. D E B R U M O N T.

Monsieur le Capitaine, votre nom est venu jusqu'à moi. Vous l'avez rendu malheureusement trop célèbre. Tigre toujours altéré, quand vous ne pouvez assouvir sur l'Anglois la soif qui vous dévore, vous buvez le sang de vos freres. La France, on le fait bien, n'a pas de plus fameux duel-liste que vous. Croyez pourtant qu'il reste encore dans le royaume quelques braves jeune gens qui, pour ne

pas faire, comme vous, métier de massacrer fans cesse, n'en feroient pas moins très-capables de vous combattre & peut-être de vous punir. Si j'étois à la place de la Comtesse, je voudrois du moins l'effayer. Dès ce soir, déterminée par vos menaces, je prendrois un amant... que j'avouerois; je me plairois à choisir parmi ces jeunes gens le plus foible peut-être....

ROSAMBERT (*avec enthousiasme.*)

Non ! le plus jeune, mais le plus redoutable; un joli garçon d'une adresse extrême, d'une étonnante force, d'une intrépidité rare; & moi qui vous parle, Madame la Comtesse, je consentirois à perdre la vie, si celui-là tout au contraire ne vous rapportoit pas les oreilles du Capitaine, quand vous les lui auriez demandées.

LA BARONNE (*avec promptitude.*)

Oui; mais vous ne les lui demandez

riez point, n'est-il pas vrai, Comtesse ? vous ne les lui demanderiez point, vous ne vous vengeriez des menaces d'un spadassin que par le mépris qu'elles méritent.

L E C A P I T A I N E.

Je me foucie bien que des péronnelles me méprisent ! en attendant, je vais toujours m'établir ici...

L A C O M T E S S E.

Dans cet hôtel ? il n'en fera rien !

L E C A P I T A I N E.

Comment ! mon frere, je ne logerai pas chez toi ?

L A C O M T E S S E.

Affurément non ; car je ne le souffrirai pas.

L E C A P I T A I N E (au Comte.)

Tu ne me réponds pas ? tu ne la fais pas taire ? ah , tu te laisses mener par une femme ! corbleu ! je voudrois être à ta place , seulement pendant vingt-

quatre heures le mari d'une pie-grièche, je lui ferois voir du pays, moi !
(à la Comtesse) Là ! là ! ne vous fâchez pas, on ne restera point ici malgré vous, mais on se logera dans la même rue... & comptez que je vous surveillerai, Princesse ! comptez que ce ne sera pas ma faute, si vous réussissez à devenir une petite catin.

A ce dernier outrage du Capitaine, la Comtesse devint furieuse ; & pour toute réponse elle lui jetta à la tête un flambeau qui se trouva sous sa main. Je vis l'instant où le brutal alloit rendre coup pour coup. De la main gauche j'arrêtai son bras déjà levé, & de la droite prenant le géant au collet, je le repoussai si vigoureusement, que je l'envoyai chercher à reculons, jusqu'au bout de l'appartement, un appui contre la croisée qu'il brisa. Si le balcon n'eût retenu le capitaine, il descendoit par

la fenêtre. Bien ! ma chere Brumont ! bien ! crioit Madame d'Armincour : il faut le tuer ! tuons-le ce grand coquin , qui me fait mourir de peur ! qui insulte mon enfant & qui veut la battre ! je n'avois pas besoin des encouragemens de la Marquise ; j'étois si transporté de colere , qu'ayant apperçu sur un fauteuil l'épée de M. de Lignolle , qu'il y avoit laissée la veille en se déshabillant chez sa femme ; je m'élançai pour la saisir. Rosambert , qui seul conservoit quelque sang-froid dans une scene aussi scandaleuse , courut à moi : malheureux , me dit-il , si vous la tirez , vous allez vous trahir !

Cependant le Capitaine assis sur les débris de la fenêtre , me regardoit d'un air étonné , se contemploit lui-même avec surprise , rioit d'un gros rire & disoit : c'est pourtant bien cette morveuse qui du premier coup m'a campé

là ! a-t-elle des bras de fer ? ou ne suis-je plus qu'un homme de paille ? Corbleu ! ce que c'est que d'être pris au dépourvu ? un enfant vous bat-troit !... mais cette épée qu'elle vou-loit tirer contre moi ! qu'est-ce que j'aurois donc pris pour me défendre, Mademoiselle ; une épingle noire ? (enfin il crut devoir se relever.) Adieu , les charmantes Dames ; adieu , mon pauvre frere ; adieu , mon aimable petite sœur. Je me souviendrai de la bonne réception que vous m'avez faite. Corbleu ! je ne m'en vais pas loin , & j'aurai l'œil sur votre conduite. Laissez-moi faire , il sortit.

Monsieur , c'est vous que j'admire , dit alors Madame de Lignolle à son mari. Votre tranquillité me fait plaisir ! vous m'auriez donc laissé tuer , sans changer seulement de place ? Il lui répondit d'un air préoccupé : oui , oui... plaît-

il?... ah ! je vous demande pardon : mon corps étoit là , mon esprit ailleurs... Je médite le plan d'un nouveau poëme , il aura huit vers , celui-là... j'irai peut-être jusqu'à la douzaine ; ... & puisque le Docteur assure que l'équilibre ne se rétablira pas , je veux justifier les éloges qu'il donne à mon... génie ; comme il dit : je veux que cet ouvrage soit un... petit chef-d'œuvre ; comme il appelle les autres ! & je vous quitte pour travailler sans relâche à cela.

Quand il fut parti , nous perdîmes quelques minutes à nous regarder tous en silence. Chacun de nous , peut-être étonné du présent & inquiet de l'avenir , prenoit tout bas conseil des circonstances. Madame de Fonrose la première ouvrit la bouche pour nous recommander beaucoup de prudence ; la Marquise s'écria qu'il falloit que le Chevalier ne revît jamais sa niece ; sa niece

protesta qu'il valoit mieux mourir que de renoncer à moi ; moi , par un regard plein d'amour , j'assurai mon Eléonore de ma constance inébranlable , & je jurai que son grossier beau-frere me feroit bientôt raison des insolens discours qu'il s'étoit permis de lui tenir , & des inquiétudes qu'il osoit nous donner. Voilà , dit enfin Rosambert , une très-mauvaise résolution. Vous devez , mon ami , pour l'intérêt commun , dissimuler votre ressentiment contre le Vicomte ; vous n'avez rien à faire que d'attendre les événemens : Madame , quand elle ne pourra plus cacher son état , en fera la confidence à son mari. Il faudra bien que celui-ci , comme tant d'autres , prenne doucement la chose & avoue l'enfant. Le Capitaine pourra crier , j'en conviens ; mais c'est alors , Faublas , que vous vous montrerez. Vous irez dire deux mots à ce

marin , qui ne fait pas vivre ; & je vous connois ! tout sera fini.

Tout le monde ayant reconnu que le conseil de Rosambert étoit infiniment sage , Madame d'Armincour en sanglottant , me remercia de ce que j'avois défendu sa niece , me supplia de vouloir bien la défendre toujours , & m'ordonna de m'en aller pour ne plus revenir. Pauvres enfans ! ajouta-t-elle en nous voyant aussi pleurer , votre peine me fend le cœur ; mais il le faut , il le faut . . . Ah ! Monsieur de Rosambert , pourquoi celui-là n'est-il pas son mari ? . . . Viens ce soir , murmuroit tout bas mon Eléonore . . . à minuit . . . Nous avons mille choses à nous dire . . . Viens. — Oui , ma charmante amie , oui. — De bonne heure , parce que la Marquise doit aller aux fiançailles d'une parente , & ne reviendra pas souper.

Malgré sa tante , elle s'étoit jettée dans mes bras , elle me tenoit pressé sur son sein , elle me faisoit mille caresses , & même elle baisoit avec transport mes plumes , mon fichu , ma ceinture & ma robe ; comme si elle eût pris congé de mes habits , comme si elle eût deviné qu'elle ne devoit plus voir Mademoiselle de Brumont.

On ne parvint que difficilement à nous séparer. Ah ! Madame la Baronne , restez du moins quelque tems avec elle , & tâchez de la consoler. — Je le veux bien , répondit-elle : Monsieur de Rosambert a sa voiture ; qu'il vous ramene. Dans une heure , je vous rejoins chez le Baron.

En voilà une qu'il faut plaindre , me dit le Comte ; car elle paroît avoir pour vous un attachement véritable.

— Rosambert , croyez-vous que je ne l'aime pas ? — La bonne question ! Je fais bien que vous les aimez toutes. — Oh ! celle-là , c'est de tout mon cœur ; je la préfère . . . — à Sophie ? — à Sophie ! . . . Non . . . non pas à Sophie ; — à Madame de B*** ? — Oui , mon ami. — Tant mieux ! s'écria-t-il . . . tant mieux pour moi ; cela me venge. Mais tant pis pour cette aimable enfant ; car voilà certainement d'où vient la haine que la Marquise lui porte. — La haine ? — Affurément ! pensez-vous que ce puisse être une autre que Madame de B***. qui ait écrit cette lettre pseudonyme au Vicomte ? — Ah ! Rosambert , pouvez-vous la soupçonner d'une ? . . . — Mon ami , vous ne vous défiez pas assez de cette femme-là. — Mon ami , vous vous en défiez trop Au reste , je vous le demande en grace ,

parlons d'autre chose. — Volontiers ! — aussi-bien je veux vous apprendre une nouvelle qui va vous réjouir & vous étonner : je me marie demain. — Et vous voulez que cette nouvelle-là m'étonne ? Votre convalescence est affermie. Il est clair que vous allez vous marier tous les jours. — Ne croyez pas que je badine. C'est très-sérieusement que je me marie. — Très-sérieusement ! — Oui , sérieusement ; aux pieds des autels. — Il n'est pas possible. On n'en a point entendu parler. — Il y a cependant plus de quinze jours qu'il en est question. On m'a fait donner ma parole d'honneur de n'en rien dire à qui que ce soit , sans distinction : les grands parens qui craignoient l'opposition de tout le reste de la nombreuse famille , ont exigé le plus profond secret ; ils ont même acheté la dispense des bans. Ma mere aussi

me recommandoit le silence ; elle trembloit que ce mariage avantageux ne vînt à manquer par quelque indiscretion. — Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi ! Rosambert , à vingt-trois ans , a pu se déterminer . . . — Il l'a fallu. D'abord c'est la Comtesse de *** , vous savez bien ; la confidente de Madame de B*** ! — Oui. — C'est elle qui s'est mêlée de cette affaire avec une chaleur . . . De quelque prétexte qu'elle ait essayé de couvrir l'intérêt extrême qu'elle y mettoit , je ne me suis point abusé sur ses véritables motifs. Il ne m'a pas été mal-aisé de sentir qu'elle le faisoit moins pour m'obliger que pour désoler son ancienne amie ; & sur cet article , j'en conviens , il étoit difficile qu'elle eût plus de bonne volonté que moi : la Marquise d'ailleurs m'a pressé . . . — La Marquise ? — Oh ! dès qu'on parle d'une Marquise, il croit

que c'est la sienne. Non, Chevalier, celle-là n'est pas folle de vous; c'est la Marquise de Rosambert : la Marquise m'a pressé, prié, conjuré; elle a pleuré même. On ne résiste pas aux larmes d'une mère! Je me suis donc laissé fléchir. Ce soir, je signe le contrat : demain, j'épouse vingt mille écus de rente & une jolie fille. — Jolie? — Oui, vraiment : l'air un peu niais cependant, & d'une innocence!... à faire mourir de rire. — Quel âge? — Pas tout-à-fait quinze ans. Oh! c'est une éducation toute entière dont je me charge. — Son nom? — Vous le saurez après demain. Tenez! venez après demain de bonne heure; je vous ferai, sans façon, déjeûner au lever de la mariée. Aimez-vous les mines du lendemain? Aimez-vous à voir une toute nouvelle femme un peu gênée dans sa marche, les yeux battus, l'air encore
tout

tout étonné? Vous riez! — Oui, vous me faite penfer à quelqu'un. — Il a raison! Je fuis admirable, en vérité! je me tourmente à lui peindre ce qu'il connoit mieux que moi! ne lui font-ils pas familiers ces airs du lendemain? N'a t-il pas vu la charmante Lignolle & la belle Sophie? Et que fais-je? D'autres peut-être dont il ne m'a point parlé!... Mais n'importe, Chevalier! vous pourrez goûter un nouveau genre de plaisirs, faire d'intéreffantes observations, vous rendre compte à vous-même de ce que vous éprouverez auprès d'une Agnès fraîchement époufée, dont cette fois ce ne fera pas Faublas qui aura caufé les petites douleurs fecretes, le charmant embarras. — Voilà bien, mon cher Rosambert, les idées d'un franc libertin! — Ne faites donc pas l'enfant. Ne vous en défendez point... Moi qui vous parle, ne trou-

verai-je pas mon compte à cela ? N'aurai-je pas aussi mes jouissances ? Ne ferai-je pas encore plus enivré du bonheur que quelqu'un m'enviera ? ... m'enviera très-inutilement ! ... Je connois les petits inconvéniens de l'hymen ; je connois le plus inévitable de tous , sur-tout quand on a l'honneur d'être l'intime ami du Chevalier de Faublas ; mais cette fois, Monsieur le vainqueur , ne vous applaudissez pas d'avance d'une conquête nouvelle. Je compte , & je vous en avertis avec confiance , je compte ne jamais aller grossir l'universelle confrairie. — Bon ! voilà encore une exception : & c'est Rosambert, Rosambert , qui , même la veille des noces , a déjà le langage des époux. Il ne doit pourtant pas avoir oublié combien de fois l'aveugle entêtement de ces Messieurs a fourni matière à ses plus piquans sarcasmes. Tous en

général conviennent qu'il n'y en a pas un qui ne le soit; & chacun en particulier vient vous affirmer que lui ne l'est pas ! & vous aussi, Rosambert, vous aussi ! — Faublas, écoutez-moi ; & dites vous-même, si je n'ai pas quelques raisons d'attendre une autre destinée. Qu'un vieux garçon, raffiné de plaisirs, épuisé par d'anciennes bonnes fortunes, dégoûté du monde qu'il ennuie, & des femmes qui le délaissent ; qu'un vieux garçon, d'ailleurs éclairé par la constante expérience des tems passés & de l'âge présent, ose cependant braver à la fois son siècle & l'avenir ; qu'en épousant une jeune femme, il nous porte à tous l'impertinent défi de le faire, ce que tant d'autres ont été faits par lui ; cela crie vengeance : la foule des célibataires doit en ce cas se réunir pour conjurer le châtement du fanfaron. Mais moi qui

commence à peine mon printemps, que le monde recherche, que les femmes caressent ; moi qui ne saurai refuser à la mienne aucune espèce de plaisirs... — C'en est assez, Rosambert, n'achevez pas, je vous en supplie, vous me causez trop de surprise. Il faut que l'hymen ait de bien puissans prestiges pour obscurcir ainsi les meilleurs jugemens. Je ne vous reconnois plus ! C'est au point que si j'avois moins de chagrin, je me moquerois de vous. — Vraiment... ? Il faut que j'y prenne garde, vous me donnez une véritable épouvante.... Allons.... Eh bien ! me voila déjà résigné. Je prends mon parti d'avance, en galant homme. Je promets bien, quoi qu'il puisse arriver, qu'on me trouvera toujours moi-même.... Oui ! si la jeune femme a quelque affaire de cœur, il faudra qu'elle soit horriblement mal-adroite,

pour que je m'en apperçoive, je vous assure. Je crois qu'on ne peut pas mieux réparer ses torts, Chevalier. On ne peut pas mieux commencer ! Je vous mets à votre aise. — Moï, Rosambert ? Ah ! puisse tout le monde, autant que Faublas, respecter vos heureux liens ! Ces maximes que je répétois tout-à-l'heure, ce sont les vôtres. Je n'en eus jamais de pareilles. Jamais je n'ai séduit, je me suis trouvé toujours entraîné : la Marquise fut mon premier attachement ; Sophie est mon unique passion ; Madame de Lignolle fera mon dernier amour. — Dieu vous entende & vous en préserve !

Cependant Rosambert avoit affaire chez lui, nous nous y rendîmes ensemble, nous y causâmes pendant à-peu-près deux heures, & le tems ne me parut pas long ; car le Comte me

permit de l'entretenir sans cesse de mon *Eléonore*. Enfin on me reconduisit à l'hôtel. Madame de Fonrose sortoit de l'appartement de mon pere comme j'y entrois : le Baron paroissoit fort animé ; la Baronne étoit pâle & tremblante. Eh bien ! s'écrioit-elle avec un dépit mal déguisé , nous tâcherons que le désespoir de cette perte ne nous fasse pas tourner la tête.... Vous voilà , belle Demoiselle ? donnez-moi la main jusqu'à ma voiture.... Chevalier , si vous voyez bientôt votre cruelle Marquise , dites-lui que je la perdrai , dussai-je me perdre avec elle.

Lorsque j'eus quitté mes habits de femme , nous nous mîmes à table , Monsieur de Belcour & moi , quoique nous n'eussions pas plus d'appétit l'un que l'autre : mon pere , vous ne mangez pas ? — Mon fils , je suis malade

d'inquiétude & de chagrin.... Mais vous non plus, vous ne touchez à rien? — J'ai ma migraine. — Votre migraine! Je vous conseille d'y renoncer. Elle ne réussira pas cette fois.... Mon fils, lisez le dernier article de cette lettre que j'ai reçue l'autre jour par la petite poste :

„ On croit devoir aussi vous avertir
„ que Mademoiselle de Brumont a passé
„ la nuit dernière chez Madame de Lignol-
„ le, & que c'est encore la Baronne de
„ Fonrose, qui l'y a conduite „.

Un écrit anonyme! Mon pere. — Fort bien, mon fils! Mais osez-vous dire que le fait n'est pas vrai?... Mon fils, vous ne sortirez plus le soir.... Et Mme. de Fonrose, ajouta-t-il d'une voix fort altérée, Mme. de Fonrose n'abusera plus de ma confiance... Elle ne me trahira plus, l'ingrate Baronne!... Mon ami, je suis homme, & par con-

séquent, sujet à l'erreur. Quelquefois je m'égare ; mais dès que j'aperçois l'abîme, je fais un pas en arrière, & je change de route. Mon ami, poursuivit-il, en prenant mes mains dans les siennes, ne voulez-vous m'imiter que dans mes faiblesses ? Ne l'avois-je pas bien dit, que vous finiriez par la perdre, cette enfant si malheureuse & si charmante. — Qui ? Sophie ! — Non, Madame de Lignolle. Madame de Lignolle ! puisqu'elle est enceinte, puisque désormais son mari ne peut croire... Comment fera-t-on pour la sauver ? — Oh ! ne m'en parlez pas ! depuis ce matin, je cherche en tremblant quelque moyen de l'arracher aux malheurs qui la menacent. C'est en vain que je me tourmente. Je suis au désespoir ! — Son beau-frère est arrivé ? Vous venez déjà d'avoir ensemble une terrible scène ? Mon fils, connoissez-vous

le Capitaine ? — De réputation , mon pere. — Savez-vous qu'elle est affreuse & grande , sa réputation ? — Affreuse & grande , je le fais. — Savez-vous que le Vicomte de Lignolle a souvent touché Saint-Georges ? — Souvent ? . . . Je le veux croire. — Savez-vous que cet homme-là s'est battu deux cens fois peut-être ! . . . — Tant pis pour lui. — Qu'il n'a jamais été blessé. — Il n'est pourtant pas invulnérable , sans doute ! — Qu'il a mis bien des peres de famille au désespoir . . . — Monsieur le Baron ! Que vous importe ? — Que sa fatale épée , a moissonné des jeunes gens de la plus grande espérance. — Eh ! mon pere , il ne faut peut-être qu'un jeune homme obscur , pour les venger tous. — Mon fils , le Capitaine ne peut manquer de savoir bientôt que Mademoiselle de Brumont est l'amant de Madame de Lignolle ; j'a-

vous qu'il découvrira plus difficilement que Mademoiselle de Brumont est le Chevalier de Faublas ; mais enfin... tôt ou tard ! tout semble nous assurer qu'il le découvrira. Mon fils , que ferez-vous alors ? — Ce qu'il faudra faire. Voilà , Monsieur le Baron , permettez-moi de le dire , une étrange... — A Dieu ne plaise , s'écria-t-il , à Dieu ne plaise que je veuille outrager ton jeune courage ! je t'avoue même , ajouta-t-il en m'embrassant ; que la fiere simplicité de tes réponses m'a fait un plaisir extrême ; & moi aussi , quelquefois je suis fier ; mais c'est de mon fils ! c'est dans mon fils que j'ai mis tout mon orgueil ! Tu ne fais pas comme je jouissois , quand je te voyois , à peine adolescent , n'avoir plus d'égal dans aucun de tes exercices : tantôt ramener couvert d'écume , & brisé de fatigue , un fougueux cheval , que les plus fameux

écuyers ne montoient qu'en tremblant ; tantôt avec le fusil , l'arc ou le pistolet , frapper du premier coup l'oiseau que tous les tireurs avoient manqué ; tantôt , dans un assaut public , aux yeux d'une nombreuse jeunesse toujours étonnée , battre ou défarmer tout ce qu'il y avoit de maîtres dans le régiment nouvellement arrivé. Chacun alors décernant au jeune Chevalier le prix des armes , venoit me féliciter de l'avoir pour fils. Cependant , je me l'avouois tout bas avec une sorte d'impatience , & non sans quelque espece d'inquiétude : ta supériorité ne seroit bien consacrée , que lorsqu'un événement toujours fatal , t'auroit obligé de subir une dernière épreuve trop communément malheureuse , une épreuve pour le succès de laquelle , sans le courage l'adresse n'est rien. Tu l'as trop tôt soutenue , cette épreuve ; mais tu l'as soutenue

plus que bien , j'ose le dire. Si la colère l'eût moins aveuglé , ce M. de B*** qui jouit de quelque réputation dans les armes ; il auroit pu t'admirer *à la porte Maillot* , lorsqu'avec une dextérité merveilleuse , avec un imperturbable sang-froid , maîtrisant le fer ennemi , comme s'il eût encore été question de recevoir seulement un coup de fleuret ; tu déployois , dans ce combat devenu inégal , autant d'habileté que de force , autant de vaillance que de magnanimité. Alors vraiment je reconnus que Faublas , aussi intrépide qu'adroit , ne rencontreroit jamais de vainqueur. Alors , surpris de voir dans un jeune-homme de seize ans , la réunion d'un talent peu commun , & d'une vertu plus rare ; ton heureux pere , au comble de la joie , se rappella qu'il ne s'étoit reposé que sur lui-même du soin de veiller à ton éducation , & ne put ,
sans

fans quelque mouvement d'orgueil , contempler son ouvrage. Alors auffi , pourfuivit M. de Belcour , en m'embrassant encore , je me reprochai d'avoir attendu l'événement , pour rendre justice au plus digne des fils , & toi , Faublas , pardonne-moi mes premières défiances : va ! si c'est un crime de n'avoir pas cru d'avance aux vertus qui ne m'étoient pas encore prouvées , tu m'en vois puni : va ! j'étois autrefois moins tourmenté de la crainte qu'elles ne te manquaissent , que je ne le suis maintenant de la certitude que tu les possèdes au suprême degré. Oui , mon ami , c'est l'excès de ton courage & de ta générosité qui cause aujourd'hui mes plus vives allarmes. Permits-moi de te demander plusieurs graces. — Des graces ? ... — Je te prie de ne point aller à ton ennemi , je te prie de l'attendre : s'il te vient chercher ? Eh bien , tu

feras ton devoir. Néanmoins je te supplie de n'accorder le combat qu'à cette expresse condition que vous pourrez l'un & l'autre amener un témoin. Je veux voir ta seconde affaire plus dangereuse que la première, je veux, par ma présence t'obliger à revenir vainqueur. Faublas, gardez-vous d'avoir pour le Vicomte de Lignolle les magnanimes ménagemens, dont vous usâtes envers le Marquis de B***. Peu s'en fallut, je m'en souviendrai toujours, peu s'en fallut que votre générosité ne me coutât mon fils. Avec le Vicomte, tu n'en ferois pas quitte pour une meurtrissure, jamais le Capitaine n'a porté de coups qui ne fussent mortels; & je te le répète : c'est un homme encore plus féroce que redoutable, un duelliste de profession. Si sa bravoure n'avoit été d'ailleurs quelquefois utile à l'Etat, il eût depuis long-tems, pour

la vengeance publique , porté sa tête sur un échafaud. Son existence atteste le malheureux oubli de la plus sage de nos loix. Songes-y , Faublas , quand le moment sera venu de le combattre : alors , je t'en conjure ! songe à ton pere , à ta sœur , à ta Sophie , à Madame de Lignolle , s'il le faut. Alors , pour ta propre sûreté , pour le salut de tous , pour la tardive satisfaction de cent familles , immole la victime dont le ciel te demande le sang. Celui-là , tu le fais bien , doit recevoir la mort qui se fait un affreux plaisir de la donner ; frappe sans pitié , frappe , purge la terre d'un monstre , & déjà ta jeunesse n'aura pas été tout-à-fait inutile au repos des hommes... Mais , s'écria M. de Belcour , il me vient une réflexion vraiment inquiétante. Depuis trop long-tems , des voyages , des maladies , plusieurs malheurs t'ont forcé de

négliger tout-à-fait tes exercices. Il y a sept mois, plus de sept mois que tu n'as manié de fleuret. Mon Dieu ! si tu avois perdu quelque chose de cette agilité prodigieuse qu'on admiroit, & qui s'entretient sur-tout par l'habitude ? Si tu n'avois plus le coup-d'œil si prompt, les mouvemens si sûrs ? Mon Dieu ! si tu n'étois plus que de la seconde force ? Essayons ensemble, essayons tout-à-l'heure..... Tu n'as pas faim ? ni moi non plus.... Tes fleurets où font-ils ? Ah ! je t'en prie, donne !.... quand ce ne seroit que pour me tranquilliser. Je t'en prie, mon ami, donne vite... bon !.... je regrette bien de ne pas pouvoir opposer une résistance égale à l'attaque ; mais du moins je me défendrai le moins mal que je pourrai..... Je suis en garde, va.., Ce n'est pas cela ! Mon fils, ce n'est pas cela ! Vous me ménagez ! Faublas, je vous or-

donne de déployer toutes vos forces.—
Vous le voulez ? mon pere , allons.

En deux minutes , il para vingt coups ,
il en reçut trente. Bien ! s'écria-t-il , par-
faitement bien ! mieux qu'autrefois ,
vraiment je le crois. Oui ! plus de sou-
plesse encore , & de vigueur ! & de rapi-
dité ! C'est l'éclair , c'est la foudre ! Ja-
mais , poursuivit-il , en passant plusieurs
fois la main sur sa poitrine , jamais tu ne
m'as donné de coups si forts , de coups
qui m'aient fait tant de mal. . . Non ,
tant de plaisir ! . . . Rends-moi pour-
tant un autre service : prends tes pisto-
lets , descends dans le jardin , amuse-
toi à tirer quelques oïseaux. . . Je t'en
supplie ! j'obéissois , il me rappella : je
ne puis trop me hâter de t'apprendre
une nouvelle qui doit te combler de
joie. Samedi , sans autre délai , nous par-
tirons pour tâcher de trouver Sophie.—
Sophie ? Samedi ? Voilà comme vous le

dites, une nouvelle qui m'enchante.
— Va dans le jardin, mon ami, va.

J'y descendis, non pour troubler d'heureux oiseaux dans leurs amours, mais pour rêver aux miennes. Samedi nous partons; nous allons chercher & trouver Sophie; quel bonheur!... Mais que dis-je! & que deviendra Madame de Lignolle? quitter mon Eléonore, la quitter maintenant! dans cinq jours, malheureux!

Je me précipitai dans l'appartement de mon pere: n'y comptez pas, Monsieur le Baron! n'y comptez pas! qui moi! perfide avec lâcheté, je sortirois de Paris quand le Capitaine vient m'y chercher! j'abandonnerois la mere de mon enfant, au moment où ses ennemis s'assemblent autour d'elle! n'y comptez pas, Monsieur le Baron, je vous proteste qu'il n'en fera rien.

Mon pere demeura si stupéfait , qu'il ne put me répondre. Et moi , sans attendre que , revenu de sa premiere surprise , il s'expliquât , je courus à ma chambre où je m'enfermai pour écrire.

« Ma chere Eléonore , ma char-
» mante amie , je suis au désespoir : ce
» soir , nous ne nous verrons pas. Mon
» pere fait tout ; il faut que ta tante soit
» plus instruite que tu ne le crois ; ta
» tante seule peut avoir fait passer à
» M. de Belcour l'avis fatal qui nous en-
» leve une nuit fortunée. Hélas ! il est
» donc vrai que tout le monde se réunit
» contre deux amans ! Il est donc vrai
» que tout le monde , en conjurant ta
» perte , ose m'attaquer dans la plus
» chere moitié de moi-même ! Sois tran-
» quille cependant , sois tranquille ,
» Faublas te reste , Faublas t'adore ; ton
» amant , quoi qu'il puisse arriver , per-
» dra la vie plutôt que de t'abandonner. »

« MA BELLE MAMAN ,

» Vous aurois-je offensée par quel-
» que nouvelle étourderie ? Il y a dix-
» huit mortels jours que je suis privé
» du bonheur de vous voir. Ah ! par-
» donnez-moi , si je suis coupable ; &
» si je ne le suis pas , daignez recon-
» noître vos torts & les réparer : don-
» nez-moi pour demain l'heure du ren-
» dez - vous. Ma belle maman , vous
» m'avez promis conseils , amitié , se-
» cours , protection ; c'est tout cela
» que je réclame. Mon pere veut m'em-
» mener avec lui , dans cinq jours ,
» pour aller chercher Sophie ; & je
» dois aujourd'hui craindre plus que
» la mort , ce départ qui faisoit , il n'y
» a pas long-tems , l'objet de mon plus
» cher desir. Vous , ma belle maman ,
» qui savez remédier à tout , ne pour-
» riez-vous pas remédier à cela ? Je

” vous supplie de ne pas m’abandon-
” ner à moi-même, dans une con-
” joncture aussi difficile. Je vous sup-
” plie de ne me point refuser pour de-
” main vos avis par lesquels je vous
” promets de me conduire “.

” Je suis, avec la reconnoissance la
” plus vive, avec l’amitié la plus
” tendre, avec le plus profond
” respect, &c.

Tiens, Jasmin, va vite chez *la Fleur*
& chez Mme. Montdesir. Prends l’ha-
bit bourgeois, prends les précautions
ordinaires, & regarde bien si dans tes
courses tu n’es suivi de personne. —
Monsieur, me dit-il à son retour.
Mme. Montdesir. .. — Mme. Montdesir!
Mme. Montdesir! *la Fleur*? d’abord. —
Vous voulez donc que je commence
par la fin? ... Monsieur, je n’apporte
pas de réponse de *la Fleur*. Je venois
de lui remettre votre billet, quand il

m'a dit : Jafnin , aimes-tu les coups de bâton ? non , dà ! lui ai-je répondu. Eh bien ! mon bon ami , a-t-il répliqué : vois-tu dans le Café qui est en face de l'hôtel , cet Officier , grand comme un monde ! Il n'a pas l'œil bon ! ai-je encore répondu. Eh bien ! mon bon ami , a-t-il encore répliqué : je crois qu'il vient de t'appercevoir de cet œil-là. Sauves-toi vite , si tu ne veux compromettre ma maîtresse & ton dos. Alors , Monsieur , je n'ai plus rien répondu ; mais fans me le faire répéter deux fois , j'ai pris mes jambes à mon cou & me voilà. — De forte que , grace à ta bravoure , je n'ai pas de nouvelles de Mme. de Lignolle. — Monsieur , je ne vous en aurois pas apporté davantage , quand je me serois fait échiner par ce grand diable. — Il faudra pourtant bien que tu y retournes. — Oui , ce soir ; le géant n'y fera peut-être plus.

— Enfin, Mme. Montdesir ? — Elle m'a recommandé de vous assurer qu'elle s'ennuyoit bien de n'avoir plus l'honneur de votre visite ; qu'au reste , elle alloit envoyer tout de suite votre billet qu'on attendoit depuis plusieurs jours ; & que demain matin , vous auriez la réponse.

Elle vint en effet de bonne heure , la réponse : ce n'étoit pas Mme. Montdesir qui l'avoit écrite.

» Oui, j'empêcherai ce départ ; mais
» n'avois-je pas raison de dire que vo-
» tre Sophie vous étoit moins chère ?
» Quoi qu'il en soit , puisqu'enfin vous
» en témoignez le desir , nous pourrons
» ce soir à sept heures nous rencon-
» trer où vous savez bien «.

J'appellai mon domestique : allons, Jasmin, du cœur ! Hier au soir , si tu n'en avois pas manqué , tu aurois pu rejoindre *la Fleur* : va donc ce matin ,

va voir si le Capitaine est toujours à son poste.

Il y étoit déjà. Mon bon Jasmin qui, piqué de mes reproches, venoit de s'aventurer un peu plus que la veille, n'avoit encore échappé que par une prompte fuite au géant persécuteur. Je reconnus alors que si mon domestique n'étoit puissamment encouragé, ma commission ne s'acheveroit pas. Je fis donc honnêtement dîner l'infatigable courier qui, muni d'un nouveau courage, partit résolument pour son nouveau message, plus malheureux que tous les autres. Mon pauvre Jasmin revint éclopé : cette fois, Monsieur, j'ai pénétré jusques dans la cour ; mais le grand diable m'est tout de suite tombé sur les épaules. Il a crié : que demandes-tu ? j'ai répondu : ce n'est pas vous, Monsieur. Il a crié : on n'entre pas ! que demandes-tu ? j'ai répondu de toutes
mes

mes forces : pourquoi donc m'empêcheriez-vous d'entrer ? est-ce que vous êtes le Suisse ? Il a crié.... non , il n'a pas crié. Il s'est contenté pour le moment de me détacher un coup de poing qui m'a fait voir trente-fix mille chandelles au ciel. Et c'est moi qui alors ai crié ; & j'ai bien fait , car si *la Fleur* & tous ses camarades n'étoient venus m'arracher des mains du brutal & me mettre à la porte , je crois que je ne serois jamais sorti de la cour.

Quelle fureur , & quelle insolence !
— Monsieur , interrompit Jasmin : je ne me suis pas gêné pour lui annoncer que mon maître ne seroit pas du tout content du traitement..... — Qu'a-t-il répondu ? — Monsieur , c'étoit moi qui répondois ; lui ! ne faisoit jamais que crier. Il a donc crié en redoublant ses coups : ton maître ? son nom à ton maître ? son nom ? — Tu le lui as ca-

ché? — Oui, Monsieur. Oh! quand il auroit dû m'achever sur la place! — Eh bien! je vais de ce pas le lui aller dire, moi! — Bon! s'écria Jafmin qui me vit prendre mon épée: & flanquez-moi çà de côté comme ce petit M. de B*** qui faisoit le méchant.

Je me précipitai sur l'escalier; mais heureusement M. de Belcour se trouva sur mon passage & m'arrêta: Faublas, où courez-vous donc avec cette épée? — Comment! il ose arrêter mon domestique & le frapper! — Ainsi, vous, mon fils, répondit-il avec beaucoup de sang-froid: vous êtes plus pressé de venger votre domestique que vous ne l'étiez de venger votre maîtresse. Ainsi, pour repousser un outrage qui ne regarde que lui seul, l'amant de Mme. de Lignolle va se hâter de se découvrir & de la perdre!

Des représentations aussi justes me

calmerent tout d'un coup. J'appellai Jafinin pour qu'il vint reprendre mon épée, le Baron qui vit que je me disposois à m'en aller, me dit : non, remontez chez vous, j'y vais aussi, j'ai à vous parler... Mon ami, nous avons tous deux besoin de distraction; nous ne pouvons nous en procurer une plus douce que celle de la compagnie de votre sœur. Je viens d'envoyer chercher Adelaïde; je compte la garder ici jusqu'à Vendredi soir. — Pourquoi pas plus long-tems? — Nous partons Samedi.

En me faisant cette réponse, M. de Belcour m'observoit. Comme l'heure s'approchoit où j'allois savoir ce que Mme. de B*** comptoit faire pour empêcher mon départ, je pris le parti d'éviter l'explication que le Baron cherchoit. Ainsi, je me contentai de répliquer : samedi... oui.... samedi...

Adieu, mon pere. — Restez donc ; votre sœur arrive dans un quart-d'heure. — Mon pere ! il faut que je sorte ! — Mon fils, je ne veux pas que vous sortiez. — Mon pere, il le faut absolument. — Je ne veux pas que vous sortiez, vous dis-je, c'est un parti pris. — Je vous assure que l'affaire la plus indispensable.... — Mon fils, voulez-vous me défobéir ? — Mon pere, si je ne puis faire autrement ! — Je vous entends, Monsieur ! j'emploierai donc la force. A ces mots, il sortit de ma chambre où il m'enferma.

Vous emploierez la force ? & moi, l'adresse ! j'ouvris ma fenêtre, il n'y avoit qu'un étage, je sautai. La secousse fut violente ; cependant je traversai la cour avec la rapidité d'un oiseau ; & toujours courant, j'arrivai bientôt chez Mme. de Fonrose.

Malheureux ! dit-elle, que venez-

vous faire ici ? ce matin familièrement le Capitaine m'a rendu son épouvantable visite. Il m'a demandé du ton poli que vous lui connoissez, ce que c'étoit qu'une certaine Demoiselle de Brumont dont les affiduités chez Mme. de Lignolle donnoient lieu dans le monde, à beaucoup de plaisanteries. Ce n'a pas été sans peine que je suis parvenue à faire comprendre à cet effroyable beau-frere, que la conduite de sa jeune sœur ne me regardoit pas ; que je ne lui devois, à lui Monsieur le Capitaine, aucun compte de mes actions, & qu'il m'obligeroit sensiblement de vouloir bien ne jamais remettre le pied chez moi. — Et mon Eléonore, l'avez-vous vue ? — Au contraire, j'ai tout-à-l'heure envoyé chez elle pour lui recommander d'être fort circonspecte & de se garder sur-tout de venir ici. J'allois,

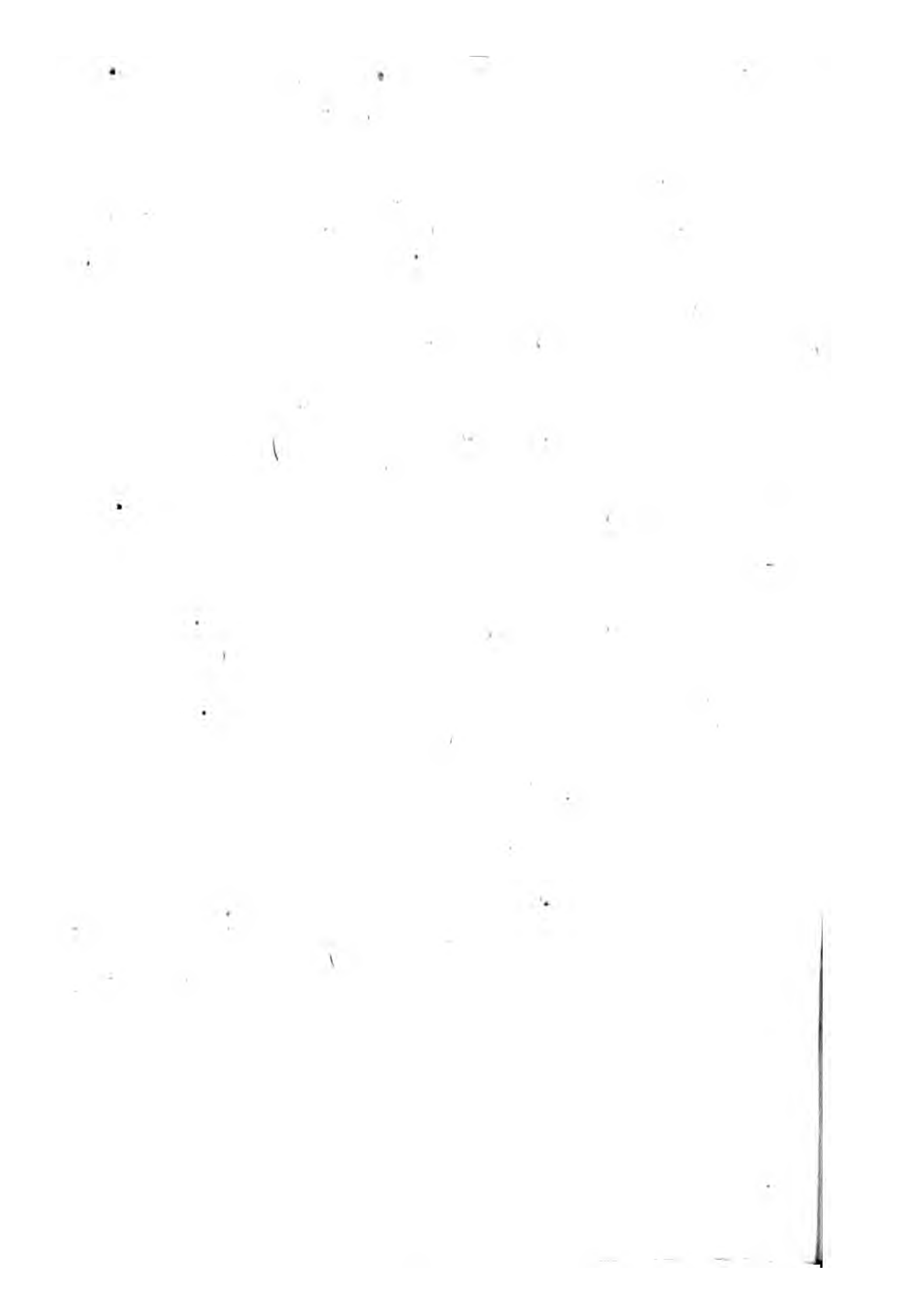
avec bien du regret, vous faire donner le même avertissement. Et tenez, dans ce moment-ci je ne vous retiens pas, car je vous avoue que je redoute fort quelque nouvelle avanie du Flibustier qui nous est si mal-à-propos venu... Chevalier, vous ne rentrez pas maintenant à l'hôtel ? — Non. Pourquoi ? Je vous aurois prié de dire..... un instant ! restez encore un instant.

Elle sonna un domestique auquel elle donna des ordres secrets. Je fis alors peu d'attention à cette fatale circonstance, que depuis je me suis souvent rappelée.

Je voulois, reprit-elle, vous prier.... mais vous ferez cette commission tout aussi bien ce soir ! vous prier de dire à M. le Baron, mille choses obligantes de ma part, car enfin quoique nous soyons brouillés.... — Tout-

à-fait ? — Pour la vie. C'est pourtant votre perfide Mme. de B*** qui cause aujourd'hui tous nos chagrins ? — Vous imaginez que la Marquise auroit été capable d'écrire cette lettre à mon pere ? — Et encore celle au Vicomte de Lignolle. — Impossible ! je ne puis.... — Comme il vous plaira, Monsieur, répondit-elle fort féchement. Quant à moi, souffrez que je n'en doute pas, & que je me conduise en conséquence. — Adieu, Madame la Baronne. — Sans adieu, Monsieur le Chevalier.

Fin du douzieme Volume.



LA FIN
DES
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

TOME SIXIEME,

Qui fait le treizieme de l'Histoire de
ses Aventures.

A handwritten signature in cursive script, reading "Morel", with a long, sweeping underline that extends to the right.



LA FIN

DES

AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME SIXIEME.



A L O N D R E S ,

ET se trouve à PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barriere des Sergents.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. D C C. X C.

11





PRÉFACE.

QUE de bruit pour un petit Livre ! Si beaucoup en ont ri , quelques-uns en ont pleuré ; plusieurs l'ont imité , d'autres l'ont travesti ; d'honnêtes gens l'ont contrefait , des gens honnêtes l'ont dénigré. Ainsi , puissamment encouragé de toute les manières , j'ai repris la plume avec quelque confiance , & j'ai fini.

Maintenant , Lecteur impartial , c'est à vous de m'entendre & de prononcer. Si quelquefois je suis trop gai , pardonnez-moi. Tant de Romans m'avoient tant fait bâiller !

Tome XIII.

a

Je tremblois d'être comme eux, soporifique; au reste, attendez quelques années, peut-être alors j'en ferai de plus ennuyeux qui seront meilleurs. Je dis : peut-être. En effet, un Romancier ne doit-il pas être l'Historien fidele de son âge? Peut-il peindre autre chose que ce qu'il a vu? O! vous tous qui criez si fort, changez vos mœurs, je changerai mes tableaux.

M'accusiez-vous aussi d'immoralité? Bientôt je tâcherai de vous persuader que vous aviez tort; mais auparavant, approchez, prêtez l'oreille; c'est une vérité que je vais dire, & comme la Littérature a encore ses Aristocrates, il faut parler bas. En conscience, étoient-ils

bien moraux , ces chefs-d'œuvres par lesquels se sont immortalisés l'Arioste & le Tasse , La Fontaine & Moliere , Voltaire enfin , Voltaire & tant d'autres , beaucoup moins grands que lui , quoique plus grands que moi ? Tenez , j'ai bien peur que cette condition de moralité , si rigoureusement imposée de nos jours à tout Ouvrage d'imagination , ne soit un violent remede favamment employé par ceux de mes frêles contemporains qui , désespérant de pouvoir jamais rien produire , voudroient nous châtrer.

Quoi qu'il en soit , lisez mon dénouement , il me justifiera sans doute. Au surplus , je déclare , & dès que les circonstances me le permet-

tront , je m'engage à prouver que cet Ouvrage , si frivole en ses détails , est au fond très-moral ; qu'il n'a peut-être pas vingt pages qui ne marchent directement vers un but d'utilité première , de sagesse profonde , auquel j'ai tendu sans cesse. J'avoue qu'il sera donné à peu de gens de l'appercevoir d'abord ; mais je maintiens , qu'avec le tems , je le pourrai découvrir à tous ; & le jour de mes confidences sera , je vous le promets , le jour des surprises.

Ils m'ont encore reproché de grandes négligences. Eh ! quel Ecrivain assez peut maître de son art , voudroit également soigner toutes les parties d'un long Ouvrage ?

Quant à moi, je crois fermement qu'il n'y a point de naturel sans négligences, principalement dans le dialogue. C'est là que, pour être plus vrai, sacrifiant par-tout l'élégance à la simplicité, je serai souvent incorrect & quelquefois trivial. C'est, ce me semble, où le personnage va parler, que l'Auteur doit cesser d'écrire, & néanmoins, je me reconnois très-fautif, s'il m'est souvent arrivé de permettre que Madame de B***. s'exprimât comme Justine, & Rosambert comme M. de B***.

Patient Lecteur, encore un paragraphe apologétique.

Ces Romans prétendus étran-

x P R É F A C E.

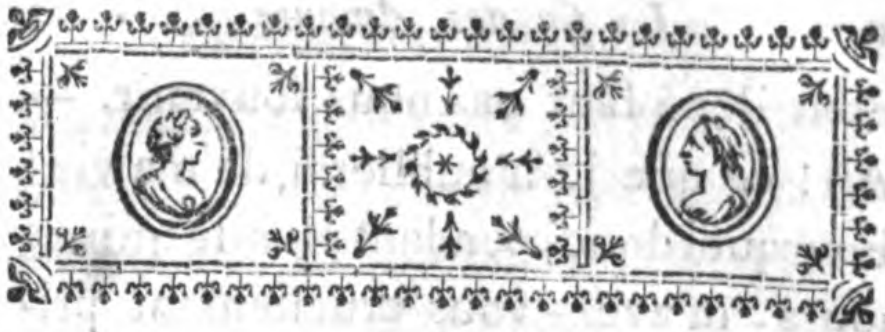
gers , qu'on s'arrache le matin , & qui sont oubliés le soir , ne renferment , pour la plupart , que des caractères communs à presque tous les peuples de notre Europe , & des aventures de tous les tems & de tous les pays. J'ai tâché que *Faublas* , frivole & galant comme la Nation pour laquelle & par laquelle il fut fait , eût , pour ainsi dire , une figure françoise. J'ai tâché qu'au milieu de tous ses défauts , on lui reconnût le ton , le langage & les mœurs des jeunes gens de ma patrie. C'est en France & ce n'est qu'en France , je crois , qu'il faudra chercher les autres originaux dont j'ai trop foiblement déssiné les copies : des maris en même tems libertins , ja-

loux , commodes & crédules comme M. le Marquis : des beautés séduisantes , trompées & trompeuses comme Madame de B*** ; des femmes à-la-fois étourdies & sensibles comme ma petite Eléonore , chaque jour regrettée. Enfin , je me suis efforcé de faire en sorte qu'on ne pût , sans bleffer un peu la vraisemblance , imprimer sur le frontispice de ce Roman-ci , ce honteux mensonge : *traduit de l'Anglois.*

Mais pendant que j'écrivois ces futilités , un grand changement s'est fait dans mon heureuse Patrie. La plus belle carrière est désormais ouverte à ceux qui ambitionneront une gloire solide , utile à leur pays ,

utile au monde entier. La carrière est ouverte ! Pourquoi ne m'y suis-je pas déjà montré ? C'est que je ne m'en crois pas encore digne (1).

(1) Il n'y avoit pas huit jours que cette espece de Préface étoit écrite, quand l'Ouvrage de M. Mounier a paru : l'indignation dont il m'a rempli, m'a forcé à prendre la plume. *Voyez chez M. Bailly, Libraire, rue S. Honoré, à Paris, la brochure intitulée : Paris justifié.*



L A
FIN DES AMOURS
D U
CHEVALIER DE FAUBLAS.

LA situation critique où nous nous trouvions tous , me causoit-elle de fausses terreurs ? comme j'allois de l'hôtel Fonrose , à la petite maison , rue du Bac , il me sembla que j'étois suivi.

Le Vicomte ne se fit pas long-tems attendre : belle maman , vous avez mis le frac de St. Cloud ? Je le reconnois toujours.... — Avec quelque plaisir ? interrompit-elle. — Avec transport. Il ne cesse de me rappeler.... — Ce

Tome XIII.

A

dont il ne faut pas nous souvenir. — Ah ! ce que je n'oublierai de ma vie ! Pourquoi donc, pendant plus de quinze jours, m'avez-vous cruellement privé. . . . — J'attendois qu'enfin vous m'écrivissiez, je ne veux pas tout-à-fait devenir importune. — Importune ! pouvez-vous jamais ? . . . — Que fais-je ? moi ! je vous vois si préoccupé de la Comtesse ! Mme. de Lignolle a tant d'esprit ! tant de charmes ! — Il est vrai. . . . — Vous devez trouver bien insipide la société de toutes les autres femmes ? — Je trouve mille délices dans la société de la plus aimable de toutes ! — Oui, la plus aimable ! après Sophie ? après la Comtesse ? Chevalier, croyez-moi : laissons, laissons les complimens. . . . contez-moi plutôt vos chagrins.

La Marquise ne cessa de m'écouter avec la plus grande attention, mais

fouvent d'un air triste , & quelquefois d'un air troublé. Je ne pus néanmoins en finissant la longue histoire de mes embarras & de mes inquiétudes , je ne pus m'empêcher de lui dire : ce qui me désespere encore , c'est qu'on ose vous accuser d'avoir écrit ces deux cruelles lettres. — On ose ! & qui ? M. de Rosambert ? Mme. de Fonrose ? mes deux plus mortels ennemis ! — Ils seroient vos amis que je ne les croirois pas !... ma belle maman , comment empêcherez-vous mon départ ? — Je ne puis , répondit-elle d'un ton préoccupé , je ne puis me lasser de le répéter : il faut que Sophie vous soit moins chere ? — Moins chere ? Je vous assure que non ; mais mon séjour à Paris devient indispensable : l'honneur me l'ordonne autant que l'amour. — Autant que l'amour de Mme. de Lignolle ! oui. — Ma belle maman , comment empêcherez-vous

mon départ ? — Faublas , il doit vous arriver de Versailles un paquet dont le contenu vous fera plaisir , j'espere , & qui changera probablement les dispositions de M. de Belcour Si pourtant votre pere s'obstinoit toujours à vous emmener , mandez - le - moi tout de suite. — Ce paquet , c'est ? — demain matin vous le recevrez , je vous laisse jusqu'à demain matin votre curieuse impatience. — Et vous ne m'assurez pas que ce premier moyen dont vous voulez bien me secourir , doive être infailible ? . . . Plait-il , maman ? . . . vous ne m'entendez plus ? vous pensez à toute autre chose. — Oui , s'écria - t-elle en sortant de sa profonde rêverie , il faut que vous aimiez beaucoup la Comtesse ! — ah ! beaucoup ! — davantage que vous ne m'aimez ? . . . que vous ne m'aimiez ! je veux dire ! — mais . . . je ne fais . . . je ne puis . . . —

allons, davantage ! vos incertitudes, votre embarras me l'affurent. Davantage ! répéta-t-elle tristement. — Il est vrai que mon Eléonore s'est acquis à ma tendresse, des droits qu'aucune autre... mais je vous afflige, ma belle maman. — Point du tout ! ... pourquoi ? ... pourquoi m'affligerois-je de ce que vous préférez votre maîtresse à votre amie ? achevez donc ; comment s'est-elle *acquis à votre tendresse, des droits qu'aucune autre ?* ... — Elle est enceinte. — Cruel jeune homme ! s'écria-t-elle avec infiniment de vivacité ; est-ce ma faute, si ...

Mme. de B*** n'acheva point. Elle m'empêcha de tomber à ses genoux, & de peur d'entendre ma réponse, elle posa sur ma bouche, sa main que du moins je baisai. Enfin la Marquise, dont je voyois les regards s'attendrir & le teint s'animer, la Marquise se leva

pour s'en aller. — Vous voulez déjà me quitter ? — J'y suis forcée, répondit-elle en se dérochant à mes caresses ; j'y suis forcée ! ... mes momens sont comptés, j'ai tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. Adieu, Chevalier. — Puisque vous me défendez de vous retenir, adieu, ma belle maman.

Quand elle fut au bas de l'escalier, voyez, dit-elle, les larmes aux yeux ; l'ingrat ne me demande seulement pas quel jour il me viendra remercier ! — Ah ! pardon ! j'étois occupé ... — de toute autre chose ! sans doute ? — De toute autre chose, oui ! mais de vous pourtant. Quel jour, ma belle maman ? quel jour ? — nous sommes à Mardi ?.. Eh bien, ... Vendredi ... oui, je pourrai vendredi vous donner un instant. — Toujours à la même heure ? — peut-être un peu plus tard. A la nuit fermée. Ce sera plus prudent.

Je ne sortis de la maison qu'un quart-d'heure après le Vicomte , & pourtant je crus encore reconnoître , non loin de moi , l'incommode Argus qui m'avoit déjà donné quelques inquiétudes. Ce qui confirma tous mes soupçons , c'est que l'espion mal-adroit ou craintif se hâta de changer de route , dès qu'il vit que je me retournois sur lui. Je rentrai chez moi , bien persuadé que le Capitaine ne tarderoit pas à venir m'y faire sa visite.

Est-il possible , me dit le Baron , que vous ayez risqué de vous casser une jambe ! ... — Mon pere , j'aurois risqué ma vie ! Monsieur le Baron , pourquoi me pouffiez-vous à des extrémités qui peuvent devenir funestes. Monsieur le Baron , vous devez le savoir : la mort est pour moi , dans ce moment-ci , préférable à l'esclavage. Au reste , avant de me remettre en votre pouvoir , je viens

vous déclarer positivement , qu'attenter à ma liberté , c'est attenter à mes jours. Quoi ! mille dangers environnent une enfant malheureuse & foible , la femme la plus digne de toutes mes affections ! & vous , le plus cruel de ses ennemis , vous prétendez lui enlever sa seule consolation , son unique appui ! vous prétendez en me réduisant à la plus entière immobilité , la livrer sans défense à ses persécuteurs , & m'obliger , moi , de les voir sans obstacles préparer sa perte. Monsieur le Baron , si c'est encore votre dessein , s'il vous reste quelque moyen de m'enfermer dans ma chambre & de m'obliger d'y vivre , je vous annonce du moins que le Capitaine viendra bientôt m'y chercher. Je vous annonce qu'alors , & je le jure par ma sœur , par vous , par Sophie , par tout ce que j'ai dans le monde de plus cher & de plus sacré , je jure que nulle

confidération ne pourra plus me déterminer à défendre contre le Vicomte, une vie que votre tyrannie aura désormais rendue inutile à Mme de Lignolle & odieuse à son amant! maintenant décidez de mon sort, il est dans vos mains.

Il le feroit, comme il le dit! s'écria ma sœur; quand il est question de quelque femme, il ne nous connoît plus. Cependant, il ne peut commettre de plus grande faute que celle de se laisser tuer. Ne l'enfermez donc pas, mon pere, ah! je vous en prie, ne l'enfermez pas.

Tandis qu'Adelaïde lui parloit ainsi, le Baron n'arrêtoit que sur moi ses regards douloureux. Hélas! & je vis les yeux de mon pere se remplir de larmes. Ma sœur baïsoit déjà les mains de M. de Belcour, aux genoux duquel je vins me précipiter: mon pere! ah,

mon pere , plaignez votre fils. A cause de ses malheurs , pardonnez-lui ce qu'il vient de vous dire & le ton dont il vous l'a dit : prenez pitié du plus impétueux des hommes , du plus infortuné des amans. Songez , sur-tout , songez que s'il n'étoit pas au désespoir , Faublas ne résisteroit jamais à votre autorité si chere , à vos ordres toujours sacrés.

M. de Belcour se cacha le visage dans ses mains & médita long-tems sa réponse. Mon fils , dit-il enfin , promettez de n'aller ni chez la Comtesse.... — Impossible , mon pere. — Ni chez la Baronne , ni chez le Capitaine. — A la bonne heure. Ni chez la Baronne , ni chez le Capitaine ; je vous en donne ma parole , & que je ne porte jamais votre nom , si j'y manque ! Ni chez la Baronne , ni chez le Capitaine , c'est tout ce que je peux promettre. Mon

père ne me répondit rien, mais à compter de ce moment, je recouvrai ma liberté toute entière.

Aussi-tôt après souper, je montai dans ma chambre & j'appellai Jasmin : donne-moi ton chapeau rond, mon manteau, mon épée.—Bien, Monsieur. Je vois que malgré l'avis de M. le Baron, vous êtes de mon avis à moi. Vous croyez qu'il faut, le plutôt possible, me débarrasser de ce grand diable qui donne des coups de poing si lourds. Et vous avez raison ! Et M. votre père diroit comme moi, si comme moi il avoit reçu... — Taisez-vous, Jasmin... je ne vais pas chez le Capitaine, mon ami. — Monsieur, sans trop de curiosité?... — Je veux moi-même essayer d'aller parler à *la Fleur*. Ne te couche pas, attends-moi. — Comment ! Monsieur, vous ne m'emmenez pas ? — Bon, tu es un poltron ! écoute : je puis

rencontrer le *grand diable*, & tu aurois peur. — Dans la compagnie de Monsieur, oh ! ça non. J'irai chercher dispute à toute une guinguette dans votre compagnie. Et tenez : il a peut être un domestique, le *grand diable*? Monsieur ! en vérité, je me charge de rosser le laquais, pendant que vous tuerez le maître. — Allons ! cette résolution me charme & me détermine ; je t'emmenne.... Que faites-vous donc ? Jasmin, est-ce qu'ordinairement vous prenez une canne, lorsque vous venez avec moi ? — Dame, c'est que je pense que si le domestique a aussi une épée, par hasard ; je n'en fais pas jouer, moi. — Laissez, Jasmin, laissez ce bâton, ou bien restez. — J'aime encore mieux vous suivre & n'emporter que mes bras.

Cette bonne volonté de mon domestique me fut très-heureuse, comme on le va voir. Nous venions de sortir, &
pressé

pressé que j'étois d'arriver, je marchois à grands pas sans regarder autour de moi. A peine nous entrions dans la rue St. Honoré, lorsqu'une femme arrêta Jafmin, pour lui demander le chemin de la Place Vendôme. Aux accens d'une voix chérie, je me retournai : grands dieux ! seroit-ce possible ?... oui, c'est elle, c'est la Comtesse ! — Quel bonheur, c'est lui ! J'allois chez toi, Faublas. — Mon Eléonore, j'allois chez toi. — Et tiens ; débarrasse-moi vite poursuivit-elle en me donnant un petit coffre : c'est mon écrin. Je te l'apportoï & je te venois joindre pour nous en aller tout de suite. — Nous en aller, où ? — Où tu voudras. — Comment, où je voudrai ! — Sans doute. En Espagne, en Angleterre, en Italie, à la Chine, au Japon, dans quelque désert ; où tu voudras, te dis-je. — Y penfes-tu ? je n'ai rien de prêt pour l'exécution

de ce dessein hardi. — Rien de prêt ?
Que faut-il ? — Mon amie , nous ne
pouvons nous entretenir ici d'un objet
de cette importance ; tu allois chez moi ?
viens-y , viens mon Eléonore , & jouis-
sons encore de quelques heures fortu-
nées. — Cependant.... — Quoi ? cepen-
dant , cela vous fait-il quelque peine ,
de me donner une heureuse nuit ? —
Grand plaisir , au contraire ; mais je
crois que tu ferois mieux de m'enle-
ver , sans perdre une minute. — Jasmin ,
cours chez le Suisse. Demande-lui la
clef de la petite porte du jardin & va
nous l'ouvrir. Que personne ne nous
voye entrer. Tu donneras au Suisse deux
louis pour le secret. — Monsieur , je ne
suis pas si riche. — Tu les lui promet-
tras de ma part. — Oh ! bon pour lui ,
c'est comme s'il les tenoit. — Jasmin ,
je t'en promets autant ; mais cours.

Bientôt la porte dérobée nous fut

ouverte, & fans avoir été vus, nous arrivâmes à mon appartement. Que je suis contente ! s'écria la Comtesse en prenant possession de ma chambre : que je suis contente ! C'est aujourd'hui que je suis vraiment la femme. Me voilà chez lui. Comme nous ferions bien ici... mais c'est à la cabane que nous ferons mieux. . . . Faublas, il faut que vous m'enleviez ; il le faut absolument. Tiens ! que je te raconte les événemens de la journée. Le Capitaine est venu dès le matin me faire une affreuse scène. Il s'est hâté d'apprendre à M. de Lignolle que j'étois enceinte, & que Mlle. de Brumont ne pouvoit être qu'un homme déguisé. Il a juré qu'il connoitroit incessamment & qu'il *mettroit à l'ombre* ; je te rapporte ses propres expressions ; qu'il mettroit à l'ombre l'insolent qui osoit aimer sa belle-sœur ; ce n'est pas aimer qu'il a dit ; & qui

eu l'audace de porter la main sur lui.
— Qu'a dit à cela ton mari? — Mon
mari! Pourquoi donc l'appeller mon
mari? Vous savez qu'il ne l'est pas. —
M. de Lignolle. — Il ne paroïssoit point
du tout content. — Et toi, qu'as-tu
répondu? — J'ai répondu! que s'il se
pouvoit que Mlle. de Brumont fût un
homme, c'étoit mon heureuse étoile
qui l'avoit permis; & que s'il m'étoit
arrivé jamais un ami qui m'eût fait un
enfant, mon prétendu mari le méritoit
bien. Ma tante a crié que j'avois raison;
elle a pris mon parti, ma tante! — Je
le crois! — Quand les deux freres ont
été partis, la Marquise a beaucoup
pleuré: elle vouloit absolument me
remmener dans sa Franche-Comté. Vois
combien tu m'es cher: j'ai constam-
ment rejeté sa proposition. F'aublas,
j'aime bien mieux que tu m'enleves....
Cependant le vilain homme étoit allé

se poster dans un Café.... — Je fais. — J'ai cru qu'il ne falloit point envoyer chez toi ; car je ne veux pas que tu te battes avec le Capitaine ; je lui pardonne ses insultes ; je les oublie ; j'oublie le monde entier , pourvu que tu m'enleves.... J'allois du moins écrire un mot à Mme. de Fonrose , quand elle m'a fait dire.... — Je fais. — Vois-tu ? c'est une méchante femme aussi , la Baronne ! Elle nous a servis tant que notre amour , qui n'étoit pour elle qu'une intrigue un peu plus gaie qu'une autre , a pu lui fournir quelque sujet d'amusement ; à présent qu'il n'y a plus que des dangers à courir , elle nous abandonne. Mais que m'importe encore , puisque tu me restes , & pourvu que tu m'enleves?... Enfin , la nuit est venue. Je me suis hâtée de souper & de renvoyer ma tante dans son appartement. Mes femmes m'ont couchée comme de cou-

tume ; mais dès qu'elles ont eu quitté ma chambre , j'ai vite passé cette petite robe ; & par ton petit escalier , j'ai gagné la cour & la porte cochere. *La Fleur*, comme si je venois de le charger d'une commission , a demandé qu'on tirât le cordon , je me suis esquivée , je t'ai rencontré , rien n'empêche plus que tu ne m'enleves. — Rien ne l'empêche ! mais tout s'y oppose , au contraire ! il nous faut une voiture , un travestissement , des armes , une permission de poste , un passeport. — Ah ! mon Dieu ! je ne ferai point enlevée , cette nuit !... Eh bien ! Faublas , écoute : nous allons tous deux rester ici jusqu'à la pointe du jour ; alors tu me cacheras dans quelque grenier de cet hôtel ; tu auras toute la journée pour faire les préparatifs nécessaires , & nous partirons enfin vers le milieu de la nuit suivante. — Impossible ! mon amie. — Impossible ! la

raison ? — Tu ne consideres pas que vouloir apporter trop de précipitation dans l'exécution d'une entreprise si difficile, c'est s'exposer à la manquer. — Regardez ! moi, je trouve toujours les moyens ! lui ne voit jamais que les obstacles !... — Tu peux encore, au moins pendant trois mois, cacher & nier ta grossesse. — L'ingrat ne m'enlevera point qu'il n'y soit obligé ! — Les circonstances ne sont pas tellement pressantes... — Et pourquoi différer de trois mois le bonheur que nous pouvons tout-à-l'heure obtenir ? — Toi, dont le cœur est si bon, mon Eléonore, voudrais-tu, si la nécessité ne t'en imposoit pas la loi, voudrais-tu d'un bonheur qui feroit le désespoir de la sœur la plus sensible & du meilleur des peres ? — Ah ! malheureuse !... il ne m'enlevera point ! il ne veut pas m'enlever ! — Mon amie, je te jure que ces

confidérations toute-puissantes ne m'arrêteront plus quand le moment sera venu de tes les sacrifier. Je te jure qu'alors, dussé-je périr moi-même, je n'abandonnerai ni mon enfant, ni sa mere que j'adore. Mais permets que je quitte , le plus tard possible , les objets les plus dignes de partager mon amour avec toi ; permets qu'en les abandonnant pour te suivre , je puisse emporter du moins cette consolante idée que je n'ai point volontairement causé leur plus grand chagrin.

La Comtesse , encore obligée de renoncer à son plus doux espoir , versa des pleurs amers. Sa douleur étoit si vive , que je désespérai d'abord de la calmer. Mais que ne peuvent les caresses d'un amant ! Cette nuit , comme la dernière que l'amour nous avoit donnée , ne dura qu'un instant. Déjà le jour va paroître , me dit Mme. de

Lignolle, & je te demande à mon tour comment je vais faire pour rentrer chez moi. La question étoit embarrassante ; il fallut rêver quelques minutes, pour y répondre d'une manière satisfaisante : mon *Eléonore*, habillons-nous vite. Malgré les prudens avis de *Mme. de Fonrose*, je vais te conduire jusqu'à la porte. Je me garderai bien d'entrer avec toi. La *Baronne* croira que tu n'es venue chez elle de si bonne heure, qu'afin de lui parler de moi. Tu te feras en effet une douce violence pour l'entretenir de ton amant, & quoi qu'elle puisse te dire, tu lui tiendras fidelle compagnie, jusqu'à ce que ton cabriolet soit arrivé. — Mon cabriolet ? Qui me l'amenera ? — *La Fleur* que j'irai prévenir. — Et si déjà le *Capitaine* est à son poste ? — Dépêchons-nous. Il n'y fera sûrement pas aux premiers rayons de l'aurore. Au reste, s'il y est,

j'ai mon épée. Que veux-tu, ma charmante amie? il n'y a pas d'autre moyen. . . . Mais ! quand & comment te reverrai-je?... Eléonore, je ne veux pas qu'ainsi vous vous exposiez encore la nuit, seule! à pied! je ne le veux pas!.. Mon amie, n'est-il pas cent fois plus convenable & moins dangereux que ce soit moi qui vous aille trouver?... Ne puis-je quelquefois, vers minuit, pénétrer jusqu'à toi? — Mme. de Lignolle m'embrassa : oui ! répondit-elle avec un cri de joie. Je puis m'arranger de manière... viens... non pas la nuit prochaine ; mes mesures pourroient n'être point prises... Tiens ! afin de ne rien donner au hasard, viens Vendredi, entre onze heures & minuit.

Cependant le jour commençoit à poindre. Nous descendîmes sans bruit, nous sortîmes par la petite porte du jardin. Tout se passa mieux que je n'osois

l'espérer. Je vis la Comtesse entrer chez la Baronne & je courus chez M. de Lignolle éveiller la Fleur qui dut partir un quart-d'heure après. Je revins chez moi , sans avoir fait de fâcheuse rencontre. A huit heures du matin , il m'arriva la lettre que voici.

„ Depuis long - tems , Monsieur le
„ Chevalier , je cherchois l'occasion de
„ réparer mes torts envers vous &
„ Monsieur le Baron. C'est avec tranf-
„ port que j'ai faisi la premiere qui s'est
„ présentée ; je vous prie de l'affurer à
„ M. votre pere. Je crois au reste que
„ le Roi ne pouvoit faire pour le régi-
„ ment de * * * , une meilleure ac-
„ quisition que celle d'un jeune hom-
„ me tel que vous , puisqu'il est cer-
„ tain que vous avez la physionomie
„ du monde qui promet le plus.

„ J'ai l'honneur d'être &c. le Mar-
„ quis de B * * * . „

Un instant après M. de Belcour entra dans ma chambre , il tenoit à sa main plusieurs papiers , & je voyois la plus grande joie peinte sur sa figure. Je le reçois à l'instant de Versailles , s'écria-t-il en m'embrassant ; vous avez voulu que ce fût à moi qu'il fût adressé. Vous avez voulu que le premier je vous félicitasse de votre bonheur. Je suis infiniment sensible à cette attention délicate. Oui , c'est cela même , ajouta-t-il en voyant que je m'approchois pour lire. C'est votre brevet de Capitaine au régiment de * * * dragons , maintenant en garnison à Nancy ; & ceci , l'ordre de rejoindre au premier de Mai... dans quinze jours. Faublas ! je vous ai plus d'une fois reproché l'inexcusable oisiveté qui rendoit vos talens inutiles , & j'avois résolu de faire enfin moi-même les démarches nécessaires pour vous procurer le seul état
qui

qui vous convint : je suis enchanté qu'en me prévenant , vous ayez si bien réussi. Votre heureuse étoile vous accorde d'abord ce que mes plus vives sollicitations n'auroient sûrement pas obtenu tout - de-suite , un grade déjà supérieur & l'espoir d'un avancement certain. Malheureusement j'ai lieu de craindre que vous ne trouviez dans cette faveur de votre fortune , un autre sujet de joie : voici le projet de notre commun voyage renversé ; voici votre séjour dans la Capitale prolongé d'une semaine toute entière. Mais s'il est vrai que vous vous en applaudissiez , songez , mon fils , songez du moins que rien ne pourra vous dispenser d'obéir aux ordres du Ministre , & de joindre le régiment sous quinzaine. Alors de mon côté je quitterai Paris , j'irai seul où nous devions aller ensemble . . . —
Quelle bonté , mon pere , & que de re-

connoissance ! . . . — Je vous promets de chercher Sophie avec autant d'ardeur & d'exactitude que vous l'auriez pu faire. — Et vous la trouverez ! mon pere, vous la trouverez ! — j'ose du moins l'espérer de cet événement - ci. Je ne doute pas que Faublas ne s'empresse de justifier la faveur du Prince ; je ne doute pas qu'il ne remplisse avec distinction, l'honorable place qui lui est confiée. Il faut croire que dans sa retraite, M. Duportail recevra la nouvelle de cet heureux changement qui en annoncera beaucoup d'autres, & qu'alors il ne cachera plus sa fille à l'époux devenu digne d'elle. — Oh ! mon pere, oh ! quel encouragement vous me donnez ! — Adelaïde est déjà levée, Faublas ; elle va déjeuner dans mon appartement, j'allois te faire appeler. Je n'ai pas eu l'indiscrétion de montrer ces papiers à ta sœur. Il est

bien juste que ce soit toi qui lui apprennes cette bonne nouvelle, viens, mon ami, descendons ensemble.

Je recevois les félicitations d'Adelaïde, quand mon domestique vint d'un air effaré, me dire que quelqu'un me demandoit. — Qui ? Jasmin. — Monsieur, c'est lui. — Qui ? lui ! — le grand diable. — Le grand diable ! répéta M. de Belcour en regardant Jasmin. Qu'est-ce que cette expression ! ... Faublas ! de qui veut-il donc parler ? — mon pere ... je ... je vais le recevoir. — Pourquoi ce mystere ? ... mon dieu ! ... c'est peut-être le Capitaine ? ... tu ne réponds pas ? ... non, Faublas, restez. Qu'il entre ici ... Jasmin, priez M. le Vicomte de vouloir bien passer chez moi.

Dès que mon domestique nous eut quittés, le Baron s'écria : voici donc le moment fatal ! O mon ami, souvenez-

vous dès prieres qu'un pere vous a faites & qu'il vous réitere à genoux. Il venoit en effet de s'y jeter. Je me précipitai vers lui pour le relever ; il saisit ma main droite, la baïsa, la porta sur son cœur : qu'elle me sauve ! s'écria-t-il encore. Qu'elle sauve la moitié de ma vie ! Adelaïde accourut épouvantée : tiens , Faublas , dit M. de Belcour en se relevant, embrasse ta sœur & ne l'oublie pas.

Je l'embrassois , lorsque le Capitaine entra ; j'en vois deux, s'écria-t-il avec un affreux fourire : laquelle est Mademoiselle de Brumont ? en lui montrant ma sœur , je répliquai : Capitaine, celle-ci ne vous eût point ayant-hier assis sur le balcon de la Comtesse. Cependant Adelaïde se penchoit à l'oreille du Baron , pour lui dire à mi-voix : qu'il est laid , ce grand Monsieur ! il me fait peur ! — Laisse - nous , ma fille , lui

répondit-il, va faire un tour dans le jardin. Avant d'obéir, elle vint à moi, les yeux pleins de larmes : mon frere, Monsieur le Baron ne vous a point enfermé. Oh ! je vous en prie, souvenez-vous qu'il ne vous a point enfermé.

Quand ma sœur fut partie, le Capitaine qui n'avoit cessé de me regarder avec beaucoup d'insolence, reprit : voilà donc ce Chevalier de Faublas dont on parle ! Comment cela peut-il s'être fait un nom dans les armes ? cela paroît n'avoir que le souffle ! Quand c'est quelque chose de plus qu'une femmelette, ce n'est encore que la moitié d'un homme ! — Capitaine, asseyez-vous donc ; vous m'examinerez plus à votre aise. — Corbleu ! tu prends le ton de la raillerie, je crois ! Ne me connois-tu pas ? ignores-tu que le Vicomte de Lignolle ne souffrit jamais le sot persiflage de tes pareils, ni leurs airs

impertinens ? ignores-tu qu'il ne souffrit jamais un regard , un geste équivoques ; que les plus fiers ont devant lui perdu leur audace ; qu'il a sans peine immolé des hommes plus fameux que toi , & qui sur-tout paroïssent plus redoutables. — Enfin , il a tout dit ! Capitaine , est-ce la coutume des braves comme vous , d'essayer d'intimider l'ennemi qu'ils craignent de ne pouvoir pas vaincre ? Je suis bien aise de vous prévenir que cet excellent moyen pourroit ne pas vous être avec moi d'une grande ressource. — Corbleu ! s'écria le Vicomte outré de colere. Il se fit pourtant quelque violence , & me prenant la main : Ecoute ! dit-il. Puisqu'il étoit possible qu'il se trouvât sous les cieux un jeune insensé , téméraire au point de déshonorer un frere que j'aime , & d'oser porter la main sur moi , & d'oser m'insulter en face , j'aime mieux que ce soit

toi qu'un autre. Trop souvent, depuis deux ou trois années, on m'étourdissoit de ton nom. Sache que pour l'adresse & la force je ne reconnois dans le monde entier qu'un homme comparable à moi ; & celui-là, je pense qu'aucun maître n'ose contester sa supériorité. Je ne permettrai jamais qu'aucune autre réputation s'éleve & balance la mienne. Je comptois venir quelque jour à Paris tout exprès pour te le dire. . . . — Remerciez donc le hasard qui, me donnant avec vous des torts apparens, vous épargne l'infâmie d'un duel dont le seul motif eût été votre féroce amour d'une fausse gloire. — Corbleu ! je suis bien impatient de savoir comment tu feras pour soutenir la hardiesse de tes discours. Plus je te regarde, & moins je puis me persuader que tu sois digne de ta renommée. — Allons donc au fait, Capitaine ? ce sont les preuves que vous

demandez, n'est-ce pas? — Affurément! mais dis-moi : voudrais-tu par hasard pouvoir te vanter d'avoir défié le Vicomte de Lignolle? — Pourquoi m'en vanterois-je, quel honneur m'en pourroit-il revenir? D'ailleurs, est-ce que j'ai jamais fait métier de défier personne? — C'est que j'ai juré, je t'en avertis! qu'en toute rencontre ce seroit moi qui proposerois le combat. — Je n'ai fait, moi, d'autres sermens que de ne le refuser jamais. — Eh bien! choisis les armes. — Toutes me sont égales. — L'épée donc! l'épée. J'aime à voir mon ennemi de près. — Je tâcherai de ne pas trop m'éloigner de vous, Capitaine. — C'est ce que nous verrons, mon petit Monsieur. Le lieu? — M'est assez indifférent. *La porte Maillot*, cependant, si vous voulez. — *La porte Maillot*, soit. Mais cette fois, tu n'y trouveras pas le Marquis

de B***. — Peut-être. — Le jour & l'heure? — Aujourd'hui & tout de suite. — Voilà, s'écria-t-il en me frappant sur l'épaule, ce que tu as dit de mieux! partons. — Capitaine, vous avez votre voiture? — Non. Je vais toujours à pied. — Il faudra pourtant vous déterminer à prendre une place dans le carrosse du Baron. — Pourquoi cela? — Parce que nous irons chercher un de vos amis. — Un de mes amis! corbleu. — Oui, de mon côté j'emmine un témoin. — Un témoin! où est-il? — Le voilà. — Ton père? — Mon père. — Qu'il vienne, si bon lui semble; mais qu'il ne compte pas sur ma pitié. — Monsieur le Vicomte, répondit le Baron avec beaucoup de sang-froid, plus je vous écoute & plus je demeure persuadé que c'est vous qui ne méritez pas la mienne. — Capitaine, l'avez-vous entendu? — Eh bien! me répondit-il.

— Eh bien ! m'écriai-je en prenant à mon tour sa main que je ferrai fortement ; c'est l'arrêt de ta mort qu'il vient de prononcer ! Partons. — Partons , répéta mon pere , & je vois que nous ferons bientôt revenus.

Nous commençâmes par aller chercher M. de St.-Léon , Collégué du Capitaine , autre Officier de Marine, aussi traitable , aussi poli que son ami l'étoit peu. Cet honnête Gentilhomme en comblant mon pere d'égards , en m'accablant de civilités sans nombre , défavoit assez les invectives , les bravades & les juremens que M. de Lignolle ne cessoit de vomir. Plusieurs fois même il hasarda quelques paroles conciliatrices ; mais on sent que toute médiation devenoit désormais inutile entre le Vicomte & moi. Tous deux résolus à périr plutôt que de reculer , nous arrivâmes à *la porte Maillot*.

Nous venions de mettre pied à terre, déjà mon adverfaire avoit la main sur son épée, déjà la mienne étoit tirée. Tout-à-coup plusieurs Cavaliers qui depuis quelques secondes nous suivoient au grand galop, fondirent sur le Capitaine & l'environnerent en criant : de la part du Roi ! L'un d'eux lui dit : Monsieur le Vicomte de Lignolle, le Roi & Nosseigneurs les Maréchaux de France vous ordonnent de me rendre votre épée ; & je dois, jusqu'à nouvel ordre, vous accompagner par-tout. Le Capitaine devint furieux, cependant il n'osa faire aucune résistance : on ne te donne pas de gardes, à toi ! me cria-t-il en se désarmant ; on compte sur ta sagesse. Tu as au reste des amis très-prudens ; rends grace à leur extrême vigilance, elle te fera vivre quelques jours de plus, mais seulement quelques jours. Comprends bien ce que je te dis.

Je revins avec mon pere , & comme nous passions devant la porte de Rosambert , alors seulement je me rappelai que ce jour même étoit pour mon heureux ami le jour du lendemain des noces , & que je devois déjeuner avec la nouvelle Comtesse. Je quittai le Baron ; je me fis annoncer chez M. le Comte. Il vint me recevoir dans son salon. Rosambert , j'accours vous féliciter & je me rends à votre invitation. — Pardon , me répondit-il , vous ne déjeûnez qu'avec moi. La Comtesse est fatiguée , elle repose. — J'entends. Vous êtes content de votre nuit ? — Oui... oui , content. — Mon ami , ce rire est forcé ; votre gaieté ne me semble pas naturelle ! Qui peut troubler ?... — Un méchant tour... qui me vient de votre Marquise.... Je le parierois maintenant ! — Quoi donc ? — Je reçois à l'instant l'ordre de rejoindre. — De rejoindre !

joindre ! & moi aussi. — Comment ? & vous aussi. — Mon ami, je suis Capitaine de Dragons. — Capitaine ! Ah ! recevez mon compliment. Embrassons-nous. Votre Régiment n'en aura pas de plus jeune, de plus brave & de plus joli. Voilà donc qu'enfin la Marquise se décide à faire quelque chose pour vous ! Ne vous l'ai-je pas dit depuis long-tems, qu'avec du mérite on ne s'avançoit encore que par les femmes ! — Je vous admire ! Qui vous dit que c'est Mme. de B*** ? ... — J'avoue qu'il seroit plus plaisant que ce fût son mari ! s'écria-t-il.

Je ne répondis rien. Il m'avoit paru convenable de ne pas communiquer à M. de Belcour, la lettre du Marquis : jugez, si j'étois tenté de la montrer à Rosambert ?

D'abord Capitaine dans un régiment de cavalerie ! continuoit le Comte, ce

n'est pas mal débiter ! oh ! vous irez loin , c'est Mme. de B*** qui vous porte ! cependant comment se fait-il que la Marquise ait eu le courage de se sacrifier elle même à votre avancement ? le courage de réléguer Faublas dans une garnison ? Votre régiment , où est-il ? Chevalier. — à Nancy — à Nancy ? ... attendez donc me tromperois-je ? non , non. Ah ! je ne m'étonne plus. — Quoi donc ? — Le quoi donc est excellent ! Vous ignorez peut-être ce que je veux dire ? — Je ne m'en doute même pas , en vérité ! — Faublas , voilà de ces mysteres mal-adroits qui nuisent plus qu'ils ne servent. Comment voulez-vous que je ne sache pas cela ? — Eh quoi , cela ? — Mais ! que Mme. de B*** possède , tout près de la Capitale de la Lorraine , une fort belle terre qu'il y a long-tems qu'elle n'a vue. — Ah ! ah ! — elle y compte fans doute

aller passer toute la belle saison ; & tant qu'il vous plaira , vous obtiendrez de votre Colonel , de petits congés de vingt-quatre heures. Ainsi la Marquise , au comble de ses vœux , vous aura tout à son aise , & ne craindra plus la concurrence de personne. Elle a vraiment trouvé le meilleur moyen d'empêcher en même tems que vous ne puissiez chercher Sophie & secourir Mme. de Lignolle. — M'empêcher de secourir mon Eléonore ! — Affurément , car c'est tout-à-l'heure que vous avez ordre de rejoindre ? — Seulement au premier de Mai. — Eh bien , dans quinze jours. — A cela je gagne une semaine toute entière , puisqu'il est vrai que mon pere devoit m'emmener samedi prochain. — Le grand bénéfice ! eh ! quel changement une semaine peut-elle apporter ? ... — Que fais-je ? il arrive tant de choses en moins de tems ! — Faublas ,

voilà ce qui s'appelle s'étourdir sur sa situation. — Taisez-vous, mon ami, taisez vous ! ne m'ôtez pas l'illusion qui me soutient ! — Mme. de Lignolle, quand vous l'aurez abandonnée huit jours plus tard, sera-t-elle donc moins malheureuse ? — Rosambert ! Rosambert ! est-ce quand je touche au fond de l'abyme, qu'il faut me le montrer ? — sera-t-elle moins exposée à la vengeance de ses ennemis ? Cruel ! — aux brutales fureurs du Capitaine ? — Il est venu ce matin. Nous étions sur le point de nous battre, lorsqu'un Garde de la Connétablie nous est tout-à-coup arrivé. — Un Garde ! pour lui ? vous n'en avez pas, vous ? — Non. — Je le crois, cela vous auroit gêné dans vos courses : il ne vous auroit plus été possible d'aller *incognito* visiter la Marquise. — La Marquise ! à vous entendre, Rosambert, on croiroit que rien

dans le monde entier ne se fait que par elle. — Mon ami, c'est que le lion, qui pendant quelques semaines, sembloit profondément endormi, vient de se réveiller. C'est que je vois Mme. de B*** maintenant tout remuer autour d'elle : il y a huit jours, de mauvais bruits sur Mlle. de Brumont commencent à courir.... — Mon dieu ! — à peu près dans le même tems une lettre fatale est adressée au Capitaine.... — Est-il possible, — Hier, j'apprends de bonne part la rupture de M. de Belcour & de la Baronne ; aujourd'hui le brevet vous arrive ; & moi par contre coup je suis obligé de partir, & je n'ai pas comme vous quinze jours de grace, il faut que je sois au régiment le 21 de ce mois, il faut que je vous fasse mes adieux après demain vendredi ! Mais en cela quel est son but ? car elle ne fait rien sans dessein ; l'artificieuse per-

sonne.... S'il ne m'est pas permis de tout deviner, je conçois du moins que prête à frapper les grands coups, mais sachant notre réconciliation, & ne pouvant se dissimuler que l'homme du monde qui la connoît le mieux, doit être le plus disposé à vous servir contre elle de sa bourse, de ses conseils & même de son bras s'il le falloit absolument; la Marquise croit devoir le plutôt possible, écarter celui de ses ennemis qu'elle regarde comme le plus dangereux, parce qu'il est de vos amis le meilleur. Au reste elle est femme dans toute la force du terme, votre Mme. de B***! Après avoir battu les gens, elle leur garde rancune; & poursuivit-il en promenant sa main sur son front: tout récemment... tout récemment... avant la venue de cet ordre militaire qui m'exile.... J'ai cru m'appercevoir que le coup de pistolet dont elle a bien voulu

me gratifier , ne l'empêcheroit pas de me faire de tems-en-tems quelques petites malices d'un autre genre. — Comment ? — Oui. Je ne suis pas sorti de chez moi depuis hier au soir ; eh bien je parirois qu'hier au soir la Marquise se sera très-sincèrement réconciliée avec Mme. de *** cette Comtesse éternellement officieuse !... Qui a tant pressé mon heureux mariage. — D'honneur, mon ami ! je ne comprends rien à ce que vous me dites. — Tant mieux... j'aime assez , quand je suis fort indiscret , à rester du moins fort obscur. Vous vous en allez ? mon ami. Je ne fais pas d'effort pour vous retenir , car , je l'avoue, j'ai besoin d'être seul un moment. — Vous avez du chagrin ? — Un peu. — Cet ordre de partir ? — Cela & autre chose. — Que je ne puis savoir ? — Ou qui ne vaut pas la peine d'être su. — Mais encore ? — Bon ! une bagatelle !....

rien.... moins que rien. Cependant on me l'a dit cent fois , & je ne l'ai jamais voulu croire : il est difficile que la plus belle humeur n'en soit pas un moment altérée.... Que voulez-vous ? c'est un petit nuage qu'il faut laisser passer. — Rosambert , vous parlez comme un oracle , je reviendrai quand vous ferez intelligible. Adieu. — Adieu , Faublas. — Au moins vous voudrez bien présenter mes devoirs à la nouvelle mariée , & l'assurer de mes regrets. — Oui.... oui.... ce soir vous la verrez.... je vous l'amenerai ce soir. — Etourdi ! je m'en allois , sans vous avoir même demandé son nom. — De Mésanges , répondit-il. — De Mésanges , m'écriai-je ! — Eh bien , qu'y a-t-il qui vous étonne ? — Rien. — Il vous a frappé ce nom ? — Frappé ?.... c'est que j'ai connu dans ma province un frere de cette Demoiselle. — Elle n'en a pas. — C'é-

toit donc un de ses cousins. Adieu ,
mon ami. — Non , non , Chevalier !
écoutez donc : quand vous l'avez connu
ce cousin , avez - vous aussi connu la
cousine par hasard ? — Point du tout ,
Pourquoi ? — Ah pour . . . pour rien .
Tenez , Faublas , ayez de l'indulgence ,
je suis aujourd'hui d'une bêtise amère .

Je me hâtai de sortir pour que Ro-
sambert ne vît pas sur mon visage trop
de gaieté succéder à trop d'étonnement .

Mon père m'attendoit avec impa-
tience . Comme j'entrais chez lui , je
l'entendis qui disoit à ma chère Ade-
laïde : eh ! malheureuse enfant ! si cela
étoit , me verrois-tu si tranquille ? ac-
courez donc , me cria-t-il dès qu'il m'eut
aperçu , votre sœur se désole . Elle
prétend qu'il vous est arrivé quelque
malheur & que je le lui cache . — Oh !
mon frère , s'écria-t-elle , je serois
morte , si vous n'étiez pas revenu . Mais

quand est-ce donc que vous ne vous battrez plus qu'à cause de Sophie ? — A propos, interrompit le Baron, je n'ai jamais songé à vous faire cette question que lorsque vous n'étiez pas là ? Qu'est devenue, je vous prie, la lettre de M. Duportail ? — Mon pere, je l'avois gardée, je l'ai perdue à Montargis, le soir que je m'y suis trouvé mal. C'est sans doute Mme. de Lignolle qui l'a trouvée ; mais je n'ai pas osé lui en parler. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne m'en ait jamais rien dit.

Le soir du même jour, Rosambert nous amena sa femme. D'un bout de l'appartement à l'autre, Mme. la Comtesse reconnoissant ma sœur qu'elle n'avoit pourtant jamais vue, s'arrêta toute surprise. Avancez donc, lui dit son mari ? Qui vous retient à cette porte ? Dame ! lui répondit-elle en regardant toujours ma sœur, c'est qu'il

me semble que la voilà. — Qui ? — Ah dame ! une Demoiselle que je croyois ma bonne amie. — Vous connoissez Mademoiselle ?

Pendant ce court dialogue, je me demandois ce que j'avois à faire, pour empêcher la jeune femme de se trahir tout - à - fait. M'éloigner un instant, c'étoit livrer ma sœur aux dangereuses questions, aux reproches embarrassans de la Comtesse, à qui d'ailleurs je donneroie bientôt un nouveau sujet d'étonnement, puisque je ne pourrois me dispenser de reparoitre bientôt au salon. Je devois donc tout au contraire me hâter de me faire remarquer de Mme. de Rosambert, afin de lui rappeler ainsi les éclaircissiemens nécessaires, les prudens avis que la veille du mariage, Mme. d'Armincour avoit très-probablement donnés à l'innocente Mile. de Mésanges. Ce fut le parti que

je pris. Je me jettai devant elle & la saluai respectueusement.

La Comtesse fit alors un cri, laissa tomber ses bras, perdit toute contenance, & prête à se trouver mal, fut obligée de s'appuyer contre la porte. Cependant elle ne cessoit de promener ses regards, tantôt sur ma sœur & tantôt sur moi : je voyois bien qu'elle étoit encore embarrassée de savoir qui de nous deux étoit sa bonne amie. Voilà, dit Rosambert, une véritable reconnaissance ! fort singulière, tout-à-fait théâtrale ! mais il me semble que dans cette scène, d'ailleurs très-amusante, ce n'est pas moi qui joue le beau rôle. De l'autre côté, mon père murmuroit tout bas : encore des quiproquos ! encore une aventure galante ! je le parierois. — Vous connoissez donc Mademoiselle ? reprit le Comte, en montrant ma sœur à sa femme. Celle-ci mal-à-propos

mal-à-propos s'avisant de vouloir être fine, répondit : ah ! mon dieu ! non. D'abord, moi, je ne connois pas du tout Mlle. de Brumont!—De Brumont ! répéta Rosambert : maudit soit donc l'inferral génie qui vous fait deviner son nom ; ainsi, continua-t-il en se frappant le front ; plus de doute, aucune espece de doute ; je suis déjà ce qui s'appelle un mari, un vrai mari !... Je le suis ! je l'étois même avant les nôces. Le comment ? je l'apprendrai peut-être quelque jour.... — Mon pere se pencha à l'oreil du Comte, pour lui recommander de la modération : songez que ma fille est-là, lui dit-il. — Vous avez raison, Monsieur ; & je suis, je l'avoue, inexcusable moi, inexcusable de faire tant de bruit pour une bagatelle. Mais vraiment, de quelque maniere qu'on y puisse être préparé, on ne reçoit pas le coup sans crier un peu.... J'ai

du courage, je ne vous demande qu'un instant pour me remettre. Tout-à-l'heure vous me verrez parfaitement tranquille.... Néanmoins, convenez que ce jeune homme peut se vanter d'avoir la plus maligne étoile.... assez bonne pour lui, mais si fatale à tout ce qui l'approche ; il semble qu'il soit écrit la haut que pas un de ses amis, pas un ne l'échappera !..... Il ne put s'empêcher d'interroger encore la pauvre petite femme : Madame, vous n'avez vu Mademoiselle nulle part ? — Nulle part. Oh mon dieu non. Pas même chez ma cousine de Lignolle. — Ah !... quelle fureur aussi de questionner quand..... quand on est sûr.... Fort-bien ! Madame la Comtesse, fort-bien ! c'est assez, le Chevalier lui-même me dira le reste.

A ces mots, le Comte parut prendre son parti. Chacun s'étant assis, la con-

versation roula sur des objets indifférens. Cependant la nouvelle mariée qui parloit peu , me regardoit beaucoup. Elle me regardoit d'un air qui sembloit annoncer que si elle étoit encore un peu mécontente & étonnée de la maniere dont j'avois entretenu ses erreurs en profitant de son ignorance , elle ne se sentoit pourtant pas disposée à garder éternellement avec moi sa surprise & son ressentiment. Rosambert pendant ce tems-là se faisoit une extrême violence , pour dissimuler les inquiétudes que lui donnoit l'attention soutenue dont il voyoit sa femme m'honorer ; & comme enfin la Comtesse se mit à rire ; il lui demanda pourquoi ? — Dame ! je ris , parce qu'il rit , lui. — Lui ! lui ! Madame , & pourquoi rit-il , lui ? — Dame ! il rit peut-être de ce que.... ah ! mais , c'est que je ne peux pas vous dire.... Dame ! je ne fais pas de quoi il rit. En

vain le Comte voulut retenir un signe d'impatience ; en vain il essaya d'étouffer un profond soupir , & puisque Rosambert mettoit de l'amour-propre à ne pas laisser voir les petits chagrins que sa mésaventure lui causoit , je crois qu'il étoit tems qu'il s'en allât. Adieu , me dit-il , & sans rancune. Demain dans la soirée , vous trouvera-t-on chez vous ? — Oui , mon ami. — Vous pouvez compter sur ma visite. — Y viendrai-je avec vous , lui demanda sa femme ? Quelle question me faites-vous là , répondit-il d'un air assez détaché , ce sera comme vous voudrez. Je vous observe néanmoins que les jeunes femmes ne vont pas ainsi chez les garçons , tous les jours sur-tout.

Cependant la Comtesse alloit descendre , je lui présentai la main. — Ah ! Dame ! je ne demande pas mieux ! dit-elle en serrant la mienne. Mais c'est que

pourtant je vous en veux beaucoup !
Vous m'avez bien attrappée, au moins !
— Chut , chut ! s'écria Rosambert :
Madame , ces choses - là ne se disent
pas quand il y a du monde , sur-tout
quand le mari est-là.

Tous deux ils partirent. Le lendemain , à six heures du soir , le Comte vint chez moi ; mais il n'amenoit pas la Comtesse. Au reste , il entra dans ma chambre , en pouffant de grands éclats de rire : tout cela est fort plaisant , s'écrioit-il ; infiniment plaisant ! — Quoi ? — Ce que la Comtesse m'a raconté. — Vous avez vu Mine. de Lignolle ? — Eh ! non. Ma femme. Elle m'a tout conté , vous dis-je ; & devant elle , j'ai gardé mon air sérieux , à cause des bienféances. Maintenant que je suis chez vous , permettez - moi de ne me plus gêner ; permettez-moi de rire. Vous êtes né pour les comiques aventures. —

Rofambert, si vous voulez que je vous réponde, expliquez-vous. — Ah ! cette fois, je suis clair ; mais si vous m'y forcez, je le serai davantage. — Comme il vous plaira. — Oui ? Eh bien ! écoutez : ma femme m'a dit qu'avant de devenir ma femme, elle avoit été votre femme.... — Cela n'est pas vrai ! — Comment, c'est vous qui niez le fait ! c'est vous !.... — Je l'interrompis vivement : Monsieur le Comte, un mot, je vous prie. Avant de me continuer vos indigneuses confidences, entendez-moi bien : toutes vos questions, sur une matière aussi délicate, seroient, de quelque manière que vous pussiez les risquer, seroient, dis-je, absolument inutiles : si le fait est faux, je ne suis pas assez cruellement fat pour en accuser votre femme ; s'il est vrai, je ne suis pas assez sottement indiscret pour l'avouer à son mari. — Mais on ne vous

prie ni d'avouer, ni de défavouer; on demande seulement que vous écoutiez. Madame de Rosambert m'a raconté que vous aviez eu le bonheur de coucher avec la douairière d'Armincour; que cette nuit-là, vous aviez quitté le lit de la Marquise pour venir causer dans celui de Mlle. de Mésanges, qui bientôt avoit cessé d'être Demoiselle, mais sans le savoir, puisqu'après vous être comporté avec elle comme un très-galant homme, vous l'aviez pourtant laissée persuadée que vous étiez une fille. Chevalier, convenez donc que si la jeune personne m'a fait une histoire, elle en fait faire de jolies; & souffrez que j'en rie. — Rosambert, loin de m'y opposer, j'en vais rire avec vous. — J'ai pourtant, reprit-il d'un air un peu plus grave, une question à vous faire... Avec les ménagemens convenables. Supposons... c'est une supposi-

tion ; vous comprenez bien ?... Supposons que l'aventure vous fût arrivée, en auriez-vous fait la confidence à Mme. de B*** ? — Jamais. — C'est ce que je pense. Qui pourroit donc le lui avoir dit ? car mon mariage, il n'en faut plus douter, est un bienfait de la Marquise ; & comme je vous le confiois hier matin, parce que les découvertes de la nuit précédente me l'avoient déjà fait pressentir, c'étoit uniquement pour Mme. de B***. qu'elle agissoit, cette obligeante Comtesse de *** qui me paroïssoit toute dévouée. Au moment même où tout-à-fait dupe de leur stratagème, je dotois d'un ample douaire (1) la virginité de Mlle. de Mésanges, à qui certainement il ne

(1) Les plus savans Jurisconsultes définissent le douaire : *Pretium defloratæ virginitatis*. Je veux qu'il y ait aussi de l'érudition dans cet Ouvrage, pour qu'on y trouve un peu de tout.

falloit rien pour cela , les deux puissances belligérantes annonçoient publiquement que leur rupture avoit été simulée , & que c'étoit M. de Rosambert qui payoit les frais de la guerre. Au reste , je suis obligé de le reconnoître ; la Marquise est vraiment noble dans ses vengeances : quand elle m'a presque estropié de ce coup de pistolet , elle pouvoit en recevoir un. Maintenant qu'elle me fait donner pour fille une Demoiselle passablement femme , au moins elle a soin de dorer la pillule ; elle y joint , pour me consoler , vingt mille écus de rente. Chevalier , quand vous verrez ma généreuse ennemie , remerciez-la de ma part , je vous en prie. Dites-lui que d'abord je n'ai pas été totalement insensible au petit malheur de me voir par un sot hymen rangé dans la foule ; mais rendez-moi justice : ajoutez que ma foiblesse n'a duré qu'un

moment ; qu'à présent je prends fort bien la chose. Sur-tout , ne manquez pas d'affurer la Marquise que malgré ma propre infortune , je me sens disposé plus que jamais à me moquer des époux malheureux.... Faublas , venez - vous avec moi ? — Où cela ? Je vous vois superbe ! comment ! l'épée ! l'habit de cérémonie ! Faites-vous déjà des visites de noces ? — Non , des visites d'adieu , puisqu'il faut que je parte demain. — Et vous demandez que je vous accompagne ? — Je soupe au Fauxbourg Saint Honoré ; nous mettrons pied à terre aux *Champs-Elisées* ; nous ferons quelques tours de promenade ; nous causerons. — J'y consens , pourvu que ce soit seulement de Mme. de Lignolle. — Très volontiers. Me voici désormais un mari comme cent mille autres ; mais n'importe , je suis toujours du parti des jeunes gens contre les époux....

Faublas, voilà que j'y songe : n'allez pas vous mettre en tête que je vous emmene avec moi, pour vous empêcher de courir où l'amour pourroit vous appeller ? — Comment ? — Oui. Si vous aviez quelque conquête toute récente ? un rendez-vous chez une jeune femme, déjà fatiguée de son nouvel époux ?... Ne vous gênez pas ! — Rosambert, si vous pensiez réellement que cela fût possible, en parleriez-vous d'un ton si dégagé ? — D'honneur, je le crois ! L'adversité vient d'éprouver mes forces : je me sens capable de tout.

Ainsi je crois qu'il ne reste à l'infortunée Comtesse, d'autre ressource que de se retirer dans sa famille & de plaider en séparation, si M. de Lignolle la tourmente. Quand Rosambert me parloit de la sorte, il faisoit presque nuit, & nous nous trouvions aux *Champs-Elisées*, à-peu-près en face de la maison

de M. de Beaujon. M. de B***. sortoit de la maison voisine. Dès qu'il me vit, il vint à moi; il retourna sur ses pas dès qu'il vit Rosambert. Celui-ci me dit : il nous évite ? allons à lui. Ne laissons pas échapper une si belle occasion de passer un moment agréable. Ce fut en vain que je m'efforçai de retenir Rosambert : son malheureux sort l'entraînoit.

Monfieur le Marquis , vous nous fuyez ? — Il est vrai qu'au moins je ne vous cherche pas , lui répondit-il d'un ton fort sec. — En effet beaucoup de gens m'ont assuré que vous me gardiez de vifs ressentimens. Je vous avoue que je suis très-curieux & très-impatient de savoir les raisons ?.... — Croyez-vous que je me gênerai pour vous le dire ?.... Bon jour, Monsieur le Chevalier, continua-t-il en me donnant la main. Hier vous avez dû recevoir de
Versailles ?

Verfailles ?.... — Oui, son brevet, interrompit Rosambert. Il l'a reçu. — Je l'ai reçu, Monsieur le Marquis, & je suis bien sensible à cette preuve de votre..... — Le Comte à mon tour m'interrompt : Faublas ! c'est Monsieur qui l'a demandé pour vous ? — Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il là qui doit vous faire rire ? — Quoi, Monsieur ! Madame la Marquise de son côté ne l'auroit pas un peu sollicité ? — Pourquoi non ? la Marquise est une excellente femme, disposée à rendre service à tout le monde, à tout le monde, vous excepté ! — J'en demanderai toujours la raison. — La raison ?.... Monsieur le Comte, quand on se croit aimable au point de ne pas rencontrer de femme qui résiste, & qu'on en rencontre une sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari.... — Pardon. J'en connois tant comme celles-là, que je ne fais de laquelle vous

me parlez ? — De la mienne, Monsieur.
— De la vôtre !... de la vôtre, oui.
— Quand on la rencontre, on échoue
.... — On échoue !.... sans doute. —
Alors il faut prendre patience. — Vous
en parlez fort à votre aise, vous,
Monsieur qui n'échouez jamais. —
Point de mauvaises plaisanteries, Mon-
sieur le Comte. Je n'ignore pas que
vous avez été plus heureux que moi
près d'une Demoiselle.... — D'une De-
moiselle ? ah ! oui, près de Mlle. Du-
portail. — Duportail ! ou point Dupor-
tail ! vous avez beau ricaner ! au moins
pour me venger, moi, je n'ai pas fait
de bassesse. — Ah ! ménagez-moi. Au
reste expliquez - vous ? Qu'appellez-
vous une bassesse ? — Ce que vous avez
fait à ma femme, Monsieur. — Eh
bien, Monsieur ! Qu'est-ce que j'ai fait
à votre femme ? voyons si vous le sa-
vez. — Si je le fais ! le lendemain du

jour que Mlle. de Faublas avoit couché dans le lit de la Marquise.... — Mlle. de Faublas ! êtes-vous sûr ?

Je m'approchai de Rosambert, & lui dis tout bas : mon ami, prenez garde que votre gaieté devient excessive, & du moins, j'ose vous en supplier, ne compromettez pas Mme. de B***. Le Marquis cependant continuoit. Le lendemain pour vous venger, vous avez amené chez ma femme, le frere sous les habits de la sœur. — Voyez comme je suis malin, s'écria le Comte en éclatant de rire : de quelle espièglerie je me suis avisé contre Madame la Marquise, voilà pourtant de mes tours ! voilà.... — Je crois, interrompit avec beaucoup de véhémence M. de B*** qui s'animoit visiblement, je crois qu'il ose encore se moquer de moi ! Monsieur le Comte, non content de cette première perfidie.... — Vrai-

ment ! quand je m'en mêle.... — Vous avez encore eu la méchanceté noire.... — Diantre ! ceci devient sérieux ! — Oh ! très-sérieux. Et rira bien qui rira le dernier , Monsieur de Rosambert : car je n'aime pas les airs perfidieux , je vous en prévient ! — Ni moi les airs menaçans , Monsieur le Marquis ! mais voyons.... voyons d'abord *la méchanceté noire* ? — Oui ! la méchanceté noire de prendre occasion de la présence du jeune homme déguisé , pour faire à ma femme , devant moi , la scène la plus impertinente & la plus affreuse. — Oh ! je le reconnois maintenant : je suis un... un malheureux ! un vrai démon !... un roué ! — Riez , riez Monsieur ! mais puisque vous avez exigé cette explication , & qu'au-lieu d'avouer vos torts , vous comblez la mesure , apprenez ce que je pense de votre conduite envers la Marquise : je la crois indigne d'un

homme d'honneur, & tout-à-l'heure, ajouta-t-il en portant la main sur son épée, tout-à-l'heure vous allez m'en faire raison. — Vraiment ! voici le plus drôle ! & quoique beaucoup de gens pussent s'en étonner, je vous avoue que je m'y attendois.

Eh Messieurs ! m'écriai-je : que voulez-vous faire ? je ne puis souffrir ce combat, Monsieur le Marquis ; je ne le puis !.... & vous, Rolambert, vous qui détestez les querelles, est il possible que dans vos gaietés....

Toujours ! crioit M. de B*** ; toujours j'ai vu dans sa physionomie qu'il étoit un mauvais plaisant.... — Mauvais ? vous me piquez ! — Mais je n'aurois pas cru qu'il fût un si méchant homme ! — A la bonne heure ! voilà qui est plus noble ! — Il faut que je lui donne une bonne leçon qui le corrige.... — Il est fâché tout-à-fait ! tout-à-

fait fâché ! je ne vous renonnois plus ,
Monsieur le Marquis ! j'avois , moi ,
toujours vu sur votre figure.... excepté
pourtant certaine matinée où vous vou-
liez à la *Porte-Maillot* , tuer le Che-
valier & le Baron ! & le Comte ! &
tout le monde !.... excepté ce matin là ,
j'avois toujours vu sur votre figure que
vous étiez le plus doux , le meilleur des
hommes.

A ces mots prononcés du ton le plus
moqueur , M. de B*** , transporté
de colere , mit l'épée à la main. Averti
par je ne fais quel pressentiment funeste ,
je ne pus me défendre de quelque
émotion à la vue de ce fer ennemi ,
de ce fer vengeur qui devoit dans un
instant se rougir du sang de Rosambert ,
& bientôt , bientôt après d'un sang
plus précieux.

Je me jettai sur Rosambert : Mon-
sieur le Marquis , de grace , calmez-

vous! Monsieur le Comte, vous ne vous battrez pas! Je ne souffrirai pas que vous vous battiez! Laissez donc, Faublas, me répondit celui-ci; je suis assez fâché d'y être obligé, mais c'étoit la chose inévitable. Au moins ce ne fera pas un duel... une rencontre seulement, une rencontre. Et j'aurai su de Monsieur une infinité de choses très-plaisantes.--Si tu ne te mets promptement en garde, cria M. de B***, tout-à-fait hors de lui-même, je dis par-tout que tu es un lâche, & en attendant, je te coupe la figure.— Je te coupe la figure! répéta Rosambert. Il se mit à rire: ce seroit dommage! on ne verroit plus dans mes traits les méchans tours que je me permets de jouer à cette femme... *sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari*; n'est-il pas vrai, Monsieur le Marquis?

Alors, pour se dégager de mes bras,

Rosambert , toujours en riant , fit très-lestement quelques pas en arriere ; & du même tems , il revint sur M. de B* * * , l'épée à la main.

Ils se battirent vigoureusement ; ils se battirent pendant quelques minutes. Ah ! que de malheurs m'eût épargnés la défaite du Marquis ! Ce fut le Comte qui succomba : Le ciel est donc juste ! s'écria M. de B***. Périssent ainsi tous ceux qui m'outragent ! tous ceux qui portent une physionomie trompeuse ! Je vais , le plutôt possible , ajouta-t-il , envoyer ici les secours nécessaires ; restez auprès de lui... Voyez pourtant ce que c'est qu'une figure ! comme la sienne est déjà changée !

Il s'éloigna. Le Comte étendu par terre , me fit signe de me baisser pour l'entendre & me dit d'une voix très-foible : mon ami , je suis grièvement blessé ; je ne crois pas que cette fois

j'en revienne. Faublas , assurez au moins Mme. de B*** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincere repentir de mes cruels procédés pour elle . . . cruels ! plus que vous ne pensiez . . . Faublas , il est trop vrai que . . . Rosambert ne put achever , il perdit connoissance.

Je tâchois , avec plusieurs personnes attirées par le bruit du combat , je tâchois d'arrêter le sang de mon malheureux ami , quand les Chirurgiens arriverent. On se hâta de le transporter chez lui. Quel spectacle pour sa jeune femme ! La plaie fut examinée ; nous n'obtînmes des Chirurgiens que cette réponse inquiétante : on ne peut rien dire que le troisieme appareil ne soit levé.

Je rentrai chez moi , l'imagination remplie de funestes images : mon pere , il est mourant ! — Qui ? — M. de Ro-

sambert. Le Marquis vient de lui donner un affreux coup d'épée. — Le Marquis ! répondit le Baron : puisse-t-il au moins n'en plus donner à personne ! ... Cet événement est triste ... & fatal ; fatal ! Il va ramener sur vous l'attention générale. O mon frere ! me dit Adelaïde en adoucissant par de tendres caresses sa réflexion cruellement juste : mon frere , je ne fais pas précisément quelle conduite vous tenez ; mais je vois depuis quelque tems qu'il ne vous arrive que des malheurs

• Qu'elle fut longue pour moi , la nuit qui vint succéder à cette fâcheuse soirée ! quels songes terribles troublèrent mon pénible assoupissement ! Aussi-tôt que je fermois les yeux , je ne voyois plus que des objets d'horreur. Des épées suspendues sur ma tête ! mes habits teints de sang ! le ciel en feu ! je ne fais quel fleuve débordé , roulant avec

mille débris un cadavre ! Par-tout, la mort autour de moi ! je m'éveillais, le cœur ferré, le visage couvert de sueur. Et pour écarter de si épouvantables images, je tâchois de porter toutes mes pensées sur le jour fortuné qui m'alloit luire, sur ce vendredi si impatientement attendu, qui devoit m'offrir quelques doux momens dans la société du Vicomte de Florville, & les plus vifs plaisirs dans les bras de mon Eléonore. Mais envain je m'efforçois de guérir une imagination frappée des plus sinistres pressentimens; elle repoussoit toute idée consolante : mon ame étoit profondément triste. Hélas ! il vint en effet trop tôt, ce vendredi qui sembloit ne me promettre que du bonheur ! il vint en effet trop tôt, cet affreux jour, suivi d'un jour plus affreux !

Dès le matin, j'allai chez M. le Comte, il avoit fort mal passé la nuit ; j'y

retournai l'après-dînée , on venoit de lever le premier appareil , & l'on n'osoit point encore assurer que la blessure ne seroit pas mortelle.

A sept heures du soir , je quittai Rosambert pour courir à la rue du Bac. Je n'y vis point le Vicomte de Florville , ce fut Madame de B*** que j'y trouvai , Madame de B*** comme aux jours de Lonchamps , dans tout l'éclat de sa parure : qu'elle étoit belle !

Emporté par le premier transport de mon admiration , j'allai tomber à ses genoux ; & la Marquise paroissant m'y contempler avec moins d'orgueil que de plaisir , avec une plus douce ivresse que celle dont le seul amour-propre est la cause , la Marquise ne se pressa pas de me relever.

Ma belle maman , n'est-ce pas bien imprudent à vous d'être venue dans ce costume si remarquable ? — Valoit-il mieux

mieux ne pas venir , répondit-elle : j'arrive de Versailles dans mon wiski ; le seul Després m'a ramenée ; il faisoit nuit d'ailleurs , & je ne suis pas entrée par la rue du Bac. — Il y a donc une porte dérobée ? — Oui , mon ami.

Ma belle maman , permettez-moi de vous assurer de toute ma reconnoissance ; les papiers que vous m'aviez promis... — Ont-ils produit l'effet que nous en attendions ?... — Oui , mon pere ne songe plus à voyager avec moi ; cependant une chose encore m'inquiete , je vous l'avoue : c'est d'être obligé de quitter Paris si vite. Ne seroit-il pas possible de différer quelques jours ? — Au contraire , s'écria-t-elle : je crains bien que vous ne receviez incessamment l'ordre de partir encore plutôt. Il court un bruit de guerre , la plupart des Officiers ont déjà rejoint ; ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'avois ob-

tenu pour vous ce retard d'une quinzaine. — Mon dieu ! comment ferai-je donc pour ?... — Elle m'interrompt vivement : vous ne me parlez pas du malheureux événement de la foirée d'hier ? — Maman, vous semble-t-il en effet malheureux ? — Pouvez-vous me le demander ? Etoit-ce de la main de M. de B*** que Rosambert devoit mourir ? j'aurai donc impunément souffert l'outrage de ses calomnies & la flétrissure de ses embrassemens ! il ne m'aura donc pas été permis de lui arracher devant vous, avec le tardif remords de son dernier crime, l'aveu de toutes ses impostures ! la fortune encore une fois a trahi mon courage & mes espérances. — N'accusez pas la fortune. Votre courage fut récompensé par le succès du combat de Compiègne ; & dans la rencontre d'hier toutes vos espérances ont été remplies. — Remplices ! — Ap-

prenez ce que m'a dit le Comte prêt à s'évanouir : *Faublas*, assurez au moins *Mme. de B**** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincère repentir de mes cruels procédés pour elle.... cruels ! plus que vous ne pensiez.... il est trop vrai que.... — Que ? — Ma belle maman, M. le Comte n'a pas eu la force d'achever. — Il n'a pas eu la force d'achever ! vous cependant *Faublas*, comment avez-vous interprété cette involontaire réticence ? — Le sens ne m'en paroît pas équivoque. — Eh bien ? — J'ai compris qu'il vouloit m'avouer que jamais il n'avoit possédé.... votre personne.... votre personne avec votre amour, j'entends. — Avouer ! s'écria-t-elle en prenant mes mains dans les siennes : vous croyez donc que c'est hier qu'il vous a dit la vérité ? — Je vous assure, maman, qu'il me seroit cruel de n'en être pas persuadé. — Elle

porta ma main sur son cœur : vous le croyez ! Faublas ! mon ami ! fentez , fentez ces battemens voilà depuis six mois le seul moment de joie qui m'ait été donné Laissez , mon cher ami , laissez couler mes larmes . Depuis si long-tems celles que je verse ont tant d'amertume ! Je trouve à celles-ci tant de douceurs ! Laissez , laissez couler mes larmes ! elles me soulagent d'un fardeau qui commençoit à m'accabler Ah ! pourtant , Faublas , quelle félicité plus grande , si j'avois pu moi-même dans le sang de mon ennemi laver mes injures , mériter ainsi d'obtenir à tes propres yeux ma réhabilitation complète ! Que dis-je , ajouta-t-elle en posant sur mes levres ses levres brûlantes : qu'importe ma vengeance ? Ne suis-je pas désormais pleinement justifiée ? Ne me dois-tu pas toute ton estime , & même

une tendresse égale. . . . Enivré de ses caresses , je lui prodiguois les miennes : Eh bien soit , s'écria - t - elle en s'y livrant toute entière ! qu'enfin l'amour , l'invincible amour l'emporte ! depuis deux mois j'oppose toute la résistance dont une mortelle est capable. Il m'a vingt fois arraché mon secret ! qu'il triomphe aussi de mes résolutions ! qu'il me rende avec l'amant idolâtré quelques momens d'un suprême bonheur ! fallût-il les acheter encore de plusieurs siècles de tourmens ! duffé - je entendre un ingrat , jusques dans mes bras , appeller Sophie & regretter Mme. de Lignolle ! duffé - je enfin quelque jour payer de ma vie !

Elle n'en dit pas davantage , je venois de la porter sur un lit de délices où nos ames se confondoient. Quelle imprévue catastrophe alloit nous tirer de notre ravissante extase , pour faire suc-

céder aux gémissemens de l'amour les cris de la rage & de la douleur !

La porte de la chambre où nous étions ayant été brusquement ouverte : maintenant le croyez-vous, dit Mme. de Fonrose à M. de B*** ?

Celui-ci ne pouvant plus douter de son malheur, devint furieux. Il se précipita l'épée à la main sur un homme sans armes, & qui d'ailleurs surpris dans le plus grand désordre, étoit absolument hors de défense. La Marquise trop prompte, ma trop généreuse amante, se jeta devant le glaive menaçant ; le Marquis frappa... Grands Dieux ! Mme. de B*** cependant résista d'abord à la violence du coup ; & dans l'instant même ayant tiré de sa poche deux pistolets chargés, elle étendit la Baronne à ses pieds ; elle dit à son mari : vous venez d'attenter à ma vie, je suis maîtresse de la vôtre : je ne prétends pas

venger ma mort qui sans doute est prochaine ; mais ajouta - t - elle en s'appuyant sur moi : je vous déclare que je suis contre tous déterminée à le sauver.

Quoique je fisse de grands efforts pour la retenir , elle tomba sur ses genoux , s'appuya sur sa main droite , & me présenta le pistolet qu'elle tenoit encore de la gauche : tenez Faublas !... & vous M. de B * * * , si vous faites un pas vers lui , qu'il vous arrête. A peine avoit-elle dit , qu'elle se renversa dans mes bras où elle perdit connoissance.

Le Marquis ne songeoit plus à menacer ma vie ; déjà sa fatale épée lui étoit échappée des mains. Malheureux ! s'écrioit-il avec tous les signes du plus grand désespoir : qu'ai-je fait ? où fuir ? où me dérober à moi-même ? . . . Ne l'abandonnez pas , vous autres ; pro-

diguez - lui tous vos secours . . . Mon dieu ! comment sortir d'ici ?

Il étoit si troublé , qu'il eut en effet beaucoup de peine à trouver la porte.

Cependant Mme. de Fonrose , dont la mâchoire inférieure étoit toute fracturée , pouffoit d'horribles cris. Il accourut une foule de gens que je ne connoissois pas , que je voyois à peine. Plusieurs chirurgiens arriverent. La Baronne fut aussi - tôt reportée chez elle ; mais pour l'infortunée Marquise , on n'osa pas risquer le transport. Nous la primes à quatre. Nous la portâmes mourante sur ce même lit où quelques minutes auparavant... O Dieux , dieux vengeurs ! si c'est une justice , elle est bien cruelle !

La profonde blessure étoit au sein gauche , près du cœur. Mme. de B*** ne passeroit peut-être pas la nuit. On lui mit le premier appareil ; alors elle

revint de son long évanouissement. — Faublas ! dit-elle. Où est Faublas ? — Me voilà. Me voilà désespéré. Madame, s'écria le premier Chirurgien, ne parlez-pas. — Dussé-je tout-à-l'heure mourir, répliqua-t-elle, il faut que je lui parle ; & d'une voix éteinte, elle balbutia ces mots entrecoupés : mon ami, vous reviendrez ; vous ne laisserez pas des gens indifférens me fermer les yeux ; vous recevrez mes derniers aveux & mon dernier soupir. Mais quittez-moi pour quelques minutes, courez ; la lettre-de-cachet va sans doute arriver de Versailles ; courez ; sauvez l'infortunée Comtesse, s'il en est tems encore.

Aussi-tôt je m'élançai ; je ne marche pas, je vole dans les rues. Mon Eléonore, ils l'enfermeroient ! Il faudra d'abord qu'ils m'arrachent la vie ! mais si déjà l'ordre barbare est exécuté ? s'il

est exécuté! c'en est fait! Plus de ressource, plus d'espoir. La Comtesse, également impatiente & sensible, ne pourra pas, seulement huit jours, supporter l'esclavage & l'absence : la mere & l'enfant périront!... & moi, malheureux! je serois donc obligé de leur survivre? moi! qui pourroit m'empêcher de les suivre au tûmbeau?

Plein de ces idées si tristes, j'arrive à l'hôtel de Mme. de Lignolle. Sans m'arrêter devant la loge du Suisse, je crie : la Fleur! en un instant je passe, je traverse la cour, je me précipite sur l'escalier dérobé, je frappe à la petite porte de Mlle. de Brumont. On accourt, on ouvre : quel bonheur! c'est la Comtesse un cri de joie m'échappe, elle y répond par un cri de joie : déjà, mon ami! — Mon Eléonore, je tremblois qu'il ne fut trop tard. Viens — Où cela? — Viens avec moi. — Comment!

— Viens vite. Ta liberté est menacée.
— Ma liberté ! Je ne verrois plus mon
amant ! — Que cherches-tu ? — Mes
diamans. — Ils sont chez moi, tu ne
les a pas remportés. — Ma tante. —
Où est-elle ? — Dans le salon. — Cours
lui dire adieu... mais non. Mme. d'Ar-
mincour voudroit t'emmenner avec el-
le ; c'est avec moi qu'il faut venir.
D'ailleurs, les frayeurs de la Mar-
quise pourroient nous découvrir ; il
vaut mieux qu'elle ignore pendant
quelque tems ce que tu feras deve-
nue. Mais, viens vite. Hâtons-nous.
Il n'y a pas un moment à perdre.

Nous descendons sans bruit. Favori-
sée par la nuit, la Comtesse se glisse
jusqu'auprès de la porte cochere. Alors
ayant pris la précaution d'enfoncer mon
chapeau sur mes yeux, je frappe aux
carreaux du Suisse : c'est moi qui viens
de parler à la Fleur ; tirez le cordon. Le

domestique préoccupé de sa partie de cartes, obéit machinalement. Mme. de Lignolle est dans la rue, je m'élançai après elle. Mon Éléonore saisit mon bras & pressa sa marche autant qu'il est possible. Nous n'osons dire un mot; tout ce qui passe autour de nous cause nos mortelles inquiétudes; ainsi tourmentés de mille craintes, mais encore soutenus par le plus doux espoir, nous gagnons la Place Vendôme.

Ce fut par la porte du jardin que nous entrâmes à l'hôtel, & comme nous nous jettâmes aussi-tôt dans le petit escalier, personne ne put nous appercevoir, excepté Jasmin.

Mon domestique apporta des bougies : Bon dieu ! dit Mme. de Lignolle, j'ai du sang sur les mains ! ... Faublas, les vôtres en sont pleines ! Je ne pus retenir un cri d'horreur, & tout-à-coup fondant en larmes : ce sang, c'est
le

le sang d'une amante ! Dans quels momens tu viens unir tes destinées aux miennes ! Eléonore, ma chere Eléonore, veille sur toi ! prends garde ! je suis environné des vengeances du ciel. La mort, autour de moi, frappe ou menace les objets les plus chers à mon cœur. Veille sur toi ! ce sang, c'est celui d'une amante !

Quels discours, Faublas, & quel désespoir, vous me glacez d'effroi. — Mon amie, ce sang, c'est celui d'une amante. La Marquise... — S'est poignardée ! — Non. Son mari.... — Ah ! le cruel ! — Mourante, elle a rassemblé ses forces pour m'avertir du péril auquel tu restois exposée... — Que je la remercie ! — Et pour me supplier de revenir bientôt recevoir son dernier soupir. — Pauvre femme ! ... Il y faut courir, mon ami ; tiens, j'y vais avec toi. — Impossible ! tant de

gens qui te menacent ! tant de monde auprès d'elle ! — Eh bien donc ! vas seul , vas consoler ses derniers momens. . . . Mais ne restez pas long-tems chez elle. . . Faublas , tu lui diras que ma haine est éteinte. . . . Que je suis profondément affligée de son infortune. . . . Que je voudrois pouvoir. . . . — Oui , mon Eléonore , je lui dirai que tu as un excellent cœur. — Mais revenez bien vite , ne me laissez pas ici. — Bien vite , le plutôt possible. Jasmin , comme il se pourroit que mon pere voulût monter chez moi ; faites passer Madame de Lignolle au fond de l'appartement , dans le boudoir. . . . Que M. de Belcour ne la découvre pas ! que personne ne puisse l'entrevoir !. . . . Jasmin , je vous confie Madame la Comtesse , je vous la recommande , vous me répondez d'elle , & songez qu'il y va de ma vie. . . . Il n'y a qu'un pas de la Place Ven-

dôme à la rue du Bac ; auffi je ne mis qu'un moment à retourner près de la Marquife.

Un homme & plusieurs femmes environnoient fon lit. Que tout le monde fe retire ! dit-elle en me voyant entrer. Le Médecin lui repréfenta qu'elle ne devoit pas parler. Un dernier entretien avec lui , répondit-elle , vous me gouvernerez enfuite comme il vous plaira. Qu'on nous laiffe feuls ! Il voulut répliquer : un ordre abfolu lui ferma la bouche.

Est-elle sauvée ? mon ami. — Elle eft chez moi. — Ne l'y gardez pas longtems. Au refte , Després , chargé de mes inftructions fecretes , vient de partir pour Versailles : tant qu'un fouffle de vie me reftera , ne craignez plus rien pour la Comteffe.

Madame de B * * * garda quelque tems un morne fïlence , puis elle fixa

sur moi ses regards pleins de larmes ; & m'ayant fait signe d'apporter ma main dans la fienne : eh bien ! Faublas , me dit-elle : n'admirez-vous pas ma triste destinée ? Autrefois , à ce village d'Hollriff , vous m'avez vue sur un lit d'opprobre ; aujourd'hui , vous me voyez au lit de la mort ; & le plus cruel revers , aujourd'hui comme autrefois , a renversé tous mes projets à l'instant marqué pour leur exécution. Maintenant aussi comme alors , je veux vous dévoiler toute mon ame ; & quand vous m'aurez entendue , quand vous me connoîtrez toute entière , quand sur-tout vous aurez comparé mes passagers plaisirs & mes tourmens durables , mes premières foibleffes & mes derniers combats , mes bonnes résolutions & mes desseins condamnables ; enfin , mes erreurs & leur châtement , quand vous aurez tout comparé ! Faublas ! vous

oserez , je n'en doute pas , affirmer que votre amante ayant vécu toujours plus malheureuse que coupable , est morte encore moins digne de blâme que de pitié.

Pourquoi rappellerois-je ici le bonheur des premiers tems de notre liaison ? Il est vrai qu'alors ton amante eut quelques beaux jours ; mais qu'ils furent promptement empoisonnés par de vives alarmes , promptement suivis de votre inconstance & de mon désastre complet. Ah ! qui voudroit du même prix payer les mêmes jouissances ? qui ? moi ! Faublas ; moi qui , prête à périr , me sens encore brûlée du feu dont je fus consumée sans cesse. Mais dans le monde entier , je serois apparemment la seule. Va , je n'ai point oublié ton amour naissant pour Sophie , l'époque fatale de son enlèvement , le jour plus funeste où je vis mon amant avec ma

rivale aux pieds des Autels , & les horreurs de cette nuit où , par le plus lâche des attentats , ton perfide ami combla mon avilissement & commença mes véritables infortunes. Faublas , je te le jure à mon heure suprême & j'en atteste le Dieu qui m'attend : Rosambert a mérité la mort. Rosambert , avant de me flétrir à tes propres yeux , m'avoit indignement calomniée. Il est vrai que séduite par quelques-unes de ses qualités brillantes , je lui donnois plus d'attention qu'à tout autre , une préférence marquée sans doute. Il avoit pu concevoir de grandes espérances ; j'ai lieu de croire que l'événement ne les eût jamais justifiées. Je n'entends pas ici , Faublas , te parler de mes principes , de ma pudeur , de ma sagesse , de toutes les vertus auxquelles on a prudemment condamné mon sexe : je n'en ai seulement pas avec toi conservé l'appar-

rence ! Que te dirai-je ? mon ami ! Placée par le hasard dans un rang élevé , j'avois encore reçu de la nature un esprit inquiet , une ame ardente ; j'étois née peut-être pour les crimes de l'ambition : je te vis , tu m'entraînas , je me plongeai dans tous les égaremens de l'amour.

Oui , ce fut par un crime que Rosambert à Luxembourg , renversa mes desseins. Mes desseins , je le fais , pouvoient paroître coupables ; mais au moins n'étoient-ils pas de ceux dont se fût avisée une amante sans générosité , sans courage , une vulgaire amante modérément éprise d'un homme ordinaire. Rosambert les renversa tous. Il me sembla que désormais je ne pouvois remettre en vos bras , une femme tombée dans le mépris d'elle-même ; & dès-lors présumant trop de mes forces , ou plutôt ignorant encore l'irrésistible em-

pire d'une passion, croyant maîtriser les grands intérêts du cœur comme je gouvernois de petits intétêts de cour, je jurai, vous l'entendîtes! je jurai de ne plus vivre que pour ma vengeance & votre avancement.

D'abord il fallut vous tirer d'une prison d'état où vous n'eussiez pas languï pendant quatre mois, si mes ennemis rassemblés n'eussent de mille manieres, contrarié mes démarches. Enfin M. de *** porté par mes efforts, à la place éminente qu'il occupe aujourd'hui, M. de *** fut cependant assez ingrat pour mettre à votre délivrance une condition qui faillit la rendre impossible. Jugez si le sacrifice demandé me sembloit pénible? il s'agissoit de vous rendre au monde, & je balançai plusieurs jours. Mon ami, je vous le répète, je ne prétends vous vanter ici ni ma vertu, ni la vertu des femmes:

quelle différence pourtant entre les principes, les penchans, les passions des deux sexes ! Et que tu es loin de l'amour que je te porte, toi sur-tout, Faublas, toi qui pouvant te partager entre plusieurs amantes, trouves encore des charmes à la possession du premier objet que le hasard te livre ! Ah ! combien au contraire Mme. de B*** déjà si malheureuse d'avoir été, pour sa justification complete, obligée d'avouer les droits d'un époux, & de remplir avec lui de rigoureux devoirs, ressentit une plus mortelle douleur, le jour, le jour fatal qu'il lui fallu pour te sauver, s'aller abandonner aux effrenés desirs d'un amant sans délicatesse, aux tendresses cruelles d'un homme indifférent. Oui, mon ami, oui, M. de *** m'a possédée. Ce n'étoit qu'à mon heure dernière que je devois te faire un aveu semblable, & néanmoins

parmi tant d'autres preuves de mon attachement sans bornes, regarde ce honteux dévouement comme la plus grande.

Tu devins libre, j'osai te revoir, je l'osai ! ce fut ma première faute, elle prépara mes derniers égaremens & ma fin tragique.

Quatre mois d'absence m'avoient apparemment guérie d'un amour fatal ? au moins je m'en flattois, quand je vous appellai chez Mme. Montdesir ; au moins dans notre première entrevue je me sentis bien moins qu'autrefois émue de ta présence : je te parlai de Justine, sans dépit ; de la Comtesse, sans beaucoup d'aigreur ; de Sophie, sans trouble, sans colere, sans aucun mouvement jaloux. Je t'annonçai, dans la sincérité de mon cœur, de louables résolutions que je croyois devoir être immuables. Enfin, je te quittai, m'ap-

plaudissant de n'avoir plus que de l'amitié pour toi... Insensée, comme je m'abusois ! le feu mal éteint couvoit sous la cendre, une étincelle alloit s'échapper qui recommenceroit l'incendie.

Souvenez-vous, souvenez-vous du jour que prête à partir pour Compiègne, je vous fis mes adieux. Jusqu'alors en préparant le châtiment de Rosambert, je n'avois éprouvé que le desir de la vengeance : vous me fites connoître la crainte de la mort. Cette idée soudaine qu'il étoit possible que bientôt nous fussions à jamais séparés, me glaça d'épouvante. Tout-à-coup il me parut moins désirable d'accomplir ma vengeance contre un ennemi ; mais aussi je me sentis plus impatiente d'obtenir ma réhabilitation aux yeux de mon amant. Cependant les terreurs nouvelles qui venoient de m'étonner,

les irrésolutions momentanées qu'elles avoient produites, mes agitations encore violentes, le trouble de mes sens, le trouble de mon cœur, tout me dit assez qu'en attaquant les jours de Rosambert, je devois sur-tout songer à défendre les miens; que maintenant il s'agissoit moins de triompher que de ne pas mourir; qu'avant tout il falloit m'efforcer de vivre, de vivre afin de t'adorer!

Comment aurois-je pu m'aveugler encore sur mes véritables dispositions, puisque même à Compiègne, dans le moment d'ivresse qui suivit ma victoire, mon secret m'échappa devant la Comtesse & devant vous. Ce fut pourtant sans y réfléchir, ce fut par un instinct de jalousie renaissante que vous voyant sur le point de rejoindre ma plus dangereuse rivale, je vous conseillai de rentrer dans Paris avec Mine.
de

de Lignolle. Alors, sans me rendre un compte fidèle de mes sentimens, je démêlai seulement, à travers une foule d'idées contraires, que je m'étois étrangement trompée moi-même, quand je vous avois promis de vous rendre Sophie & de vous voir tranquillement lui prodiguer vos tendresses. Je reconnus qu'une femme, pour avoir donné le courageux exemple d'une entière abnégation de soi-même, ne devoit pas se flatter d'atteindre à l'effort plus héroïque d'un absolu dévouement. Je reconnus que telle amante, capable de renoncer à son propre bonheur, pouvoit cependant n'avoir pas assez de force pour souffrir le bonheur d'une autre. Je le reconnus, je m'en indignai, j'en frémis ! mais enfin, sans oser d'ailleurs former pour l'avenir aucun projet déterminé, je m'arrêtai du moins à celui de retarder présentement une

réunion dont la seule idée faisoit mon secret désespoir.

Aussi-tôt Després fut envoyé de Compiègne à Fromonville , pour avertir M Duportail de votre prochaine arrivée , & pour multiplier les obstacles autour de vous , si la Comtesse vous permettoit d'aller à la poursuite de votre épouse... Faublas ! je vous vois pâlir & trembler ?... O toi que j'ai trop aimé , ne vas pas me haïr ! ô toi , l'auteur de mes égaremens , ne leur refuse pas quelque indulgence ! trop heureuse , crois-moi , trop heureuse la femme sensible à qui le favorable amour n'ordonna que des démarches peu condamnables , qui n'eut jamais besoin de trahir un ingrat , ni de persécuter des rivales ; hélas ! & qu'un premier pas vers l'abyme n'entraîna point dans ses plus grandes profondeurs !

Si tu pouvois te faire une idée de ce

que j'ai souffert à cette auberge de Montargis , à ce château du Gâtinois sur-tout , à ce fatal château de la Comtesse ! Inconcevable jeune-homme comment dont pouvez-vous allier tant d'inconstance & tant de sensibilité ; tant de douceur & tant de barbarie ! Votre Sophie ne vous étoit pas moins chère , & vous adoriez Mme. de Lignolle ! Oui déjà , j'en fus témoin ! déjà vous l'adoriez ! L'ingrat ! & dans le délire de sa fièvre , il prononçoit aussi souvent que le mien , le nom de son *Eléonore*. Le cruel ! & dans ses momens de raison , il me faisoit , à moi , la confidence de tout l'amour dont il brûloit pour elle ! ainsi , ce n'étoit point assez de trembler pour les jours de mon amant , de le trouver dans une maison détestée , de voir une autre femme lui donner les soins qu'avec tant de plaisir je lui eusse seule prodigués ; je

devois encore de la bouche même d'un infidele ! Mais écartons ces souvenirs terribles. Qui m'eût dit pourtant, qui m'eût dit qu'alors je ne mourais pas de douleur, parce que j'étois réservée à beaucoup d'autres épreuves non moins insupportables, parce qu'il falloit que toutes les horreurs de ma destinée s'accomplissent.

Faublas, mon porte-feuille est là. Cherchez-y cet écrit funeste qui précipita mes plus fatales résolutions. Reprenez la lettre de votre beau-pere, reprenez-la. Je la fais toute entiere & n'en ai plus besoin. Quelle lettre ! Grands dieux ! comme j'y suis traitée ! que de crimes on osoit me supposer, dont l'idée ne m'étoit seulement pas venue ! quel avenir on m'annonçoit ! quel épouvantable avenir que je n'avois pas encore mérité ! Le profond sentiment d'une injustice irrite un esprit

fier, & trop souvent le porte aux extrémités les plus inexcusables. J'en fis malheureusement l'expérience : *Mlle. de Pontis partageant un amant bannal & le mépris public avec la Marquise de B*** !* Va, Duportail, tu la connois bien peu cette Marquise de B*** que ta fureur accuse ! Elle ne fut jamais passionnée, ni généreuse à demi. Ce n'étoit point pour partager Faublas, qu'elle courut le chercher à Luxembourg ! Ce n'étoit point pour le disputer à Sophie, qu'ensuite elle lui permit de l'aller rejoindre ! Ta haine cependant est la récompense des sacrifices qu'elle a déjà faits, & pour prix des pénibles combats qu'elle livre encore chaque jour, tu lui promets avec le mépris public d'inévitables malheurs. Va ! je le savois que ta fille & toi vous me détestiez ; que les hommes condamnoient sévèrement sur les apparences, & ne revenoient pas de

leurs jugemens ; que la fortune inflexible comme eux ne révoquoit point ses arrêts , & qu'un grand revers étoit trop souvent le gage d'un revers plus grand. Je le favois. Mais toi-même assures que vos communes persécutions ne finiront point. Eh bien, ne pouvant m'en prévenir , je les justifierai ! Duportail, je suis lasse de ne m'imposer que des privations sans dédommagement , je suis lasse de m'immoler pour des ingrats. Puisque je ne dois plus rien espérer , puisqu'il ne me reste plus rien à perdre , je veux du moins retirer quelque fruit de mon déshonneur qui fait ta joie : je veux que l'amour revienne abrégé ma vie dont tu demandes la fin. Tu verras ce que la Marquise environnée d'ennemis , peut encore entreprendre ! Tu verras si je suis femme à partager un amant !

Ainsi , Faublas , ainsi , dans mon dé-

espérance je jurai, que Sophie ne vous seroit point rendue, & que Mme. de Lignolle aussi connoitroit à son tour les tourmens que depuis trop long-tems j'endurois.

Obligée de vous laisser rentrer à Paris, je devois le plutôt possible vous en éloigner, de peur qu'un hasard fatal à mes nouveaux desseins, ne vous fît découvrir que votre beau-pere étoit encore revenu chercher un asyle dans la Capitale.... — Quoi ! ma Sophie ?... — De grace ! s'écria Mme. de B***, ne m'interrompez pas. L'ardente fièvre qui me soutient, peut tout-à-coup s'éteindre, & je n'aurois plus la force de vous parler. Ne m'interrompez pas, tâchez sur-tout, tâchez de diffimuler votre cruelle joie : prenez pitié de l'état où je suis.

Ecoutez, reprit-elle : M. Duportail fuyoit de Fromonville avec votre épouse

& deux étrangères que je ne connois point. Després chargea l'un des miens de rester à *Puy-la-Laude*, afin de s'arranger de maniere que vous n'y trouvaissiez pas de chevaux ; Després ne cessa pas de poursuivre votre beau-pere. Celui-ci laissant à quelque distance de Montargis les deux inconnues continuer la même route, mit pied à terre avec sa fille, & s'étant jetté dans un chemin de traverse, il vint reprendre la poste à Dormans, & le chemin de Paris par Meaux. Ce fut à Bondy qu'on perdit ses traces. Votre beau-pere est certainement dans la Capitale ; mais je ne fais comment il a trouvé l'impénétrable retraite, où depuis plus d'un mois, il échappe à toutes mes recherches.

Cependant il ne falloit qu'un hasard imprévu pour vous découvrir ce que je cherchois inutilement ; je devois

donc me hâter de vous donner un état qui vous forçât de quitter Paris & de vivre dans une Province éloignée, où je me flattois de vous rendre bientôt votre exil agréable : je vous fis Capitaine au Régiment de ***.

Mme. de Fonrose, malheureusement placée entre la Comtesse & le Baron, pouvoit doublement contrarier mes desseins : il ne me fut pas mal aisé de commencer sa rupture avec Mme. de Lignolle ; & de déterminer M. de Belcour à quitter son indigne Maîtresse.

Je nourrissois toujours de justes projets de vengeance contre mon plus cruel persécuteur. Je ne désespérois pas de l'obliger, sous quelques jours, à me combattre encore ; & si comme la première fois, je ne portois qu'un coup mal assuré, si Rosambert échappoit à la mort, au moins je pourrois peut-être lui arracher l'aveu de ses impos-

tures , recouvrer ainsi toute votre estime , & reprendre à mes propres yeux quelque valeur. Cependant , comme votre ami ne pardonneroit sûrement pas à Mme. de B * * *. les excès dont il s'étoit rendu coupable envers elle , il me parut d'abord indispensable d'éloigner de vous ce conseiller perfide , & d'essayer de mettre fin aux plaisanteries dont il ne cessoit d'outrager l'hymen en général & quelques époux en particulier ; je lui fis donner Mlle. de Mésanges & l'ordre de rejoindre son Régiment.

Une ennemie infiniment redoutable me restoit encore ; c'étoit cette Mme. de Lignolle que j'aurois beaucoup aimée , si vous ne me l'aviez pas donnée pour rivale. La Fleur qui m'étoit vendu , le traître la Fleur me faisoit tous les jours des rapports dont mon inquiétude s'augmentoît sans ces-

se. Il devenoit pressant d'élever entre la Comtesse & vous des obstacles à jamais insurmontables : je fis venir le Capitaine : il se hâta de solliciter à Versailles une lettre-de-cachet qu'on tenoit toute prête : Mme. de Lignolle alloit être arrêtée.

Faublas, pourquoi cette agitation si vive ? pourquoi cette pâleur soudaine ? Vous m'accusez d'avoir été cruelle envers votre Eléonore ? Attendez, mon ami ; si vous me jugez précipitamment, vous me jugerez avec trop de rigueur. Demain, le Capitaine recevoit l'ordre de retourner à Brest & de s'y rembarquer. La Comtesse perdoit sa liberté pendant quelques jours seulement. On devoit bientôt lui donner pour prison la Terre que sa Tante possède en Franche-Comté. Rien, je vous le proteste ! n'eût été négligé pour défendre cette malheureuse enfant du

ressentiment de ses deux familles. Mais après l'éclat de sa détention, vous n'auriez jamais pu la revoir, & je m'étois réservé d'ailleurs plusieurs moyens de vous en empêcher.

Enfin, vous partiez pour Nancy ; c'étoit dans ses environs que nous allions nous rencontrer ; c'étoit sous l'heureux ciel de la Lorraine que je devois retrouver mon amant & mes beaux jours. Que de vains projets ! Ah ! malheureuse ! Quand j'espérois te consacrer ma vie, la mort m'attendoit. L'épée fatale du Marquis, après m'avoir enlevé ma victime, est venue jusques dans tes bras frapper la sienne. C'en est donc fait ! je vois ma tombe entr'ouverte, il y faut descendre à vingt-six ans !

Voilà pourtant où m'aura conduite une passion trop tard combattue ! Puisse du moins mon exemple avertir la foule
des

des infortunées, menacées d'un destin pareil ! Puissé-t-il , dans le grand nombre , en sauver quelques-unes ! Qu'on leur apprenne à toutes mes premières foiblesses & mes premiers revers , mon inutile résistance , mes coupables desseins & ma fin déplorable. Qu'elles sachent que l'amour ne me donna pas un instant de félicité , qui n'eût été précédé des plus vives inquiétudes , accompagné des plus grands dangers , suivi des plus irréparables malheurs. Qu'elles le sachent , & que remplies d'un effroi salutaire , elles s'arrêtent , s'il est possible , sur le penchant du précipice où j'aurai péri.

Et pour qu'elles puissent concevoir le suprême pouvoir de cet amour qui m'entraîna , toi , Faublas , que j'aurai peut-être étonné jusques dans mes derniers momens ; toi , mon amant toujours idolâtré , dis-leur que ma répu-

tation, mes richesses, mon rang, ma beauté, perdus sans retour, ne me coûtèrent pas un regret; mais que notre éternelle séparation fit mon désespoir. Dis-leur néanmoins, que prête à te quitter, je me suis estimée trop heureuse d'avoir pu sauver, aux dépens de mes jours, tes jours plus chers; trop heureuse d'avoir pu, du moins encore une fois, t'appartenir, & dans un dernier embrassement, calmer un peu l'ardeur du feu dont j'étois consumée, de ce feu dévorant qui ne devoit s'éteindre qu'avec....

Elle n'acheva point, elle tomba dans une extrême foiblesse.

Le médecin accourut à mes premiers cris; il me supplia de me retirer si je ne voulois pas, me répéta-t-il plusieurs fois, hâter l'instant fatal.

A mon retour, Mme. de Lignolle s'écria : vous avez été bien long-tems ?

Est-elle morte ? — Non , mon amie. — Non ? tant pis. — Comment ! — Sans doute ! je n'y ai pas songé d'abord ! Son mari l'a tuée , parce qu'il vous a surpris me faisant avec elle une infidélité.

J'eus beaucoup de peine à rassurer la Comtesse. Enfin la pitié qu'elle devoit aux infortunes de Mme. de B*** entra dans son cœur ; & la situation critique où elle se trouvoit elle-même , sollicitant toute son attention , nous songeâmes aux moyens de prévenir les malheurs qui nous menaçoient. Une heureuse nuit nous fut encore permise , pendant laquelle mon Eléonore , en ne cessant de me prouver sa tendresse , ne cessa de m'entretenir de son enlèvement qui devenoit indispensable. Nous convinmes que dans la journée prochaine je ferois tous les préparatifs nécessaires , & que la nuit suivante verroit notre fuite. Toujours pleine de con-

fiance , Mme. de Lignolle se croyoit déjà loin de sa patrie ; & moi le cœur navré d'un profond chagrin , l'esprit encore agité de mes irrésolutions secretes , je n'envifageois qu'en tremblant, le douteux avenir , je n'osois porter mes regards sur le présent trop certain. O ! Mme. de B*** , je vous voyois sans cesse au lit de la mort ! O mon pere ! O ma sœur ! O ma Sophie ! je faisois d'inutiles efforts pour écarter votre souvenir qui m'obsédoit !

L'aurore enfin parut. Un affreux spectacle , un sinistre augure devoient commencer le plus malheureux de mes jours : quand j'entrai chez la Marquise , elle avoit les yeux égarés , & d'une voix très-brève , elle disoit : oui , voilà mon tombeau. Mais cet autre , à qui le destinez-vous ? Où est Faublas , s'écria-t-elle plusieurs fois en me regardant. Où est Faublas ? Courez , avertissez-le que

mes ennemis veulent l'assaffiner... que le Marquis & le Capitaine ... le Capitaine ! ... Il approche ! Il traîne ... Ah pauvre petite ! Viens donc, Faublas ! vite ! Que fais-tu ? Qui t'arrête ? Viens donc la secourir ! ... Il n'est plus tems, c'en est fait ! ... Dieux ! grands Dieux ! C'étoit pour elle qu'ils creusoient cette tombe à côté de la mienne.

Mme. de B*** violemment agitée avoit trouvé la force de se mettre sur son séant, & comme on accouroit pour l'obliger à prendre une autre situation, elle retomba. Je l'entendis encore murmurer quelques discours sans suite, qui redoublerent mon épouvante & ma douleur. Une fièvre terrible, me dit le Médecin ! Un délire continuel ! c'est ainsi qu'elle a passé toute la nuit ! Monsieur, je ne dois pas vous flatter : il est impossible qu'elle résiste long-tems. Je m'en allai chez Rosambert : il

commençoit à donner quelques espérances , cependant on n'osoit encore répondre de rien , & je ne pus obtenir la permission de lui parler.

Il est donc vrai que tout me manque à la fois , qu'aucun appui ne m'est laissé dans un moment où j'aurois besoin du secours de tout le monde ! Il est donc vrai que je vais abandonner mon pere , & quitter peut-être pour jamais les lieux où je fais maintenant que Sophie respire. Il le faut , si je ne veux perdre ensemble mon Eléonore & mon enfant. Il le faut ! malheureux !

Je courus tout Paris pour me procurer la foule des choses nécessaires à l'enlèvement de Mme. de Lignolle , & je ne fais quel pressentiment douloureux m'avertissoit qu'elle alloit faire un trop long voyage. En préparant tout pour notre commun départ , il me sembloit que j'étois tourmenté d'un rêve pénible

qui devoit bientôt finir ; mais une voix secrete me crioit que le réveil seroit affreux.

Quand je revins à l'hôtel , je trouvai que Mme. d'Armincour m'attendoit chez mon pere : elle me demanda ce que j'avois fait de sa niece. Eléonore & moi nous avions prévu la visite & les questions de la Marquise , nous étions convenus de la réponse que j'aurois à lui faire : votre niece , Madame , est partie , sous la conduite d'un ami dont je connois le courage & la fidélité. C'est en Suisse qu'elle est allée chercher un asyle ; elle a préféré ce pays , parce qu'il n'est pas très - éloigné de votre Franche-Comté. — Elle est sauvée , s'écria la Marquise en m'embrassant ! Ah ! que je vous dois de reconnaissance ! . . . Elle est partie pour la Suisse ? J'y cours après elle . . . ma chere niece ! . . . comment avez-vous fait pour

L'arracher à ses ennemis ? Personne ne vous a vu paroître à l'hôtel ! personne ne l'en a vu sortir ! & pourtant il n'y avoit pas un quart-d'heure que je lui avois parlé chez elle , quand ils y font venus pour l'arrêter.... Elle est sauvée ! Mais , quoi ! mille dangers la menacent encore ! En supposant qu'elle puisse échapper à ses persécuteurs , que va-t-elle devenir loin de sa patrie , loin de ses parens , & faut-il le dire : loin de celui qu'elle aime avec idolâtrie. Ah ! jeune homme , jeune homme , vous avez plongé mon enfant dans un abyme de malheurs.

A ces mots , Mme. d'Armincour partit en pleurant.

Je me hâtai d'aller au quatrieme étage joindre Mme. de Lignolle qui devoit toute la journée rester cachée dans la petite chambre de mon domestique : ma chere Eléonore , j'ai tout préparé ;

rien ne paroît plus devoir empêcher notre fuite : tiens toi prête à minuit précis. — Tiens-toi prête ! répéta-t-elle. En tout tems & par-tout, mais aujourd'hui sur-tout & dans cette chambre, qu'ai-je à faire autre chose que de t'attendre avec une impatience dont tu n'as pas d'idée ? Tiens-toi prête ! Faublas, pourquoi donc me parlez-vous, sans songer à ce que vous dites ? Pourquoi cet air toujours préoccupé ? Pourquoi ce visage si triste, lorsque l'heureux moment approche qui doit nous réunir pour ne nous plus séparer, lorsqu'il est certain que désormais nous pourrons vivre & mourir ensemble ? — Mon amie, Mme. d'Armincour vient de venir.... — Je le fais, je l'ai vue de cette fenêtre. — Mme. d'Armincour part tout-à-l'heure pour la Suisse ; elle croit n'y arriver qu'après sa niece ; elle y fera quelques heures avant nous. Ta

tante y sera ! mon pere & ma sœur n'y feront point ! — Laisse une lettre pour M. de Belcour. — Sans doute ! j'y pensois : une lettre.... Mais qu'est-ce qu'une lettre ?..... Mon Eléonore, il m'attend le Baron. Je ne puis me dispenser de paroître à table. J'en sortirai le plutôt possible , & je remonterai pour essayer de dîner avec toi. — Oui. Vas, Faublas , & reviens vite. Tant que je te vois je suis tranquille : je meurs d'inquiétude dès que tu n'es plus là. Elle m'embrassa , je descendis.

M. de Belcour me vit refuser toute espece de nourriture ; il m'entendit ne lui répondre que par monosyllabes ; il retira mouillée de pleurs la main qu'il venoit de me présenter : tu n'as pas quitté ton pere & ta sœur pour suivre ta maîtresse, me dit-il enfin, ton pere & ta sœur t'en récompenseront. Ils te prodigueront dans ton infortune les

consolations les plus tendres , & tes peines ainsi partagées ne t'accableront point. Mon fils , c'est de vous que j'ai su qu'avant-hier M. de Rosambert étoit tombé sous les coups de M. de B*** ; mais c'est la voix publique qui vient de m'apprendre que depuis , dans une autre rencontre , le Marquis avoit exercé sur un ennemi plus cher , une plus terrible vengeance. Mon fils , tôt ou tard , tous les objets de nos affections illégitimes doivent périr ou nous échapper malheureusement ; mais ne pouvez-vous point espérer une félicité durable , vous à qui le Ciel , en attendant qu'il vous rende l'adorable épouse dont vous êtes idolâtré , laisse de bons parens qui vous chérissent.

Le Baron parloit encore , lorsqu'on lui remit une lettre : Dieu de bonté , s'écria-t-il après l'avoir lue ! déjà vous prenez pitié de lui ! tiens , mon ami , lis , lis toi-même.

” Enfin la Marquise a reçu le châ-
” timent de ses crimes, & l’infortunée
” Comtesse est désormais perdue pour
” votre fils. Votre fils, je le veux
” croire, est maintenant plus malheu-
” reux qu’il ne fut jamais coupable ;
” & les leçons de l’adversité doivent
” l’avoir corrigé pour toujours. Dites-
” lui que dans deux heures je lui ra-
” mene son épouse, & que s’il est
” tout-à-fait digne de la retrouver, le
” jour où nos enfans auront été réu-
” nis, sera constamment compté par-
” mi mes plus beaux jours. “

Le Comte **LOVZINSKI.**

Mon premier mouvement fut un transport de joie : quel bonheur ! quel inespéré bonheur ! mais un instant de réflexion me fit appercevoir les embarras & les dangers de ma nouvelle position : mon dieu ! mais..... — Quoi donc, mon frere ? Qu’avez-vous ? —

Rien

Rien ma sœur. — D'où vient l'extrême agitation où je vous vois, mon fils? Qui peut troubler? — Vous allez me le demander, Monsieur le Baron! Mme. de B*** se meurt! mille périls environnent encore Mme. de Lignolle! & vous m'allez demander ce qui trouble ma joie. Sans doute j'adore mon épouse! mais dans quel moment elle m'est rendue! vous ne savez que la moindre partie de mes inquiétudes! vous ne connoissez pas la moitié des chagrins qui pesent sur mon cœur!... Tenez, mon pere, j'ai besoin d'une entière tranquillité.... Tenez, je vous le demande en grace, & à vous aussi, ma chere Adelaïde : permettez que je m'abandonne librement à mes rêveries; laissez-moi seul, absolument seul, jusqu'à l'arrivée de ma Sophie. — Où courez-vous? mon ami. — Chez Jasmin, ... pour l'appeller.. non. Dans ma chambre..

point du tout ! je descends au jardin... ne m'y suivez pas , je vous en conjure !

Sophie revient dans deux heures & je pars cette nuit avec Mme. de Lignolle ! Je pars , lorsqu'enfin dans les bras de mon épouse , l'amour me prépare le prix..... Amant ingrat d'Eléonore , quel desir osé-je former pour Sophie ! ... Ah ! de ces deux femmes si charmantes , je fais laquelle je préfère ; mais qui me dira de laquelle je suis le plus aimé ?

Il faut pourtant aujourd'hui , pour assurer le bonheur de l'une , causer le désespoir de l'autre. Causer le désespoir de Sophie ? que plutôt , cent fois , Mme. de Lignolle périsse !

Qu'elle périsse ! mon Eléonore ! mon Eléonore & mon enfant ! O ! le plus barbare des hommes , qu'as-tu dit ?

Si je n'enleve Mme. de Lignolle , elle est perdue. Poursuivie par la famille de

son mari, déshonorée dans sa propre famille, menacée d'une éternelle prison, elle n'a plus dans le monde que celui pour qui sa tendresse a tout sacrifié. C'est en moi qu'elle a mis ses espérances. Si je les trahis, la Comtesse trouvera dans son cœur son plus cruel ennemi : comment se pourra-t-elle défendre contre ses persécuteurs ? comment, sur-tout, échappera-t-elle à la violence de sa passion ?

Sophie, jusqu'à présent a supporté l'absence, parce que notre séparation n'étoit pas mon crime. Mais quand, le jour même de son arrivée, j'aurai pris la fuite avec une rivale ? ma femme délaissée ? Si j'abandonne Sophie, elle meurt de chagrin.

Malheureux ! qu'ai-je donc à faire ? Rien ! que de me dérober par une prompte mort à mes horribles perplexités ! Rien, que de finir par un crime

une vie déjà. . . . Si je m'immole , aucune des deux ne me survit !

Malheureux ! subis ta destinée : elle t'impose la loi de vivre , & de choisir , entre deux objets presque également chers & sacrés , une victime.

Voilà donc le fruit de mes égaremens ! . . . Des remords ! grands Dieux ! & pourquoi ? Vous m'avez donné le cœur le plus aimant & les sens les plus vifs ; vous avez voulu que je rencontraisse à-la-fois plusieurs femmes , exprès formées pour plaire aux yeux & charmer l'ame : je les ai toutes ensemble adorées adorées moins encore qu'elles ne le méritoient ! Voilà tout ! Si jamais je fus coupable , la faute en est à vous . Si maintenant je suis trop cruellement puni , la faute en fera-t-elle imputée toute entière à cette autre infortunée que vous n'avez pu guérir de son funeste amour ? O Madame de

B... , que vous m'avez été fatale !

Si je n'enleve mon Eléonore , elle est perdue. Ma Sophie , si je l'abandonne , meurt de chagrin. Quel homme à ma place , après les plus violens combats , quel homme assez ferme , ou plutôt assez barbare , pourroit encore se déterminer ? Si du moins quelqu'un daignoit m'aider d'un conseil secourable. Allons consulter mon pere.... insensé !

Quoi ! n'y auroit - il pas quelque moyen de concilier ? — Monsieur ! interrompit mon domestique , que je n'avois pas vu s'approcher : Madame qui vous apperçoit de cette fenêtré , s'étonne que vous la laissiez seule dans ma chambre , pour vous promener seul dans ce jardin. — Madame ? je n'y suis pas ! Je ne veux voir personne. Personne. Plus de femme sur-tout ! — Mon cher maître , c'est Mme. la Comtesse. — Oh ! ce n'est donc pas Madame ! Eh

bien, que veut-elle, mon Eléonore ?
— Que vous ne l'abandonniez pas. —
Dis-lui que c'est à quoi je songe. — Mais
elle vous prie de remonter tout de suite.
— A la bonne heure... Conduis-moi.
— Conduis-moi ? répéta-t-il ; je croyois
que vous saviez le chemin ! O mon
cher maître ! que je suis fâché de l'état
où je vous vois ! — Ce ne font encore
que des roses ! Que veux-tu ? Jasmin !
mon heure est venue ! ... Ecoute,
mon ami : bientôt tu entendras par-
ler..... — Plaît-il ? Monsieur. — Quoi ?
— Achevez donc. — Je ne fais plus
ce que je te disois. — *Bientôt tu enten-*
dras parler.... — Oui, du retour de
ma femme. N'en dis rien à la Com-
tesse. — Prenez garde. Voilà M. de
Belcour & Mlle. Adelaïde qui vien-
nent. — Retourne à Mme. de Lignolle.
Je te suis.

J'allai droit à mon pere : oh ! je vous

en supplie, laissez-moi librement méditer & pleurer. Laissez-moi seul à ma douleur. Je ne sortirai pas de l'hôtel, foyez tranquille; & vous me reverrez, dès que Sophie paroîtra.

Mon pere & ma sœur étant fortis du jardin, je retombai dans mes cruelles rêveries. Jasmin vint m'en tirer une seconde fois.

Il faut donc que je vous envoie chercher, dit-elle. — Mon ami, crois-tu que ta tante soit déjà partie? — Pourquoi cette question? — Je pensois... que Mme. d'Armincour auroit pu t'emmener. — M'emmener! avec toi? — Avec moi? peut-être n'auroit-elle pas voulu? — Eh bien? — Eh bien, j'aurois été vous rejoindre. — Quoi! nous ne serions pas partis ensemble! — Mon amie, si cela devenoit impossible? — Qui pourroit l'empêcher? Vous-même, il n'y a pas une heure, vous me disiez,

....—Il n'y a pas une heure j'ignorois....
eh ! comment l'aurois-je pu deviner ?
— Quoi ? — Rien, mon Eléonore ;
je parle sans réflexion..... nous quit-
terons Paris à minuit précis.

Je ne pus retenir mes larmes, & comme elle me demandoit ce qui les faisoit couler, je lui répétai cette question vraiment cruelle : crois-tu que ta tante soit déjà partie ? — Que m'importe ma tante, s'écria-t-elle ? Est-ce afin de m'en aller avec Mme. d'Armincour, que j'ai sacrifié ma fortune & ma réputation ? Est-ce pour elle que je me suis exposée à toutes sortes de malheurs ? Cependant, Monsieur, plus le moment décisif approche, & plus je vois que vos irrésolutions redoublent. Ce n'est pas seulement votre pere qui les cause ! Ce n'est pas la mort de Mme. de B***. qui vous arrache des pleurs ! Ingrat ! vous frémissez de vous ensevelir dans

une folitude où Sophie ne pourroit pénétrer ! — Où Sophie ne pourroit pénétrer ! — Monsieur, souvenez-vous que j'avois médité ma fuite avant qu'elle devint nécessaire. Persuadez-vous bien que ce n'est pas le désespoir de ma situation présente qui m'oblige à chercher un asyle dans l'étranger. Si donc pour venir avec moi, vous n'avez d'autre motif que celui de me dérober au ressentiment de ma famille, vous pouvez rester. Je vous déclare que je me suis ménagé contre mes ennemis plusieurs ressources. — Plusieurs ressources ? — Oui ; mais ne me réduisez pas à les employer. Si déjà vous n'aimez plus la mere, prenez pitié de l'enfant : ne me réduisez pas à les employer, reprit-elle en se précipitant à mes genoux. Je me suis trop long-tems flattée de l'espoir de te consacrer ma vie toute entiere : il me seroit trop

affreux de la terminer tout-à-l'heure en t'accusant de barbarie.

Ces derniers mots de Mme. de Lignolle acheverent de me troubler. Je ne faurois dire si les réponses que je lui fis, devoient détruire ou fortifier ses inquiétudes ; mais je me souviens qu'elle eut, dans tout le cours de cette longue après-dinée, l'air aussi triste, aussi préoccupée que moi. Plus la soirée s'avançoit, plus je sentoís s'accroître ma douloureuse impatience & mes combats secrets : mon corps étoit comme mon esprit dans la plus violente agitation. J'allois & venois continuellement de l'appartement de mon pere à la chambre de mon domestique, demandant l'heure à tous ceux que je rencontrois, & ne cessant de regarder ma montre ; tantôt trouvant le tems excessivement court, & tantôt l'accusant d'une extrême lenteur.

Enfin comme le jour tomboit, une voiture entra dans la cour de l'hôtel : pardon, mon Eléonore, c'est une visite qu'il faut que je reçoive, je suis à toi dans un instant. — Une visite, s'écria-t-elle ! je n'en entendis pas davantage, je me précipitai dans le corridor. Jasmin y attendoit mes ordres. Rentre vite, ne la laisse pas sortir de ta chambre !

Je descendis plus prompt que l'éclair, je trouvai dans le vestibule la plus belle des femmes, encore embellie depuis sept mois. Elle se jeta dans mes bras : O mon bien-aimé ! si cet heureux jour ne m'avoit été constamment promis, jamais, jamais je n'aurois pu résister aux tourmens de l'absence ! Mon beau-pere m'embrassa : que ne m'a-t-il été permis de faire plutôt son bonheur & le vôtre ? me dit-il. Adelaïde, transportée de joie, vint me disputer les caresses de sa bonne amie, & mon

pere, en pressant M. Duportail sur son sein, versa des larmes délicieuses.

Tous ensemble nous montâmes dans l'appartement de M. de Belcour. Je ne vous peindrai pas les transports de Sophie, les transports de son amant, l'indicible satisfaction de ma sœur & de nos heureux peres. Vous faurez seulement qu'une heure entiere s'écoula comme un instant. Hélas! vous faurez que pendant une heure entiere l'infortunée Mine. de Lignolle fut complètement oubliée.

Je ne me trompe pas? j'entends crier, dit le Baron. — Crier? mon pere!... Bon dieu!... Ah!... c'est Jamin qui s'amuse à contrefaire une voix de femme.... Je vous quitte pour une minute.

Je trouvai la Comtesse dans un accès de colere épouvantable : enfin, vous voilà! Monsieur, suis-je ici votre prisonniere?

sonniere? Votre insolent valet m'ose retenir de force! Tandis qu'elle me parloit ainsi, Jafmin de son côté me disoit: Monsieur, elle vouloit se jeter dans la cour: voilà pourquoi j'ai barricadé cette fenêtre. — Vous avez eu tout le tems de recevoir votre visite? reprit Mme. de Lignolle: j'espere que vous ne me quitterez plus? — On m'attend pour souper. — Il est trop tôt! d'ailleurs, vous ne souperez point aujourd'hui. Quand partons-nous? — Mon amie, je te demande... un jour. Seulement un jour. — Un jour! le perfide!

Elle s'élança vers la porte; je la retins.

Laissez-moi, s'écria-t-elle: je veux sortir. — Sortir pour te perdre! — Je veux descendre! je veux lui parler! je veux lui dire que c'est moi qui suis votre femme! — Comment! — Perfide!..

je l'ai vue descendre de voiture. Je l'ai reconnue à sa taille, à sa chevelure. Je l'ai reconnue, cette femme de Fromonville!... Ah! que je suis malheureuse! ah! qu'elle est belle!... & le cruel me demande un jour!... Je resterai là... dans un grenier de son hôtel.... Je resterai dévorée d'ennuis, d'inquiétudes, de jalousie.... tandis qu'avec elle il occupera l'appartement où la nuit dernière.... ingrat!... Je resterai là, tandis que dans les bras d'une rivale... Un jour? pas seulement une heure! Ecoute, Faublas, poursuivit-elle avec la plus grande véhémence: m'aimes-tu? — Plus que ma vie, je te le jure. — Sauve-moi donc. Je t'avertis qu'il n'y a pas un instant à perdre; qu'il ne te reste pas deux moyens de me conserver. Partons tout-à-l'heure, — Tout-à-l'heure! — Oui. La nuit est déjà noire: descendons, jettons-nous dans un fiacre,

gagnons la prochaine barrière & la première auberge. C'est là que Jasmin nous amenera notre chaise de poste. — Mon *Eléonore*? ... — *Oui* ou non!

Je voulus me jeter à ses genoux; elle m'échappa : mon *Eléonore*! — *Oui* ou non! répéta-t-elle. — Considère que pour le moment il est impossible... — Impossible! tiens, perfide! & souviens-toi que tu m'as donné la mort!

Elle tenoit cachés dans sa main droite de courts ciseaux dont elle se frappa. Quoique j'eusse arrêté son bras un peu tard, la violence du coup fut très-diminuée. Cependant le sang coula bientôt avec abondance, & la Comtesse s'évanouit. Ciel! ô ciel! ceci manquoit à mon infortune! Vas, Jasmin, va donc chercher le premier Chirurgien. Cours! amène-le par la petite porte du jardin. Cours, mon ami! la plus chère moitié de moi-même est en danger.

En attendant qu'il revînt, je prodiguai mes secours à Mme. de Lignolle. De quelle joie fut suivie ma crainte mortelle, quand je reconnus qu'en arrêtant le bras de la Comtesse, j'avois très-heureusement détourné le coup : le double fer, au lieu de s'enfoncer dans la poitrine, avoit glissé sur la surface où je ne voyois qu'une seule blessure. Néanmoins, je ne bandai la plaie qu'en mêlant mes pleurs au sang précieux qui s'échappoit encore.

Je venois de finir, quand le Baron lui-même cria : Faublas, ne descendez-vous pas ?— Tout-à-l'heure, mon pere.

Le moyen d'abandonner mon Eléonore qui n'avoit pas encore repris l'usage de ses sens. Je restai près d'elle & l'appellai cent fois inutilement.

Enfin pourtant elle commençoit à donner quelques signes de vie, lorsque le Baron, du ton de la plus grande

impatience, vint crier une seconde fois : ne descendez - vous pas ? — Un moment ! mon pere, un moment !

Jugez de mon effroi , quand j'entendis M. de Belcour , au-lieu de rentrer dans son appartement , monter à la chambre de Jasmin. Depuis dîner , s'écrioit-il, que peut-il faire continuellement chez son domestique ? Je n'eus que le tems de m'emparer des fatals ciseaux , de tirer la porte & de me jeter au devant du Baron. Pour lui donner une excuse vraisemblable , je me hâtai de lui représenter que , malgré le retour de Sophie , j'avois quelquefois besoin d'être seul.

Nous rentrâmes : il a pleuré ! s'écria ma femme. Elle me dit tout bas : c'est le souvenir de Mme. de B* * * qui vous coûte ces larmes ? Je vous le pardonne , elle a fait une fin si malheureuse ! . . . O mon bien-aimé ! je m'efforcerai de

vous rendre tout ce que vous avez perdu , & je vous aimerai tant .. que désormais vous ne pourrez plus en aimer d'autres. Mon pere , M. Duportail & ma sœur se joignirent à Sophie pour me prodiguer leurs cruelles consolations : je voulus m'y dérober , je voulus fortir , tous ensemble me retinrent. On ne peut se figurer ce que je souffrois alors ; leurs empressemens me désespéroient , les caresses même de Sophie m'étoient insupportables. Un quart-d'heure enfin s'étant écoulé dans les plus violens combats , l'inquiétude l'emporta sur toute espece de considération ; je m'élançai vers la porte en criant : laissez-moi ! laissez-moi seul !

Je monte , je trouve dans le corridor du quatrieme étage un Chirurgien qui m'attendoit avec mon domestique. Je mets la clef dans la serrure , la porte s'ouvre d'elle-même : comment ! je

l'avois fermée ! Il est vrai , répond Jamin , que la ferrure ne tient à rien. Nous entrons dans la chambre , Madame de Lignolle n'y étoit plus. Un coup de poignard m'eût fait moins de mal : Bon dieu ! qu'est-elle devenue ? où peut-elle être allée ?

Je m'élançai dehors , je rencontre au milieu de l'escalier ma sœur , ma femme , son père & le mien , je passe au milieu d'eux , je leur échappe : où court-il ainsi loin de moi ? s'écrie Sophie. — La retrouver , la sauver ou périr avec elle !

Oui , Monsieur , me répond le Suisse , il y a peut-être dix minutes qu'elle est partie ; j'ai cru que c'étoit une femme que Madame avoit amenée !

Oui , Monsieur , me répond une bonne Dame qui venoit de se mettre à l'abri sous une porte cochère de la Place Vendôme ; je viens de lui parler ,

à cette pauvre enfant ! elle avoit l'air terriblement agité. Elle n'a pas voulu prendre mon parapluie : non , non , m'a-t-elle dit : j'ai besoin d'eau , je brûle ! Je l'ai vue gagner les *Thuilleries* par le passage des *Feuillans* ; la pauvre petite fera bien mouillée.

Ce qui devoit en effet redoubler mes terreurs , c'est que personne n'eût osé courir les rues, par l'affreux tems qu'il faisoit ; la chaleur avoit été grande durant tout le jour, le vent du midi venoit de s'élever ; il amonceloit d'épais nuages que plusieurs tonnerres déchiroient, & du sein desquels la grêle & la pluie se précipitoient par torrens. Mon ame étoit consternée : la fureur des élémens ne m'annonçoit-elle pas la vengeance des Dieux ?

Je me jette dans le passage , je questionne les garçons du Café de la Terrasse des *Feuillans* : elle a pris le chemin du

Pont-tournant : j'y cours, j'y trouve un Invalide en faction : elle a fait deux fois le tour de ce bassin, puis elle a monté sur la grande Terrasse. J'y vole, j'arrive chez le Suisse de la *Porte-Royale* : adressez-vous à la sentinelle du pont.

Dans ce moment... je crois l'entendre encore, & la plume m'échappe des mains... Dans ce moment, l'horloge des *Théatins* sonnoit neuf heures.

Sentinelle ! une femme jeune, jolie, vêtue d'une robe blanche, la tête enveloppée d'un mouchoir ? — Elle est là, me répondit-il froidement. Le cruel étendoit le bras & me montrait la rivière. — Comment ! là ! — Sans doute ! elle vient de s'y jeter, c'est elle qu'on cherche. — Malheureux ! que ne l'as-tu retenue ? Et sans attendre la réponse du barbare, je me précipite après l'infortunée.

D'abord je résiste à peine à l'onde fu-

rieuse qui s'entrouvre, mugit & m'emporte. Enfin j'ai rassemblé mes forces, & dans les flots qui me pressent, je cherche au hasard ce que ces bateliers cherchent aussi. Tout-à-coup la foudre éclate, tombe & frappe les eaux. A la funebre clarté qu'elle a répandue sur le gouffre, j'ai distingué je ne fais quoi qui ne s'est montré que pour disparaître. Aussi-tôt je plonge, je saisis par les cheveux & je ramène au rivage.... Quel objet je ramène ! quel objet d'une éternelle pitié ! Voilà donc mon amante ! ... Je détourne les yeux, je tombe auprès d'elle, trop heureux de perdre avec le sentiment de mon existence, celui de mes maux.

Les cruels viennent de me rappeler à la vie ; ils me demandent où l'on doit porter cette femme ; ils me demandent sa demeure & son nom. — Que vous importe ? — On me répond

qu'il faut l'examiner ; qu'il est peut-être encore possible de la sauver. — La sauver ! toute ma fortune ne suffiroit pas à payer un aussi grand service ! Vite ! Place Vendôme.... Mais non. Quel spectacle pour !... Rue du Bac. Il y a plus près rue du Bac.

Madame de Lignolle fut portée dans la chambre à coucher, voisine de celle où Mme. de B*** respiroit encore. La Marquise avoit même repris toute sa connoissance. Elle entendit gémir ; elle reconnut ma voix. On vint de sa part me supplier de paroître au chevet de son lit. Pourquoi ce grand bruit ? me demanda - t - elle d'une voix presque éteinte. J'allois répondre, lorsque je vis entrer le Comte de Lignolle, suivi de deux inconnus : le voilà ! leur cria-t-il en me montrant ; & l'un de ces Messieurs s'étant aussi-tôt approché, me dit : je vous arrête de la part du Roi.

La Marquise entendit ces mots, & ranimée par l'excès de la douleur : est-il possible ! s'écria-t-elle : Quoi ! je n'ai pas encore les yeux fermés, & déjà mes ennemis triomphent ! & déjà l'ingrat M. de *** m'oublie ! ... Ah ! Faublas, ma perte aura donc entraîné la tienne ! — Oui, barbare ! lui répliquai-je dans l'accès d'un affreux désespoir ; & le malheur dont tu me plains est le moindre de ceux que m'a causés ta passion fatale. Victime de ta rage, Mme. de Lignolle est là qui se meurt ! Que dis-je ? elle est morte peut-être ! Ah ! pourquoi moi-même ne suis-je pas mort le jour que je t'ai connue ! ou plutôt, pourquoi le juste ciel ne t'a-t-il pas dès-lors accablée de tout le poids ! ... Elle m'interrompit : impitoyables Dieux, vous devez être satisfaits ! Votre plus cruelle vengeance est accomplie : je descends au tombeau,
chargée

chargée des malédictions de Faublas!

Elle retomba sur son lit, elle expira.

Et comme je repassois dans l'autre pièce où les Médecins entouroient Mme. de Lignolle, l'un d'entre eux disoit : pourquoi la dépouiller devant tout le monde ? pourquoi violer inutilement les bienséances ? Il n'y a pas de ressource, elle est morte.

Ainsi, presque en même tems frappé de plusieurs coups mortels, je perdis connoissance une seconde fois. Alors sur-tout, ce fut une grande inhumanité de me rappeler à la vie. Oui, ma Sophie, s'il falloit maintenant, sous peine d'être séparé de toi par un prompt trépas, retomber seulement pour une heure dans l'état où je restai plusieurs semaines ; s'il le falloit, ô ma Sophie ! juge de ce que j'ai souffert ! j'aimerois mieux te quitter & mourir.

Le Baron de Faublas, au Comte Lovzinski, le 3 Mai 1785.

” Je suis enchanté, mon ami, que votre Roi, juste dans sa clémence, vous ait rappelé dans votre patrie & veuille vous y rendre, avec sa protection, vos emplois & vos biens. Dans quel moment vous m’avez quitté cependant ! Si votre fille & la mienne ne m’étoient restées, je succombois à mon chagrin. “

” Je vous ai mandé qu’ils l’avoient retenu dix jours au château de Vincennes ; qu’à ma priere, ils l’avoient transféré delà dans une maison de *Picpus* où l’on traite les insensés. Enfin, ils ont pris tout-à-fait pitié du plus malheureux des peres ; ils m’ont permis de reprendre mon fils & de le soigner chez moi. Je viens de l’aller chercher. En quel état je l’ai trouvé, grands dieux ! Presque nu, chargé de chaînes, le corps meurtri, les mains

déchirées, le visage sanglant, l'œil furieux ! & ce n'étoit pas des cris qu'il pouffoit ! c'étoit des hurlemens, des hurlemens épouvantables. «

» Il n'a reconnu ni son pere, ni mon Adelaïde, ni même votre Sophie ! Sa démence est complete, elle est affreuse ; il n'a devant les yeux que d'horribles images : il ne parle que d'assassins & de tombeaux. «

» Voilà donc le fruit de ma coupable foiblesse ! «

» D'un moment à l'autre, j'attends de Londres un Médecin fameux pour les maladies de ce genre. On dit que personne ne guérira mon fils, si le Docteur Willis ne le guérit pas. Qu'il arrive donc, qu'il me rende Faublas & qu'il accepte tout ce que je possède. «

» Mon fils du moins ne sera plus enchaîné. J'ai fait matelasser une chambre où six hommes le garderont nuit &

jour. Six hommes ne suffiront peut être pas. Tout-à-l'heure je l'ai vu, dans un accès de rage, briser entre ses dents, comme un verre fragile, le plat d'argent qui contenoit son dîner. Je l'ai vu traîner aux quatre coins de sa chambre ses gardiens étonnés. Si cette horrible frénésie dure encore quelques jours, c'en est fait de mon fils & de moi. «

» Avant-hier seulement, vos aimables sœurs sont revenues de Briare prendre dans mon hôtel un appartement à côté de celui de leur niece. Leur niece ! que vous dirai-je de sa douleur ? elle est égale à la mienne. «

» Adieu, mon ami, finissez vos affaires & revenez vite. «

Le même au même, 4 Mai 1785, à minuit.

» Willis est arrivé la nuit dernière ; il a passé toute la matinée près de son

malade, avec les gardiens. A deux heures, il m'est venu dire que mon fils alloit être saigné; mais qu'ensuite, pour lui faire subir sa première épreuve, il falloit absolument l'enchaîner. Le malheureux a donc été de nouveau mis aux fers, & par un excès de précaution dont l'événement a prouvé toute la sagesse, Willis a voulu que les gardiens du malade restassent dans sa chambre à quelque distance de lui. Tout se trouvant prêt à six heures du soir, Sophie la première est entrée «.

» Il l'a regardée fixement pendant plusieurs minutes, sans proférer une parole, mais son visage devenoit par degrés plus tranquille, & son œil de plus en plus s'adoucissoit : enfin, c'est vous ! a-t-il dit, je vous revois ! vous m'êtes rendue ! ma trop généreuse amie, approchez-vous, approchez donc «.

» Sophie, transportée de joie, cou-

roit à lui les bras ouverts : gardez-vous - en bien ! a crié le Docteur ; & mon fils aussi-tôt a répété : gardez-vous - en bien !.... oui , ma belle maman , gardez - vous - en bien. Le cruel Marquis n'attend que ce moment pour vous frapper. Vous voilà cependant ! quel bonheur ! je vous croyois morte. *La profonde blessure étoit au sein gauche , près du cœur* «.

» Alors Adelaïde toute tremblante , est venue joindre sa bonne amie : elles se sont mutuellement soutenues «.

» Te voilà , petite ? s'est-il écrié d'un ton fort doux. Tu viens me voir avec ta maîtresse ? ... Parle , Justine , parle-moi : toi que j'ai toujours vue si gaie , pourquoi me paroîs-tu si triste ?... Mais c'est Mlle. de Brumont , je crois ? oui , c'est une ombre qui vient m'épouvanter ! Aussi-tôt Willis a dit à ma fille : retirez-vous. Le malade at-

tentif a répété : sans doute ! retirez-vous..... & vous aussi, Mme. la Marquise..... L'heure fatale approche. La Baronne fait que vous êtes ici ; votre cruel mari... Je suis sans armes , il pourroit vous assassiner ! ma trop généreuse amie , retirez - vous.... Mais un instant ! commence par me rendre mon *Eléonore*. Rends-la moi , perfide ! rends-la moi ! sinon je vais te déchirer de mes propres mains “.

” Sophie prit la fuite , je me pressai trop de paroître. Dès qu'il me vit , il cria d'une voix effroyable : le Capitaine ! tu viens jusqu'ici pour m'arracher ta sœur & l'égorger ! attends ! A ces mots , il prit un si terrible élan , qu'il brisa sa chaîne. Si je ne m'étois aussi-tôt soustrait à sa rage , si ses gardiens ne l'avoient empêché de me poursuivre , l'infortuné tuoit son pere “.

» Sophie , Adelaïde & moi nous avons écouté dans la piece voisine. Il a paru reprendre quelque tranquillité, mais à la fin du jour , il a donné les signes d'une violente agitation qui s'est toujours augmentée à mesure que la nuit est devenue plus sombre. Enfin , d'un ton qui nous a fait frémir de crainte & d'horreur , il a distinctement prononcé ces mots : les vents sont déchainés : le ciel paroît en feu ! l'onde mugit ! quel tonnerre !... neuf heures !... elle est là ! «

» Comme il a voulu se précipiter dehors , ses gardiens l'ont retenu : pourquoi m'arrêter ? Ne la voyez-vous pas qui reparoît sur les flots ?... barbares ! vous voulez que la mere & l'enfant périssent ! & vous aussi , mon pere , ma sœur , Sophie , vous aussi , vous m'empêchez de la secourir ! Vous ordonnez sa mort. Tout

le monde se réunit contre elle. Eh bien ! je la sauverai, malgré tout le monde «.

» Sept hommes suffisoient à peine pour le retenir ; il s'est débattu dans leurs mains pendant un grand quart-d'heure ; & l'ardente fièvre qui lui donnoit ces forces prodigieuses, l'ayant quitté tout-à-coup, il est tombé presque sans mouvement. Maintenant il dort, mais de quel sommeil ! on voit trop bien que des rêves affreux le tourmentent. O mon fils ! mon cher fils !... Dieu sévère, soyez juste : n'est-il pas trop puni ! «

» Je viens d'avoir avec Willis un long entretien ; je suis infiniment content du traitement qu'il prépare à Faublas. Attendez le salut du malade, de l'habileté du Médecin ; c'est en elle que nous avons tous mis nos espérances. Adieu, mon ami «.

Le même au même, le 6 Mai 1785, dix heures du soir.

„ J'ai trouvé dans le village de Dugny, près le Bourget, à trois lieues de Paris, une maison qui m'a paru convenable aux desseins de Willis. Elle est environnée d'un vaste jardin anglois que traverse une riviere assez large, mais peu profonde, & dont les eaux coulent toujours paisibles. Ses bords sont plantés de peupliers, de faules-pleureurs & de cyprès. Dans ce séjour des regrets, tout semble d'abord fait pour appeler les tristes souvenirs; mais pourtant la beauté du lieu, son aspect tranquille & l'air plus pur qu'on y respire, doivent promptement écarter les passions violentes & disposer l'ame à la mélancolie tendre; c'est là que nous sommes venus ce matin nous établir tous „

„ Le soir, comme de coutume, au coucher du soleil, mon fils a cru voir

l'épouvantable orage & entendre sonner l'horloge fatale. Comme de coutume , il a répété ces mots terribles : *neuf heures ! elle est là !* Déjà , dans un accès de fureur , l'infortuné nous imputoit la mort de cette femme que nous l'empêchions d'aller secourir , lorsque Sophie , cachée dans une piece voisine , Sophie , docile aux ordres du Docteur , a crié de toutes ses forces : pourquoi l'arrêter ? qu'on ouvre toutes les portes ! qu'il soit libre ! “

” Aussi-tôt il s'est élancé dehors , il a descendu plus prompt que l'éclair , & tout-d'un-coup , ayant apperçu la riviere , il a couru s'y précipiter. Nous le suivions à quelque distance , & moi-même je me tenois prêt à plonger , si quelque nouveau malheur devoit nous menacer. Il a nagé pendant près de vingt minutes , toujours aux environs du pont , du haut duquel il s'étoit jetté.

Enfin, il est revenu sur la rive en gémissant. Il s'est enfoncé dans le bosquet le plus sombre, il y a gardé longtemps un morne silence, puis tout-à-coup : si tu n'en reviens pas, a-t-il dit, c'est ici que je te veux creuser une tombe. Ensuite il a paru prêter l'oreille, & comme s'il n'eût fait que répéter ce que quelqu'un auroit osé lui dire : elle est morte ! s'est-il écrié : ah ! pourquoi me l'annoncer tout de suite ? Il s'est évanoui ; nous l'avons reporté dans sa chambre. «

« Adieu, mon ami. Quand revenez-vous ? quand revenez-vous nous aider à supporter nos maux ? «

« P. S. J'oubliois une nouvelle : avant de quitter Paris, j'ai su que Madame Montdesir venoit d'être conduite à St. Martin ; c'est l'effet du juste ressentiment de M. de B***. «

Le

Le même au même, ce 7 Mai 1785, à minuit.

« Il y a eu dans la journée moins d'agitation ; on ne l'a pas entendu parler si souvent du Marquis & du Capitaine ; mais ce soir , à l'heure fatale , l'horrible songe est revenu. Sophie alors , comme la veille , a crié : pourquoi l'arrêter ? qu'on ouvre toutes les portes ! qu'il soit libre ! Comme la veille il s'est précipité dans la rivière ; mais revenu sur le rivage ; il a trouvé dans le bosquet sombre une pierre de marbre noir que Willis y avoit fait porter. Il a d'abord frémi ; nous l'avons vu peu à peu s'approcher en tremblant. Enfin , à la lueur d'une lampe attachée au cyprès , il a lu très-distinctement cette inscription : *Ci gît la Comtesse de Lignolle.* Aussi-tôt , il s'est jetté sur la tombe , des pieds & des mains il a frappé le marbre ; il a poussé de longs gémisse-

mens ; mais il ne s'est point évanoui. On avoit placé près de la pierre plusieurs matelas , sur lesquels , après une heure de souffrance , il est venu s'étendre & s'assoupir. Alors on lui a mis doucement plusieurs couvertures sur le corps. Son sommeil ne paroît pas aussi pénible qu'à l'ordinaire. »

» J'ai reçu pour lui deux billets ; l'un du Vicomte de Lignolle , & l'autre du Marquis de B***. Ah ! quand mon fils sera-t-il en état de répondre à ses ennemis ? Adieu , mon ami. «

Le même au même, 9 Mai 1785, six heures du matin.

» Espérons , mon ami , voilà déjà quelques changemens heureux. Le matin , à la pointe du jour , il est revenu lui-même dans sa chambre. Il a dormi quelques heures dans la journée. Le soir , au coucher du soleil , il n'a

pas vu d'orage ; mais avec un commencement d'agitation , il a dit : ô Divinité compâtissante ! m'oublierois-tu donc aujourd'hui ? Le moment approche , viens à mon secours , délivre-moi de mes ennemis. Sa femme aussitôt a crié : qu'il soit libre ! Il a donné quelques signes de joie , il a descendu sans beaucoup de précipitation , il a pris le chemin de la rivière ; mais au milieu du pont il s'est arrêté , promenant sur les eaux un triste regard : si tranquille & si cruelle ! a-t-il dit avec un profond soupir. Hélas ! „

„ En entrant dans le bosquet , il a frémi. Il a plusieurs fois gémi , plusieurs fois baissé la tombe ; puis nous l'avons vu se relever & chercher quelque chose. Enfin , il a cassé une branche de cyprès , & sur le sable , autour de la pierre , il a gravé ces mots : *Ci gît aussi la Marquise de B***.* „

» Il a passé la nuit dans le bosquet , & comme s'il fuyoit la lumière , il est rentré dans sa chambre à la pointe du jour.

Le même au même , 15 Mai 1785.

» Willis paroît avoir tout-à-fait réussi dans ce qui pressoit davantage ; les plus dangereux souvenirs sont écartés ; depuis six jours , le songe affreux n'est pas revenu. La démence est toujours complète , mais la frénésie est absolument passée , & si je ne dois pas me flatter que mon fils recouvre jamais la raison , du moins je suis déjà sûr que nous n'aurons pas sa mort à pleurer. «

» Le souvenir du Marquis & du Capitaine rarement le tourmente ; & quand il parle d'eux , ce n'est plus avec la même fureur. Il ne menace plus Willis , il ne frappe plus ses gardiens , il reprend la douceur naturelle

de son caractère. Sa mémoire aussi commence à revenir , mais seulement pour tout ce qui a quelque rapport direct avec la Marquise , & sur-tout avec la Comtesse. L'ingrat ne s'entretient jamais ni de son pere , ni de sa sœur ; quelquefois pourtant le nom de Sophie vient sur ses levres. Nous reconnoîtrait-il ? je n'ose le croire , & Willis dit qu'il n'est pas encore tems que nous paroissions devant l'infortuné. «

» Tous les soirs , à la voix de sa femme , il va gémir dans le bosquet ; mais il ne peut pleurer , mais toujours plongé dans une tristesse profonde , il est encore loin de la tendre mélancolie. La nuit dernière cependant , il a plusieurs fois quitté la tombe , pour se promener dans les allées d'alentour ; nous n'avons pas remarqué sans un vif chagrin qu'il choisissoit les plus sombres , qu'il y marchoit à grands pas ,

& que chaque fois qu'il entendoit sonner l'horloge de la Paroisse, agité d'un prompt frémissement, il couroit au bord de la riviere, & sembloit regarder avec beaucoup d'inquiétude si rien ne se monroit à la surface de l'eau. «

» Willis, continuellement prêt à caresser les idées de son malade, quand il n'y trouve pas trop de danger, Willis avoit fait mettre à côté du tombeau de la Comtesse, celui de la Marquise. Je ne fais pourquoi leur malheureux amant n'a pas voulu souffrir deux monumens dans le même bosquet. Toujours il a recouvert de terre le marbre dernièrement placé; toujours à côté de celui de Mme. de Lignolle, il a gravé sur le sable : *Ci gît aussi la Marquise de B***.* «

» Je crains, je m'inquiete, je trouve le tems bien long. Willis me rassure; il me dit que tout va pour le

mieux , qu'il ne faut rien précipiter. A la bonne heure ; mais votre fille & la mienne ont comme moi besoin de tout leur courage. Adieu , mon ami. »

P. S. M. de Rosambert guérira de sa blessure ; mais il faut qu'à la mort de Mme. de B*** de graves accusations se soient élevées contre son premier amant. Il vient de perdre ses emplois à la Cour , & l'on assure que les Officiers de son Corps doivent lui faire écrire qu'ils ne veulent plus servir avec lui. »

Le même au même , 16 Mai 1785 , neuf heures du soir.

O mon ami ! félicitez - moi , félicitez-vous : votre fille , votre adorable fille nous a sauvés tous. »

» Ce soir , elle crie : qu'il soit libre ! & soudain elle s'échappe , elle se précipite , elle arrive avant son époux au bosquet dont elle lui défend l'entrée.

Que venez-vous chercher ? lui dit-elle. Sans la regarder , il répond : je cherche un tombeau. Et votre fille , du ton le plus tendre , d'un ton dont l'ame la plus insensible se fût émue , votre charmante fille lui réplique : Pourquoi chercher un tombeau , mon bien-aimé ? Ta Sophie n'est pas morte ! Il s'écrie : c'est la voix secourable ! Et levant les yeux sur elle : Sophie ! . . . Dieux ! ma Sophie ! Il tombe dans ses bras sans connoissance , elle le soutient , nous voulons l'emporter , Willis accourt : non. L'amour , heureusement téméraire , a commencé la guérison ; que l'amour l'accomplisse , & qu'il y soit aidé par la nature. Frappons de tous les coups à-la-fois ce jeune homme déjà puissamment ému. Vous , son pere , restez là ; vous , sa sœur , approchez ; qu'à son réveil il trouve autour de lui les objets les plus chers à son cœur. »

» Faublas ouvre les yeux. Ma Sophie ! s'écrie-t-il . . . mon pere ! . . . mon Adelaïde ! Eh ! d'où venez-vous donc ? . . . Où sommes-nous ? . . . J'ai fait un rêve affreux qui m'a paru durer plusieurs siècles ! . . . Un rêve ? Ah ! mon Eléonore ! ah ! Mme. de B*** ! »

» Son épouse le presse sur son sein , le couvre de baisers & répète : mon bien-aimé, ta Sophie n'est pas morte. Sophie ! dit-il, Sophie me rendra plus que je n'ai perdu. Sophie ! ah ! que je suis coupable ! . . . & vous tous aussi, pardonnez-moi mon ingratitude & les chagrins que je vous ai donnés. »

» Il tombe à nos genoux, il veut parler, il ne le peut ! Ses larmes enfin s'ouvrent un passage, ses sanglots étouffent sa voix. Willis fait un cri de joie : c'en est fait ! le voilà sauvé. Il est à nous, je vous réponds qu'il est à nous. »

» Cependant il vient de se relever,

il se sent très-foible. Appuyé sur le bras de sa femme & de sa sœur, il regagne lentement la maison. Il passe sur le pont sans regarder la rivière ; bientôt cependant il tourne la tête, il jette un coup-d'œil sur le bosquet dont nous l'éloignons : Tenez, nous dit-il, prenez pitié d'un reste de foiblesse : ne détruisez pas ce tombeau. »

» Nous venons de le mettre au lit, il s'y est tout de suite endormi d'un profond sommeil. Votre adorable fille nous a sauvés tous. »

Le même au même, 18 Mai 1785, onze heures du soir.

» Il a dormi trente-huit heures sans interruption ; & depuis qu'il veille, il ne dit, il ne fait rien qui ne soit plein de raison & de sensibilité. Il est vrai que de tems en tems nous le voyons se livrer à de cruels souvenirs ; mais

un mot de son pere , une careffe de fa ſœur , un regard de fa femme chaſſent ſes regrets. Au reſte , Willis veut bien qu'on s'efforce de diſtraire le convaleſcent ; mais il défend qu'on l'importune , il ordonne même qu'on l'abandonne quelquefois à ſes rêveries mélancoliques , & ſur-tout qu'on ne le trouble jamais dans ſes promenades nocturnes. L'entrée du boſquet n'eſt permife qu'à Saphie. »

» Ce ſoir , au moment critique , il a deſcendu dans le jardin , & ſans regarder la riviere , il s'eſt promené lentement par-tout où le hafard a paru le conduire. Il a fini pourtant par ſe rendre au boſquet. Sophie l'y attendoit. Viens , mon bien-aimé , nous allons pleurer enſemble. Il eſt vrai que ce monument plaît à ma douleur , a-t-il dit ; mais il y faut une inſcription. — Faisons-là , mon ami , j'ai mon crayon ,

dicte , je vais l'écrire , nous la ferons graver ensuite. »

» Ci git la Comtesse de Lignolle.

Ci git aussi la Marquise de B***.

Toutes deux en même tems adorèrent le même jeune homme. Toutes deux , le même jour & presque à la même heure périrent d'une mort également tragique. Victimes d'une destinée pareille , elles seront enfermées dans la même tombe , & ne laisseront pas les mêmes regrets.

La marquise mourut à vingt-six ans dans le plus grand éclat de sa beauté. Mon Eléonore , toute charmante , venoit à peine de commencer , quand elle a fini. Elle avoit seize ans , cinq mois & neuf jours. Mon enfant est mort avec elle Pourquoi cela ? Qu'avoit fait aux Dieux , cette innocente créature ?

Plaignez la Marquise de B***.

Donnez des pleurs à Madame de Lignolle.
Donnez sur-tout des pleurs à leur amant qui leur a survécu. »

» Mon bien-aimé , ta Sophie n'est pas

pas morte. — Insensé que je suis! s'est-il écrié : raye, raye cette dernière ligne.»

» Les chers enfans sont rentrés ensemble. Maintenant, Faublas est aussi profondément endormi que s'il eût veillé la nuit dernière. Adieu, mon ami, revenez donc, revenez partager notre joie. »

P. S. La Baronne de Fonrose est, dit-on, tout-à-fait méconnoissable. On assure que ne pouvant se consoler de la difformité de sa figure, elle va pour jamais s'ensevelir dans un vieux château du Vivarais. Cette femme-là m'a fait bien du mal. »

*Le même au même, le 18 Juin 1785,
dix heures du matin*

» Il a repris ses forces, son embonpoint, sa fraîcheur; mais il est toujours pensif & mélancolique; mais

il va tous les soirs pleurer au monument du bosquet.

„ Je ne dois plus , à présent qu'il paroît certain que le fâcheux accident n'aura pas de suites dangereuses , je ne dois plus vous cacher que mon fils nous a donné , l'un des jours de la semaine dernière , une terrible alarme : il avoit fait très - chaud toute la journée ; au coucher du soleil , il y eut un orage. Faublas , dès qu'il entendit le bruit des vents , parut très-agité ; il ne put voir la nuée sans frémir ; au premier coup de tonnerre , il s'alla précipiter dans l'eau. Mais aussi-tôt , il regagna le rivage , en nous appelant tous. Il pleura beaucoup. La nuit qui succéda , fut tranquille , & le lendemain , en voyant mon fils , vous n'euffiez jamais cru qu'il avoit eu la veille une attaque aussi violente. „

„ Willis ne m'a point flatté. Willis

m'a déclaré que de sa vie, peut-être, Faublas ne pourroit entendre un coup de tonnerre. Il m'a sur-tout recommandé de ne jamais permettre à mon fils de rentrer dans Paris, parce qu'il seroit possible qu'à la vue du *Pont-Royal* il retomât dans le cruel état dont nous avons eu tant de peine à le tirer «.

» Ne pas lui permettre de rentrer dans Paris ! Où donc irons-nous demeurer ? Dans ma Province, ou bien dans Varsovie. La proposition que vous me faites par votre dernière lettre, mon ami, mérite pourtant de sérieuses réflexions. Quitter la patrie de mes peres pour aller dans la vôtre me fixer avec mes enfans ! Je vous demande le tems d'y songer. En attendant que je me détermine, recevez, mon cher Lovzinki, toutes mes félicitations, puisqu'enfin votre nom, vos biens, vos emplois vous sont à-la-fois rendus. Boleflas & vos

sœurs nagent dans la joie ; ils ne parlent que d'aller vous rejoindre. Je sens bien que si je veux rester en France avec mon Adelaïde , il me faut renoncer à mon fils ; car jamais vous ne pourriez vous décider à vivre séparé de la fille de Lodoiska. Je sens bien qu'avec de l'esprit , de la fortune & de la beauté , mon Adelaïde trouvera par-tout à s'établir avantageusement. Mais laisser en France un ancien nom ! m'éloigner du tombeau de mes peres ! je vous demande le tems d'y songer «.

» Avant-hier , j'ai , sans le vouloir ; donné bien du chagrin à mon malheureux fils. Vous vous souviendrez peut-être de ce riche écrin que Jasmin nous a remis , dans l'appartement de Faublas , le jour de la terrible catastrophe. Le domestique , aussi discret que fidele , n'a jamais voulu me dire d'où venoient ces diamans. Avant-hier , je les ai mon-

trés à mon fils ; auffi-tôt je l'ai vu fondre en larmes. Cet écrin, c'étoit celui de fon Eléonore. Oh ! que je me fuis repenti de ne l'avoir pas deviné ! Il a baifé l'une après l'autre chaque piece du petit coffre ; puis avec beaucoup d'exaltation ; Jasmin ! s'est-il écrié : reporte cela tout-à-l'heure à M. le Comte de Lignolle. Dis-lui que j'ai gardé pour moi la piece la moins riche , mais la plus précieufe ; dis-lui bien de ma part que le Capitaine est un lâche , s'il ne vient pas me redemander l'anneau de mariage de fa prétendue belle-fœur. Peut-être étoit-ce le moment de montrer à mon fils le cartel insolent & barbare du Vicomte ; mais j'ai craint de causer à-la-fois trop d'agitation à ce jeune homme dont je connois la redoutable impétuofité ..

» Je viens d'apprendre que la Marquife d'Armincour étoit tombée dange-

reusement malade en Franche-Comté. Je tremble que son chagrin ne la tue. Pauvre femme ! Elle adoroit sa niece , & la petite , en vérité , le méritoit. Je me garderai bien d'annoncer à Faublas les dangers de la tante ; il se reproche assez les infortunes de la niece «.

« Willis a reconnu que ce jeune homme ardent & malheureux avoit besoin d'une occupation , & qu'il falloit à sa mélancolie un objet capable de la fixer d'abord & de la distraire ensuite. Il lui a conseillé d'écrire l'histoire de sa vie. Votre fille y consent , j'y consens aussi , pourvu que le manuscrit ne soit jamais rendu public (1) «.

« Hier , Willis est reparti pour Londres ; il ne vouloit rien accepter ; je

(1) Faut-il répéter ici la raison cent fois rebattue : tout le monde ne voit-il pas que M. Louvet de Couvray n'est qu'un Secrétaire infidèle. Note de l'Éditeur.

J'ai forcé de me confier son porte feuille, où j'ai mis en billets de caisse cinq années de mon revenu. Voilà de ces occasions où l'on regrette de n'être pas dix fois plus riche. Allez, Willis ! emportez les bénédictions de toute une famille, & méritez quelques jours les bénédictions d'un peuple entier (1). »

» Votre fille aussi vient de recevoir sa récompense : son amant & son époux lui ont été rendus cette nuit. Nos heureux enfans sont encore au lit. Adieu, mon ami. «

Le même au même, 26 Juin 1785, quatre heures du soir.

» J'accepte vos propositions, mon ami ; j'y suis presque forcé. Aujourd'hui, de très-bonne heure, on est venu remettre à mon fils une lettre-de-

(1) C'est apparemment le même Docteur Willis qui vient de sauver Georges III. Note de l'Éditeur.

cachet qui lui ordonne de commencer , sous vingt-quatre heures , ses voyages dans l'étranger. J'arrive de Versailles ; j'ai vu mes amis , j'ai vu les Ministres : il paroît que l'exil de Faublas doit être long-tems indéfini. Quel dommage ! Si l'amour paternel ne m'aveugle pas , ce jeune homme étoit fait pour aller à tout dans son pays. „

„ J'ai demandé quinze jours pour les préparatifs nécessaires à notre départ ; ils ne m'ont été donnés qu'à cette expresse condition : que pendant ce tems - là , le Chevalier ne sortiroit pas de la maison de Dugny „

„ Encore quinze jours , mon ami , ensuite nous partons tous ensemble , & nous sommes à vous le plutôt possible , & nous sommes à vous pour toujours. Adieu. Je ne vous dis rien de l'impatience de votre fille ; Dorliska vous écrit tous les couriers „

*Le Chevalier de Faublas au Vicomte de
Lignolle, 6 Juillet 1785.*

„ M. le Baron vient de me communiquer, seulement tout-à-l'heure, votre billet que depuis long-tems je desirois, Capitaine. Mme. de Lignolle, que votre rage a perdue, n'est pas encore vengée : le tems me paroît long „.

„ Au reste, si votre cartel ne contenoit que de grossieres injures & d'impertinentes bravades, je ne m'en étonnerois pas. Mais je ne puis trop admirer le raffinement de votre barbarie : vous exigez que le même jour & dans le même instant le pere & le fils se battent contre les deux freres ! vous l'exigez ? soyez content. Le Baron & le Chevalier de Faublas se rendront le 14 de ce mois à Kell, où jusqu'au 16, ils attendront le Comte & le Vicomte de Lignolle. Au revoir „.

178 *La fin des Amours.*

*Le même au Marquis de B***, le 6
Juillet 1785.*

„ Monsieur le Marquis,

„ M. le Baron vient de me remettre
votre billet auquel je suis désolé d'être
obligé de répondre. Si vous le voulez
absolument, je ferai le 17 de ce mois à
Kell, où je m'arrêterai jusqu'au 20.
Mais je fais les vœux les plus ardens
pour que satisfait de trouver ici les
assurances de mes vifs regrets, vous
ne quittiez point Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c. „

*Le Chevalier de Faublas au Comte Lovzinski,
de Kell le 14 Juillet 1785, dix heures
du matin.*

„ Mon très-cher beau-pere,

„ Suis-je assez à plaindre? Tous ceux
que j'aime veulent, par une généro-
sité mal entendue, sacrifier leurs jours
pour sauver les miens; comme si de

deux amans ou de deux amis, le plus malheureux n'est pas celui qui survit à l'autre ..

.. » Ce matin, les deux freres arrivent ; le Comte de Lignolle témoigne à ma vue quelque colere ; mais son front pâlit, sa voix s'altere, & dans tout son maintien, je n'ai pas de peine à voir que, forcé par son frere à faire un acte de vigueur, M. le Comte aimeroit mieux n'avoir pas avec moi d'explication. Le Capitaine m'adresse un regard farouche ; & d'un ton aussi menaçant qu'ironique : *C'est moi, dit-il, qui veux avoir l'honneur de te mettre à l'ombre. Lui se battra contre ton pere.* Au reste, je vous annonce à tous deux que notre combat est un combat à outrance ; ainsi, poursuit-il en regardant M. de Belcour, malheur à quiconque n'a pour second qu'une femmelette ou un fou. ... Chevalier, je te déclare que

dès que je t'aurai tué, je vais aider mon frere à finir ce Monsieur. Il me montre mon pere. Je prends la main du barbare, je la lui ferre avec force : tigre féroce ! ... & je ne t'arracherois pas ton odieuse vie ! «

» Mon pere & moi nous laissons vos sœurs, la mienne & Sophie à la garde de Boleflas. Nous partons avec nos deux ennemis. A peine hors des remparts, nous mettons pied à terre «.

» Je tire mon épée : ô mon Eléonore ! tes mânes crient vengeance ; reçois le sang qui va couler. — Le Capitaine s'écrie : pourquoi ne demandes-tu pas aussi qu'on vous enferme dans le même tombeau ? Il vient sur moi ; nous commençons un furieux combat qui se foutient long - tems avec une parfaite égalité «.

» M. de Belcour cependant avoit, depuis plusieurs minutes, obtenu sur
le

le Vicomte de Lignolle une victoire facile ; mais trop plein d'honneur pour exercer contre le Capitaine l'horrible condition que le Capitaine lui-même avoit pourtant imposée, mon pere demeure spectateur immobile de mes efforts devenus plus grands. Enfin le Vicomte est frappé ; mais mon épée rencontre une côte & se brise. Mon ennemi me voyant à-peu-près défarmé, croit pouvoir m'accabler de ses coups ; heureusement, il ne les porte plus que d'un bras affoibli, & je puis les parer encore avec le tronçon qui me reste. Effrayé pourtant de l'inégalité de ce combat, mon pere, mon trop généreux pere se précipite entre nous : tiens ! s'écrie-t-il en me donnant son épée ; tu t'en serviras mieux que moi. Hélas ! tandis qu'il me parle, il présente au Vicomte son flanc découvert. Le cruel frappe ! il alloit redoubler, lorsque le

menaçant d'une épée déjà rougie du sang de son frere, je le force à s'occuper uniquement de sa défense... Le barbare ! je l'ai puni ! Il s'est roulé dans la poussiere, tandis que le Baron, les yeux levés au ciel, se foutenoit encore sur sa main droite & sur ses genoux. Le barbare ! il est mort ; mais avant son dernier soupir, il a vu le fils sans blessure, prodiguer au pere les plus prompts secours. »

« Cependant, M. de Belcour est en danger ; suis-je assez à plaindre ? Amour, fatal amour, que de maux !... Le courrier part.... Ah ! plaignez-moi, plaignez vos enfans ; ils vous aiment tous, ils sont tous dans la douleur. «

« Je suis avec respect, &c. FAUBLAS. «
*Le même au même, le 17 Juillet 1785,
 dix heures du matin.*

« Mon très-cher beau-pere,
 « Sophie vous écrit régulièrement

tous les matins ; vous savez que la blessure du Baron n'est pas dangereuse, comme on l'avoit cru d'abord ; vous savez que dans quinze ou vingt jours nous pourrons nous remettre en route, trop heureux d'en être quittes pour le cruel déplaisir de vous rejoindre quelques semaines plus tard. Apprenez cependant le favorable événement d'aujourd'hui. «

» Sophie , Adelaïde & moi nous avons passé la nuit auprès du Baron ; ma sœur & ma femme également fatiguées, venoient de s'aller coucher. J'attendois , pour suivre Sophie , que l'une de mes tantes fût venue prendre ma place au chevet du malade chéri que nous craindrions trop d'abandonner un instant à des soins étrangers : il étoit tout au plus sept heures du matin. «

» Tout - à - coup , mon domestique vient m'étonner en m'annonçant que

quelqu'un demande à me parler en particulier. Le Baron, justement inquiet, m'adresse la parole : ordonnez-lui de me dire la vérité. C'est le Marquis? — Jasmin, je vous défends de mentir : Est-ce le Marquis? — Monsieur, ce n'est pas lui qui vous demande ; mais c'est lui qui vous fait avertir qu'il vous attend derrière le rempart. — Faublas, s'écrie M. de Belcour, vous avez de grands torts avec M. de B*** ; mais je n'ai qu'un mot à vous dire : si vous n'êtes pas de retour dans un quart-d'heure, j'expire avant la fin du jour. — Dans un quart-d'heure vous me reverrez, mon pere. Je l'embrasse & je pars. «

» Bientôt j'ai joint mon ennemi : Monsieur le Marquis, j'osois espérer que vous ne viendriez pas ? Il me regarde d'un air sombre, & sans daigner répondre, il se met en garde. Je pousse un cri : cette épée ! c'est celle ?.... —

Oui, dit-il ; & tremble ! Aussi-tôt je tire la mienne & je me précipite sur lui, ne cherchant qu'à le désarmer. Au bout de quelques minutes, j'ai le bonheur de voir l'épée fatale sauter à dix pas. Je m'élançai, je la saisis, je reviens au Marquis, & mettant un genou en terre : permettez-moi de garder cette épée, emportez la mienne, emportez l'affurance que je vous renouvelle.... Il m'interrompt : ah ! faut-il encore que je lui doive la vie ? «

» A ces mots, il remonte à cheval & dispaçoit. «

» Je suis avec respect, &c. «

Le Vicomte de Valbrun au Chevalier de Faublas, de Paris le 15 Octobre 1786.

» Depuis trop long-tems, vous nous avez quittés, mon cher Chevalier ; mais faut-il qu'au regret de votre perte se joigne encore le déplaisir de votre in-

différence ? Avez-vous donc en sortant de France , oublié tous vos amis ? Pourquoi gardez-vous aussi le plus profond silence avec un homme qui ne vous a jamais donné le moindre sujet de plainte ? Réparez vos torts envers moi ; & si vous ne voulez que je vous accuse d'ingratitude , donnez-moi de vos nouvelles & de celles de votre famille , par le premier courrier & dans le plus grand détail. «

» La voix publique m'a dit que vous acheviez maintenant la rédaction des mémoires de votre adolescence. J'ai cru que vous apprendriez avec plaisir quelle étoit présentement l'existence de quelques personnes , dont vous devez souvent faire mention dans l'Histoire de vos Amours. «

» La Marquise d'Armincour , dévorée d'un inconsolable chagrin , vit plus que jamais retirée dans sa Terre de Franche-Comté. La Baronne de Fen-

rose, devenue laide à faire peur, ne sort plus de son vieux château du Vivarais. Le Comte de Rosambert s'est vu contraint aussi de quitter le monde ; la Comtesse est accouchée à la fin du huitième mois de son mariage : M. de Rosambert, que malgré ses malheurs sa gaieté n'abandonne pas, soutient plaisamment à qui veut l'entendre, que le petit garçon de sa femme ressemble beaucoup à Mlle. de Brumont ; il donneroit tout au monde, ajoute-t-il, pour que M. de B*** qui se connoît si bien en physionomie, pût examiner le visage de cet enfant-là ; & pour que M. de Lignolle, à qui nulle affection de l'ame n'échappe, tâtât le pouls de Mme. de Rosambert, quand on ose devant elle parler du Chevalier de Faublas. Ce la Fleur qui servoit l'infortunée dont e ne vous écrirai pas le nom, étoit devenu le valet-de-chambre du mari veuf : mais

il s'est avisé de voler son maître qui, n'aimant pas les voleurs, a mis celui-ci dans les mains de la Justice : le malheureux a été pendu à la porte de l'hôtel Lignolle. Justine est depuis quatre mois sortie d'une maison publique, dont le régime un peu sévère ne l'a pas embellie ; la pauvre enfant ne pouvant mieux faire, est devenue la cuisinière & le factotum d'une *Mme. le Blanc*, femme d'un Médecin du fauxbourg St. Marceau. On assure dans le quartier que la maîtresse & la servante vont souvent de moitié magnétiser en ville. Le Comte de Lignolle, que M. votre père n'avoit pas dangereusement blessé, vit plein de génie plus que de santé. Néanmoins, des railleurs ont fait courir le bruit qu'au dernier printems, s'étant avisé de boire le reste de la phiole du Docteur Rosambert, M. le Comte s'étoit senti, pendant vingt-quatre heu-

res, quelque velléité de se remarier ; mais qu'en si peu de tems, il n'avoit jamais pu trouver une femme assez malheureuse qui voulût de lui. Au reste , vous devez favoir que les charades continuent de faire les délices de l'Europe. Le Marquis de B*** se porte bien ; il est toujours , comme il le dit lui-même , un fort bon diable : pourtant il entre en fureur , quand il croit rencontrer une physionomie qui ressemble à la vôtre ; au demeurant , toujours content de la sienne , & même regrettant quelquefois celle de sa femme. «

» Adieu , mon cher Chevalier , j'attends votre réponse avec impatience , &c. «

Le Chevalier de Faublas au Vicomte de Valbrun , de Varsovie le 28 Oôtobre 1786.

» Je suis , mon cher Vicomte , infiniment sensible à votre souvenir ; vous

m'avez envoyé des renseignemens que je désirois ; & puisque vous témoignez l'obligeant desir de savoir précifément ce que nous sommes devenus , je m'empresse de vous l'apprendre. Il y a quinze mois que notre famille habite à Varsovie le palais du Comte Lovzinski ; quinze mois se font écoulés comme un jour. Mon beau-pere est auprès du Monarque dans la plus grande faveur. Mon pere , le meilleur des peres , au comble de la joie , vit plus heureux du bonheur de ses enfans que de son propre bonheur. Notre Adelaïde vient de choisir pour son époux le Palatin de *** , jeune Seigneur dont je vous ferai le plus brillant éloge en peu de mots : il me paroît digne d'elle. Moi , je suis pere ; il n'y a pas tout-à-fait quatre mois que Sophie m'a donné le plus joli garçon du monde. Ma Sophie , le premier ornement de la Cour

de Varsovie, devient chaque jour plus adorable. Je jouis au sein de l'hymen d'une félicité que je n'ai jamais connue dans mes égaremens. «

» Cependant, plaignez-moi : j'ai perdu ma patrie & je ne puis me charger d'aucun emploi dans les armées de la République. Il me faut, pour toute ma vie, peut-être, renoncer à l'état auquel je semblois appelé. Tous les efforts de l'art, tous les efforts de ma raison ne peuvent rien contre un fantôme persécuteur & chéri, dont la fréquente apparition me tourmente & me charme. O ! Madame de B* * *, n'êtes-vous pour votre amant descendue dans la tombe qu'afin de pouvoir, sans obstacles & sans relâche, vous attacher à ses pas. «

» Encore, si son ombre me poursuivoit seule ! mais les Dieux vengeurs ont condamné Faublas à des souvenirs plus chers & plus funestes. «

» Si dans une nuit d'été le vent du midi s'éleve, si l'éclair fend la nue, si le tonnerre la déchire, alors j'entends résonner un timbre fatal ; j'entends un soldat, froidement barbare, me dire : *elle est là*. Soudain saisi d'une invincible épouvante, abusé d'une espérance folle, je cours à l'onde qui mugit ; je vois se débattre au milieu des flots une femme... Hélas ! une femme qu'il ne m'est pas plus permis d'oublier que d'atteindre. Oh ! plaignez-moi. «

» Mais non, Sophie me reste. Loin de me plaindre, enviez mon sort, & dites seulement que pour les hommes ardens & sensibles, abandonnés dans leur première jeunesse aux orages des passions, il n'y a plus jamais de parfait bonheur sur la terre. «

F I N.

870134



J. G. Aspin
22.9.87
[ZAH.]



